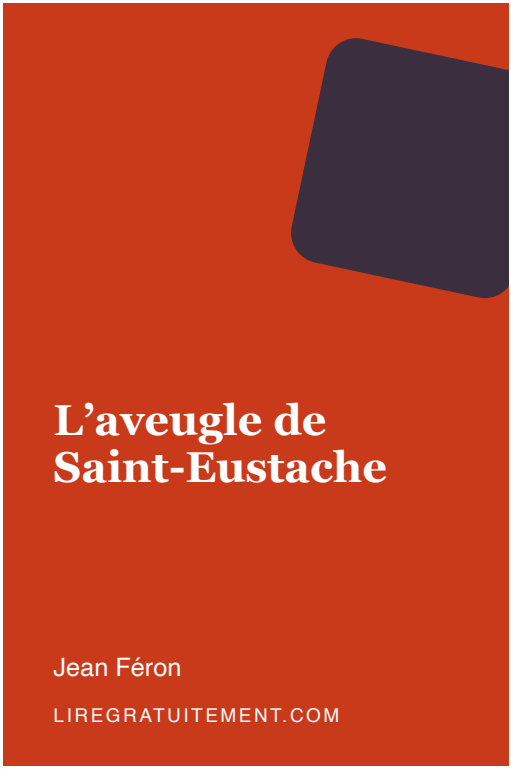


L’aveugle de Saint-Eustache

Jean Féron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Un soir d'octobre de l'an 1837

Le village de Saint-Eustache, sous la lune pâle, demeurait silencieux, paisible.

On percevait dans le lointain, apporté par le vent qui s'élevait, le cahotement sur la route durcie de quelques charrettes : des cultivateurs, après avoir terminé leurs affaires et leurs emplettes, regagnaient le foyer cher.

Puis les échos se turent, le petit village demeura désert, hormis, par-ci par-là, un villageois sortant de l'auberge et rentrant sous son toit. La petite population de Saint-Eustache, saine et laborieuse, vivait dans la pleine observance des lois civiles et religieuses, et dans la paix du Seigneur.

L'Angélus tintait.

Fier de son carillon, le clocher semblait se dresser plus haut sous le firmament étoilé.

Plus loin, à l'autre bout du village, dans le silence solennel qui suivit le tintement des cloches de l'église, un marteau, frappant l'enclume, vibra.

La boutique de forge et sa petite maisonnette toute blanche de chaux nouvelle étaient situées à l'entrée du village, tout près de la route qui mène au village de Saint-Benoît. Le père Marin, forgeron, mais aveugle depuis plusieurs années, vivait des modestes économies réalisées sur le travail de ses deux fils, dont l'un forgeait, pendant que l'autre cultivait quelques lopins de terre à

proximité du hameau. Là, dans cette chaumière, on était humble et pauvre.

Àl'extrémité opposée du village et située non loin de l'église, était la maison de commerce du sieur Siméon Bourgeois. Riche, très considéré, très salué, le sieur Bourgeois avait depuis peu cédé son commerce à son fils, Félix, jeune homme ambitieux et fat.

Félix avait installé une large enseigne sur la devanture de la maison. Quand le vent balançait l'enseigne, celle-ci grinçait et semblait dire au clocher qui lançait sa flèche dans les cieux :

— À toi l'offrande des cœurs ! À moi l'offrande des bourses !... Aussi, le jour où l'envie m'en prendra, je me dresserai plus haut que toi !

Le pauvre clocher demeurait silencieux et toujours humble ; mais de la belle et massive maison de pierre, toujours pleinement illuminée par les soirs d'hiver, partaient des éclats de rire joyeux, des refrains gais.

Là-bas l'humble boutique de forge était obscure et solitaire. Mais souvent, très souvent, aux chansons, aux rires folâtres résonnant de la somptueuse demeure, le lourd marteau d'enclume répondait, lent et triste :

— « Mea Culpa ! »

Jamais l'histoire du Publicain et du Pharisien ne s'était mieux appliquée : à l'humble boutique de forge, d'une part, et, de l'autre, à l'orgueilleuse maison de commerce.

Pénétrons dans la petite maison de la forge.

Au coin d'un large foyer, dans lequel des bûches d'érable jettent des flammes claires et pétillantes, un grand vieillard demeure immobile dans un fauteuil. D'une pipe de plâtre il tire, par moments, de fortes bouffées. Il paraît s'absorber en de vieux souvenirs.

Pas bien loin du foyer, un lit, duquel émanent des senteurs de paille fraîche, est tout propret sous la couverture d'une blancheur immaculée. Dans un angle, un peu plus loin, des rideaux légèrement entr'ouverts laissent voir un autre lit plus petit celui-là, mais tout aussi brillant de blancheur et de propreté. Puis un poêle ici, une armoire là, un buffet, une grande table rectangulaire au milieu de la pièce unique de cette petite maison, des bancs, des escabeaux. Dans l'un des angles un escalier conduit sous le toit où couchent les deux fils du forgeron. On voit aux murs des images de la Vierge. Un grand crucifix est posé sur la corniche de la cheminée, tout à côté d'une pendule qui mêle son tic-tac monotone aux pétillements des braises de l'âtre.

En pénétrant dans cette maison on respire comme un baume de paix et de bonheur.

Autour de la table trois figures se dessinent vaguement sous la clarté diffuse d'une lampe suspendue au plafond, trois figures qu'il est facile, cependant, d'observer avec justesse.

Ce sont d'abord deux grands garçons, robustes, aux épaules larges, aux mains puissantes. Tous deux mangent avec un gros appétit le morceau de lard et les pommes de terre bien fumantes qu'on vient de leur servir. Pas une parole ne s'échange ; on n'entend que le bruit des mâchoires, celui des ustensiles, et le tic-tac de l'horloge.

Face aux deux mangeurs, avec un coude bien blanc posé sur le bord de la table, et un joli menton appuyé sur une petite main potelée, on voit une jeune fille, blonde et rose, qui sourit aux deux gars.

Oui, la jeune fille regarde manger les deux beaux garçons et semble se réjouir de tout cœur d'un si bel appétit. Ah ! aussi c'est qu'ils l'ont bien gagné cet appétit ! Ce sont de rudes travailleurs, ces deux gars-là ; et s'ils ne lésinent pas à l'ouvrage, vrai de vrai, peuvent-ils lésiner à table ? Oui, la jeune fille, dans toute sa gracieuse candeur, sourit à ces deux beaux et braves lutteurs de la vie à conquérir !

Huit heures sonnent très lentement à la pendule.

L'un des gars arrête à mi-chemin une énorme bouchée de lard, regarde comme avec surprise la jeune fille, et demande :

— Est-il donc huit heures déjà ?

Elle sourit davantage et répond :

— Mais oui, vois toi-même. Elle pointe un doigt mignon vers la pendule.

— Bon, c'est vrai ; t'as raison Louisette. Et, engouffrant sa bouchée de lard, le gars ajoute, la bouche pleine :

— Tout de même j'aurais jamais pensé qu'il était si tard que ça.

— C'est pourquoi, Georges, on ne t'a pas attendu, ni toi non plus, Octave, reprit Louisette. Grand-père avait faim, explique-t-elle, et je n'ai pas voulu qu'il attende. Naturellement, je lui ai tenu compagnie.

— En bourrant ton petit ventre ? ricane Georges.

— Tu l'as dit. Tant pis si ça te froisse, ajoute-t-elle un peu moqueuse ; tu n'avais qu'à lâcher ton ouvrage.

— C'est que, vois-tu, Louisette, je voulais finir de labourer ce morceau-là. Tu sais que la gelée peut nous surprendre d'un jour à l'autre. Puis, poussant du coude son compagnon silencieux et fort occupé à mettre les bouchées doubles, il demande :

— Et toi, Octave, t'avais donc bien de l'ouvrage à soir ?

— Oui, pas mal, répond l'autre sans arrêter un instant l'action de ses mâchoires. D'abord j'avais des socs à rafraîchir pour le père Jobin. J'allais justement terminer pour le souper, quand le docteur est venu me demander de ferrer sa jument !

— Le Docteur Chénier ? interroge la jeune fille.

— Lui-même. Il paraît qu'il avait à aller aux malades du côté de Saint-Benoît. Comme sa jument boitait…

Il est interrompu par la voix du grand vieillard :

— Le Docteur t'a pas dit, Octave, qui est-ce qui est malade ?

— Non. Je lui ai pas demandé non plus, répond Octave. D'ailleurs, j'avais pas le temps de jaser, et lui-même paraissait très pressé.

— Et alors, avec tout ça, fait la jeune fille en riant, pépère et moi nous avons soupé !…

— Une chance encore, coquine, s'écria Georges en riant d'un gros rire, que t'en as laissé au fond de la marmite !

— Beau dommage que je mangerais tout, sans rien laisser à mes bons oncles !

Chacun se met à rire. Puis le souper des deux gars s'achève dans le silence où il avait commencé.

Aussitôt les pipes sont allumées. Louisette se met à laver, frotter, ranger. Au moment où elle vient de terminer, à son tour, sa besogne du soir, on entend au dehors le roulement d'une voiture légère. Cette voiture approche, puis s'arrête devant la maison. Quelques minutes plus tard on frappe à la porte.

— Tiens ! souffle Georges en regardant en dessous Louisette qui est assise près du vieillard, je gage que c'est Albert !

Àce nom, Louisette rougit.

— On va bien voir, dit Octave en se levant et se dirigeant vers la porte qu'il ouvre.

Sur le seuil de cette porte, au même instant, un jeune homme s'arrête prononçant d'une voix chaude :

— Salut la compagnie !

— Tiens, tiens, Albert !... Donne-toi donc la peine d'entrer, fait Octave en s'effaçant.

Eh bien, mon garçon, qu'est-ce que t'apportes de neuf ?

— Oh ! pas grand'chose, père Marin, à part, peut-être, un peu de nouveau que vous avez dû apprendre comme moi.

Âgé de vingt ans seulement, Albert Guillemain venait d'abandonner ses études classiques pour prendre charge de la terre de son vieux père devenu impotent par l'âge et la maladie. Le brave

vieux eût bien voulu lancer son fils dans les professions libérales dans lesquelles il eût pu se tailler un bel avenir, mais le jeune homme avait trop de penchants et de goûts pour la culture du sol ; et l'impotence de son vieux père et ses inclinations naturelles l'avaient tout à coup décidé pour la terre. Dans les premiers temps, Albert Guillemain et Georges Marin, dont les champs étaient voisins, s'étaient liés d'une solide amitié ; puis, peu à peu, Albert était devenu un ami commun de la famille Marin. De l'amitié à l'amour il n'y avait eu qu'un pas : Albert aimait la belle Louisette. Les deux familles avaient vu cette liaison d'un œil favorable, sans ajouter que le curé avait dit son mot lui aussi, mot qui eut, à l'occasion, assoupli les volontés récalcitrantes aux amours de Louisette et d'Albert Guillemain.

Depuis plus de six mois il était reconnu dans tout Saint-Eustache que le jeune Albert Guillemain courtisait, en vue d'un mariage prochain, la jolie Louisette au père Marin.

Là-dessus la rumeur disait bien : « Pauvre vieux… pauvre aveugle… qui est-ce qui va prendre soin de lui, quand il n'aura plus sa Louisette ? » …

Mais la même rumeur ajoutait : — « Ben, il lui restera toujours Octave, qui a remplacé son père à la forge. Il fait, sans mystère, de l'œil à la grosse fille du père Jobin. Tout peut donc s'arranger encore pour le mieux ! »…

Albert Guillemain apportait ce soir-là du nouveau. Et lorsque le père Marin eut demandé :

— Quel nouveau veux-tu qu'on sache, mon garçon ?

Le jeune homme répondit :

— Vous ne savez donc rien décidément de la terrible nouvelle qui circule par le pays depuis deux heures ?

— Oh !... s'écria Louisette en pâlissant.

— Qu'est-ce qui se passe donc ? interrogea Octave.

— Le peuple se soulève ! répondit Albert.

— Hein ! fit l'aveugle qui darda sur le jeune homme ses grands yeux éteints.

— Cré diable ! exclama Georges.

— Ça se peut pas ! fit Octave avec doute.

— Mon Dieu ! murmura Louisette tremblante.

Un moment chacun se regarda avec inquiétude.

Albert Guillemain reprit :

— Je souhaite bien que la rumeur soit fausse ; mais les nouvelles me viennent de personnes trop bien renseignées pour douter de leur véracité.

— De qui donc tiens-tu la nouvelle mon garçon ? demanda l'aveugle.

— De monsieur le curé et du docteur Chénier.

— Ah ! fit seulement le vieillard en baissant la tête et en reportant ses pauvres yeux morts sur les flammes du foyer.

Octave, qui venait de rallumer sa pipe, déclara :

— Après tout, ça n'est pas bien étonnant ; il y a longtemps que ça se brasse.

— Oui, confirma Albert, depuis longtemps la torche flambait tout près de la poudrière ; il n'a fallu qu'une légère poussée pour la jeter sur les poudres.

— Et ça va chauffer, penses-tu ? demanda Georges à Albert Guillemain.

— Ah ! mon ami, soupira Albert, je crains bien que ça ne chauffe déjà trop fort. Car le docteur a commencé l'enrôlement de volontaires. Moi-même, le premier, je lui ai engagé ma parole.

— Toi, Albert, tu as fait ça ? s'écria Louisette avec un doux reproche.

— Que veux-tu, ma chère, il faut faire son devoir de bonne volonté.

— C'est vrai, approuva Octave avec énergie et en relevant les manches de sa chemise. Il tendait en même temps des bras musclés et brunis par le feu de la forge.

— Qu'est-ce que monsieur le curé dit de tout ça ? interrogea l'aveugle.

— Oh ! pour ça, répondit Albert, monsieur le Curé n'est pas de notre idée. Il a défendu au docteur tout recrutement de volontaires, toute parole pouvant porter à la rébellion. Mais vous connaissez le docteur. Aussi, le curé et lui sont-ils déjà brouillés.

— Oh ! c'est un garçon de tête et de cœur, le docteur Chénier affirma l'aveugle avec une sorte d'admiration naïve.

— Une chose sûre, fit observer Georges, ce n'est pas le plus grand ami des bureaucrates.

— Et il a raison de ne pas aimer ces gens-là, gronda Octave avec un geste résolu. Il y a assez longtemps qu'ils nous marchent sur les pieds. Tant pis pour eux s'il survient des coups de bâton sur leurs dos !

Àcet instant, une main inconnue frappa rudement dans la porte. Avant qu'on eut répondu, cette porte s'ouvrait brusquement, et avec la rafale qui souleva les cendres rouges de l'âtre, un homme pénétra dans la maison, avec ces mots prononcés d'une voix grave :

— Bonsoir, les braves !

Le Patriote

Un frémissement secoua tous les personnages de cette scène, puis ce nom fut murmuré avec surprise :

— Le docteur !

Chénier était là.

Déjà son regard d'aigle étudiait chaque physionomie. Son front haut et large se plissait durement sous le travail de sa pensée ardente. Sa bouche mince, entre le nez légèrement busqué et son menton, proéminent, souriait étrangement.

Il s'avança vers l'aveugle. Ses longues bottes résonnèrent pesamment sur le parquet. Sa démarche, à ce moment, avait toutes

les allures d'un maître qui pénètre chez lui. Sa voix énergique résonna :

— Père Marin, soyez heureux ! Vous, mademoiselle, que le Seigneur vous conduise par la main jusqu'à l'heureux hymen ! Quant à vous mes gars, que la Patrie, menacée salue en vous ses grands défenseurs :

Tous étaient debout.

Louisette, alors, indiqua au docteur un siège près de l'aveugle. Chénier remercia d'un sourire la jeune fille, et, tout en s'essayant, il posa sa main blanche et fine sur l'épaule du père Marin en disant :

— Maintenant, père Marin, nous allons causer comme de bons amis que nous sommes.

— À votre aise, monsieur le docteur.

Octave et Georges avaient rapproché leurs sièges pour mieux entendre ce que leur hôte allait dire.

Albert et Louisette demeuraient un peu à l'écart, côte à côte, la main dans la main, tous deux se souriant, mais inquiets tous les deux aussi des événements graves qu'ils prévoyaient.

Le docteur parlait.

— Vous savez la nouvelle, n'est-ce pas, père Marin ? Et vous, mes garçons ?... Oh ! il était grand temps ! Le levain fermentait... il gonflait... il fallait qu'il débordât. C'était fatal, il a débordé !...

Et Chénier, posant sa main nerveuse sur le bras de l'aveugle, ajouta d'une voix basse, profonde, autoritaire presque :

— Père Marin, je suis venu vous demander vos fils ?

Il se tut. Son regard noir, acéré, perçant, plongea dans les regards vagues de l'aveugle. On eut dit qu'il cherchait de suite la pensée et la réponse du vieux.

La pendule tinta neuf heures.

L'aveugle baissa la tête, un faible gémissement se fit jouer entre ses lèvres blêmes.

Chénier crut lire, ou entendre la réponse du vieillard. Il se leva tout à coup et dit avec une émotion sincère :

— Merci, père Marin, Dieu vous le rendra au nom de la Patrie !

Se tournant vers Octave et Georges attentifs et pâles tous deux :

— Et vous, mes gars, votre réponse ? demanda-t-il.

— Nous sommes prêts, répondit Octave d'une voix ferme.

— Commandez docteur ! fit Georges à son tour.

— Bien ! reprit Chénier, tandis qu'une flamme ardente éclatait au fond de ses yeux sombres ; j'en était sûr. À présent, causons, ajouta-t-il en se rasseyant.

Durant quelques minutes il parut réfléchir profondément, puis il poursuivit :

— Père Marin, je connais votre histoire. À dix-huit ans — vous en avez aujourd'hui soixante-deux — vous entriez à la forge. Durant trente années vos bras n'ont cessé d'appuyer sur le soufflet

et de soulever le marteau. Rude labeur. Travail souvent ingrat. Puis les malheurs sont venus. L'épouse tendrement aimée et vénérée s'en alla où Dieu l'avait appelée. Quelques années plus tard, de la limaille de fer brûla vos yeux et en éteignit la lumière. Du jour au lendemain, vous tombiez dans la nuit éternelle. Ensuite, votre fille succombait à une longue et cruelle maladie, juste deux mois après la mort de son époux. Tous ces malheurs, toutes ces épreuves étaient bien rudes, c'est vrai. Mais Dieu, juste et bon, vous réservait des compensations. D'abord, ces deux braves gaillards, vos fils, qui allaient si bien prendre soin de vos vieux ans. Et ensuite, cet ange, votre petite-fille, dont le doux et suave rayonnement allait apporter la clarté et la joie dans l'obscurité de votre nuit. Maintenant, père Marin, dites-moi si vous êtes malheureux. Parlez la vraie vérité !

— Monsieur le docteur, répondit le vieux avec une grande émotion qui faisait trembler sa voix, il n'y a pas dans ce monde, vous le savez, de bonheur parfait. Mais pour être franc, oui, je l'avoue, je suis aussi heureux qu'il est possible à tout homme de l'être. Mais ce bonheur, que je vous dis à cette heure, n'êtes-vous pas venu me l'enlever, docteur ? Parlez, à votre tour, la vérité !

Àcette question inattendue, le docteur tressaillit. Mais il se domina aussitôt pour répliquer :

— Père Marin, vous me jugez mal en me prenant pour un prophète de malheurs. Tout au contraire, votre bonheur, je veux le doubler, pour ainsi dire, en offrant à vos fils l'opportunité de se couvrir de gloire, — gloire qui ne peut que rejaillir sur vous et éblouir votre vieil âge. Mais écoutez, je vais vous convaincre.

Pendant quelques minutes de silence le docteur parut méditer. Puis d'une voix lente, âpre, mais d'une voix qui s'animait aussi sous les pensées qu'exprimaient ses lèvres, le docteur commença ainsi :

— Père Marin, le joug saxon est devenu insupportable à nos épaules françaises. Ce n'est pas tant le fardeau qui nous fait plier, nous fils des géants des Gaules, que la souillure abjecte de ce joug que nous subissons. L'Histoire nous apprend, père Marin, qu'une foule de petites nations de l'antiquité subjuguées par les grands conquérants ont, l'heure venue, levé l'étendard de la révolte. Avec l'indépendance et la liberté acquises, ces nations, grandissant dans la paix, acquirent la force et la puissance et finirent par abattre à leurs pieds les colosses qui les avaient vaincues. Et sans aller si loin dans les vieux siècles, regardez nos voisins qui, d'un coup de main, se sont débarrassées de la redoutable Albion. Eh bien ! nous, les fils de la France, nous petits abandonnés sur cette terre que nous avons fécondée, nous devons nous dresser contre le colosse envahisseur, l'écraser ou le chasser de notre domaine. N'est-ce pas notre droit ? N'est-ce pas notre devoir ? Notre honneur, notre fierté, notre sang ne nous le commandent-ils pas ? Sommes-nous des esclaves ? Sommes-nous un peuple avec ses droits et ses libertés ? Tenez, père Marin, en dépit des ententes et des actes intervenus lors de la cession par la France de notre pays à l'Angleterre, celle-ci n'a cherché depuis 1760 qu'à nous imposer des constitutions insensées, injustes. Et la constitution présente est une telle abomination qu'elle n'est plus — comme elle ne l'a jamais été d'ailleurs — imposable au peuple canadien. En vain nos représentants ont démontré, avec la plus grande vérité et la plus vive énergie, l'impossibilité d'adapter cette constitution pour la gouverne des éléments de notre pays, les amis du pouvoir pu-

blic ont défendu et protégé leur œuvre néfaste à ce point que, par les changements apportés et de sournoises modifications, on a peu à peu éliminé les derniers vestiges de liberté qui restaient à notre race. Que faire en face de si odieux procédés !... Nos représentants ont dit :

« Cette constitution, telle que modifiée, n'est plus applicable ! »

Les Constitutionnels ont rétorqué :

« Cette Constitution restera contre et malgré vous, contre et malgré le peuple !»

— C'était donc fini, l'entente devenait impossible. Alors nous, père Martin, nous, le peuple, nous avons dit :

« Aux Constitutionnels nous, patriotes, nous Canadiens et Français, nous opposerons les Fils de la Liberté ! »

En prononçant ces dernières paroles, le docteur s'était levé. Son regard enflammé se promenait sur son auditoire frémissant, son geste avait quelque chose de grand, d'impérieux, de vengeur, et il continua de sa voix claironnante :

— Oui, les Fils de la Liberté se sont levés ! Leurs mains crispées sur l'arme de la défense, ils délient leurs tyrans. Leur attitude fière et vengeresse proclame déjà à elle seule la sainteté de leur mouvement. Ce n'est pas, père Marin, une vaine ou fantasque bravade de notre part qui nous fait dresser ; c'est le cri de la patrie menacée, ce sont les pleurs de nos femmes terrorisées par ces capitans d'un pays étranger, c'est notre race menacée dans sa base ancestrale, c'est notre foi religieuse attaquée dans son essence, c'est-à-dire dans Jésus-Christ, c'est l'empiétement

de notre patrimoine arrosé du sang généreux de nos pères, oui, c'est tout cela à la fois qui nous oblige et nous commande, nous, fils de France et fils de Rome, à chasser de notre sol l'étranger sacrilège.

Superbe, presque farouche, Chénier se tourna vers Albert Guillemain, demandant :

— Et toi, mon lieutenant, que dis-tu ?

Le jeune homme se leva, étendit la main et prononça d'une voix forte :

— Pour nos pères, pour nos mères, pour nos fiancées, pour notre Dieu, marchons !

— Et vous encore, mes gars ? demanda Chénier aux deux fils de l'aveugle.

— Nous sommes avec vous, répondirent-ils d'une même voix résolue.

Alors l'aveugle se leva et dit sur un ton solennel :

— Allez tous, mes enfants, puisque c'est pour votre Dieu et votre Patrie !

Louisette sanglotait.

Les Traîtres

C'était une belle matinée d'hiver, avec un soleil presque printanier, une brise presque tiède, et la neige sur les toits fondait

comme la neige d'avril. Aussi après quelques jours durant lesquels le froid avait été assez vif, les villageois de Saint-Eustache ouvraient leurs portes et allaient gaiement respirer sur la rue l'air vivifiant. Les cultivateurs de la région profitaient de ce beau jour pour venir chez le marchand, chez le meunier, chez le forgeron, bref pour faire leurs affaires. D'autres, plutôt pour agrément et pour savoir les nouvelles du jour, arrivaient dans leurs carrioles en claquant le fouet et en chantant quelques gais refrains. Ceux-ci avaient leurs rendez-vous aux auberges où l'on discutait le plus souvent les choses politiques.

Ce jour-là, deux cavaliers descendaient lentement la rue principale du village. Sur leur passage pas un passant qui n'enlevât son chapeau, pas une commère, sur le pas de sa porte, qui ne s'empressât de faire sa plus belle révérence, — ce qui nous porte à penser que ces deux cavaliers étaient des personnages de marque. En effet, c'étaient le fils et la fille du riche commerçant, le sieur Siméon Bourgeois. C'était l'aristocratie… c'était la haute-gomme du village de Saint-Eustache.

Sans être des pur-sang, leurs chevaux n'en étaient pas moins des bêtes de prix. Puis le vêtement recherché des cavaliers, leur mine fière, presque dominatrice, la prétention de la pose, tout dans leur extérieur attestait qu'ils étaient gens sur le passage desquels il faut mettre chapeau bas.

Le plus intéressant des deux cavaliers semblait être la fille du commerçant, Olive Bourgeois. Grande, mince, flexible, très élégante dans une riche amazone de velours brun dont le corsage, artistiquement passementé de soie de Lyon, moule la taille d'une manière parfaite, telle apparaît Olive Bourgeois. Elle passe, dans le pays, pour une jolie fille, avec le teint mat de son visage aux

lignes régulières, son petit nez droit aux ailes légèrement écartées, sa bouche et ses deux lèvres passées au rouge ; car les fards à cette époque n'étaient pas moins en honneur chez la femme qu'aujourd'hui. Mais ce qui frappait surtout chez Olive, c'étaient ses yeux. Noirs, brillants, très mobiles, à demi voilés sous les cils longs et recourbés, les yeux d'Olive fascinaient. Mais ils étaient aussi le miroir de ses pensées et de ses sentiments ; qu'elle le voulût ou non, on y pouvait lire dans ces yeux-là comme en un livre. Tout ce qu'elle avait de plus intime au tréfonds d'elle-même s'y reflétait sous le regard inquisiteur. Enfin, avec la masse épaisse et lourde de ses cheveux châtains, sur lesquels se pose une petite taque de velours noir ornée d'une plume blanche, la jeune fille attire tous les regards. Mais tous les regards ne semblent pas éprouver pour Olive Bourgeois l'admiration. Car des gens, après l'avoir regardée, s'écartent d'elle comme avec crainte. C'est que, en effet, Olive se donne un air très hautain, et quand elle jette par hasard un coup d'œil sur un paysan, les éclats de ses yeux sont faits de mépris. Ses lèvres, en même temps, esquissaient un petit sourire de dédain qui assombrit presque le rouge postiche dont elles sont teintes. Du reste, si l'on ne s'écarte pas assez tôt de son chemin, on s'expose à des coups de cravache. Car Olive aime à se faire craindre. Peu lui importe l'amour ou la vénération des paysans ! Elle sème la crainte, et elle récolte la haine. À vingt-quatre ans Olive Bourgeois est capricieuse, autoritaire et vindicative. Elle est dangereuse…

Son frère, Félix, est un grand garçon de vingt-six ans, à cheveux châtains aussi à moustaches conquérantes, ni laid ni beau, mais fat et ambitieux. Peu instruit, mais très prétentieux, il est toujours prêt à entamer une controverse avec son curé qui, le

connaissant, lui fait faire promptement demi-tour par une question de ce genre :

— Dites-moi, Félix, comment vendez-vous vos petits pois ?

— Trois sous la livre, monsieur le curé, répond Félix en serrant les lèvres de dépit.

— Bien, reprend l'abbé Paquin avec un fin sourire, j'enverrai ma ménagère en chercher une demi-livre.

La vanité du jeune commerçant fait naturellement bond, elle s'échauffe un peu, mais elle est aussitôt refroidie par la mine railleuse de son supérieur.

Voilà à peu près le portrait, physique et moral, du jeune sieur Bourgeois, commerçant — à titre de successeur de son noble père — en épiceries de tous genres, cotonnades, draps, toiles et quelques ferronneries de première nécessité.

Nos deux personnages s'arrêtèrent devant la maison de la forge. L'événement fut vivement commenté par les bonnes femmes du voisinage ; c'était simplement extraordinaire : car jamais, jamais on n'avait vu l'aristocratie s'arrêter dans une pauvre maison.

Ce ne fut pas mince surprise chez le père Marin… on eut dit que le roi d'Angleterre, suivi de sa reine, arrivait à l'improviste comme chez un vieil ami.

Avant que ces braves gens ne fussent revenus de leur première stupeur, la voix claire d'Olive jetait sur un ton très protecteur :

— Bonjour, mes amis !

Il y eut remue-ménage. C'était après le repas du midi, toute la famille sortait de table. Le père Marin venait de prendre sa place accoutumée au coin de l'âtre. Octave, la casquette sur l'oreille, se disposait à se rendre à la boutique de forge. Georges allumait sa pipe et Louisette commençait d'enlever les couverts et les plats.

La jeune fille, la première, répondit au bonjour de la riche demoiselle.

— Oh ! s'écria-t-elle en échappant une gamelle par terre, tant sa surprise fut grande, Mademoiselle Olive ?...

Àce nom, le père Marin s'était mis debout, et ses yeux éteints se posaient étrangement sur les deux visiteurs.

Octave avait vivement retiré sa casquette, avec cette rude exclamation du travailleur qui ne possède pas le vernis des salons :

— Tonnerre ! M'sieu Félix et Mam'zelle Olive !

Georges, après avoir fait disparaître sa pipe, se hâtait d'approcher des sièges.

Et le père Marin, sachant enfin ceux qui arrivaient sous son toit, dit de sa voix grave :

— Bienvenu à vous mam'zelle Olive et à vous m'sieu Félix !

Ce dernier de répondre aussitôt :

— Merci, père Marin. Ah ! nous vous dérangeons, n'est-ce pas ?

Olive expliqua :

— C'est une affaire très importante et de toute urgence qui nous amène aussi inopinément. Vous voudrez bien nous excuser ?

— Oh ! pas de faute, Mam'zelle Olive, pas de faute, répliqua Octave cherchant à adoucir le ton rude de sa voix.

Et comme Georges voulait débarrasser Félix de son chapeau et de sa badine :

— Non, non, mon ami, dit le jeune homme, nous ne sommes ici que pour un moment. Et il tenait éloignés chapeau et badine, comme s'il eût craint pour ces deux objets une profanation au contact des mains calleuses du paysan.

Quand tout le monde fut à sa place, le père Marin demanda :

— M'sieu Félix, voulez-vous maintenant nous expliquer l'honneur de votre visite ?

— Certainement, père Marin. Et pour tout vous dire d'un mot, c'est un service que nous venons vous rendre.

— Un service à moi ? fit l'aveugle très surpris.

— À vous et à vos deux fils, oui, père Marin.

— Tiens, tiens, dit Octave en jetant un coup d'œil à son frère comme s'il voulait prendre son avis, vous nous surprenez pas mal, m'sieu Félix ?

— Et vous le serez bien d'avantage tout à l'heure… N'est-ce pas, Olive ?

— Je crois bien, répondit la jeune fille dont le regard noir et perçant scrutait depuis un moment la physionomie toute stupé-

faite de Louisette. Et dans ce regard d'Olive, comme les étincelles pétillantes de l'âtre, certaines lueurs méchantes jaillissaient.

Louisette n'avait pas l'air de saisir la vilenie du regard d'Olive. Chez les âmes bonnes par nature le mal n'a pas d'emprise, et, ignorant ce mal pour elles-mêmes, elles semblent l'ignorer aussi chez les autres. Elles comprennent, et savent apprécier une bonne et charitable action d'autrui, mais elles ne peuvent comprendre ni redouter une action mauvaise. Et Louisette, ange de douceur et de bonté, ne pouvait deviner les sentiments bien vilains qui s'agitaient dans l'esprit capricieux d'Olive ; et elle regardait Félix avec deux grands yeux étonnés. Pourtant, chose curieuse, dans ces grands yeux-là on aurait pu lire comme une appréhension… l'appréhension de quelque malheur peut-être, qu'on allait annoncer.

Octave, qui ne pouvait se défaire si vite que ça de sa nature brusque, demanda :

— Eh bien ! de quoi donc qu'il s'agit ?

— La chose est un peu délicate, répondit Félix avec hésitation et en regardant sa sœur, comme pour lui demander de quelle façon et en quels termes il allait expliquer la nature du service qu'il avait mentionné l'instant d'avant. Et comme Olive, d'un coup d'œil et d'un demi-sourire, semblait dire :

— Envoie fort, Félix ! Ne prends pas de tours cérémonieux :

Le jeune homme poursuivit :

— Oui, c'est délicat, mais le fait est patent… Écoutez, vous allez voir. Il s'arrêta un instant encore. Puis fixant l'aveugle :

— Père Marin, savez-vous ce qu'on dit depuis quelques jours ? La rumeur circule qu'une somme de deux mille piastres, a été octroyée pour l'arrestation du docteur Chénier.

Non… vous m'dites pas ! s'écria l'aveugle tandis que ses paupières papillotaient rapidement.

— C'est pourtant tel que je vous dis.

— Ah ! gronda Octave, on veut arrêter le docteur Chénier ?

— C'est le Gouverneur qui a signé l'ordre, ajouta Olive avec un sourire faux.

— On va arrêter le docteur comme rebelle, et bientôt, affirma Félix Bourgeois avec certitude.

— Comme rebelle !… s'écria Georges Marin dans un écho.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? reprit Félix en regardant Octave. Mais je vous étonnerai bien autrement, quand je vous apprendrai que le père Marin et ses deux fils se sont compromis avec le même docteur Chénier.

— Qui est-ce qui dit ça ? interrogea Octave en fronçant les sourcils.

— C'est un courrier qui a été envoyé à mon père, et le courrier ajoute ceci : « Ordre est donné de surveiller « étroitement la famille Marin… »

— Mais pour qui nous prend-on ? demanda Georges à son tour.

— Mon Dieu… sourit Félix avec une fausse bonhomie, du moment que vous recevez le docteur chez vous…

— Ah ! On dit aussi qu'on reçoit le docteur ? fit Octave dont la voix frémissait déjà.

— On le dit d'autant mieux, mon cher ami, répliqua Félix que, pas plus tard que hier, on a vu le docteur entrer chez vous et y demeurer un assez long temps.

— On a vu… Qui encore, ce « on-là ? » demanda Octave avec force. Et il ajouta la voix plus frémissante :

— Il y a donc des espions à notre porte ? Ah ! par exemple, malheur !…

Et le forgeron esquissa un geste qui parut en imposer au jeune commerçant.

Or, le père Marin demeurait silencieux, front baissé, ses mains tremblantes posées sur les bras de son fauteuil. Sur son front blême sur lequel le temps avait tracé le sillon des années, un pli se creusait… un pli profond, un pli dur, comme buriné par l'âpre ciseau de la pensée ardue.

Louisette aussi gardait le silence, craintive et troublée. Le malheur pressenti se dessinait plus nettement. Elle commençait à ressentir au fond d'elle-même comme une éclosion lente du mal qu'elle n'avait pas encore connu. Déjà son imagination esquissait un sombre tableau qui lui montrait le docteur Chénier, pieds et poings liés, se débattant avec fureur aux mains de sicaires étrangers. Et, derrière Chénier, elle voyait son promis, son futur, celui à qui elle avait donné toute son âme… Oui, Louisette voyait Albert Guillemain, son Albert, enchaîné, lui aussi, et conduit vers un gibet quelconque dont la vision n'était encore qu'imparfaite et diffuse.

Cependant, Octave s'était levé. Tout en marchant derrière la table, il disait d'un accent où grondait une colère sourde, toute prête à éclater :

— Il ne manquait plus que ça, qu'on nous mette des espions à nos portes ! Sacré tonnerre !... Ah ! Chénier est un rebelle ?... Et ben ! quand ça serait !... Est-ce qu'il n'a pas raison ?... Et puis, si on le reçoit, nous autres, où est le mal ?... Va-t-on pour tout ça, maintenant jeter le monde à la porte ?... En v'là des histoires !... On n'est plus maître chez nous avec cette potée de gueux qui nous gouvernent !

— Octave ! Octave ! commanda le père Marin d'une voix tremblante, retiens-toi, mon garçon !

— Que je me r'tienne !... Sacré tonnerre ! c'est facile !...

— Bah ! ricana Georges dans le but d'apaiser la colère d'Octave, on laisse dire les gens qui ne savent pas ce qu'ils disent.

— C'est vrai, monsieur Georges, intervint Olive en prenant un ton mielleux et hypocrite ; il ne faut pas accepter tous les « on dit » comme vérités de l'Évangile.

— Vous avez raison, Mam'zelle Olive, dit Octave radouci et en prenant un siège. Maintenant, ajouta-t-il en regardant Félix qui demeurait quelque peu penaud après la sortie d'Octave, — maintenant, m'sieu Félix, dites-nous le service que vous voulez nous rendre, et on vous en sera bien reconnaissants.

— Vous avez dû le deviner ? répondit le jeune commerçant. On voulait vous prévenir charitablement que, le docteur ayant été déclaré rebelle, vous devez faire en sorte de ne pas le recevoir chez vous... ni ceux qui le suivent dans cette voie dangereuse.

Bref, évitez tous rapports avec ces gens-là, c'est pour votre bien. Comme vous voyez, je vous dis cela en ami.

— C'est tout ? demanda Octave d'une voix sombre encore.

Cette brusque question fit hésiter le jeune homme.

— Ma foi… bredouilla-t-il… je crois que oui. Et du regard il interrogea sa sœur.

Dans les yeux noirs de la jeune demoiselle un regard hardi et autoritaire brilla.

— Non, répondit-elle avec vivacité, ce n'est pas tout. Non ce n'est pas tout, Octave, il y a quelque chose de plus important encore. Et si Félix a peur de parler, c'est moi qui le ferai à sa place.

Brusquement elle approcha son siège de la table sur laquelle elle appuya ses bras, et commanda d'une voix brève :

— Mes amis, écoutez ce que je vais vous dire.

Sur chacun de ses auditeurs elle promena un regard assuré et froid. Puis à voix basse elle se mit à parler, expliquant le but principal de la visite qu'elle était venue faire dans ce logis avec son frère. Ses paroles produisirent un long frémissement sur ses auditeurs attentifs et stupéfaits.

— Mes amis, disait Olive, Félix vous a informé que le Gouverneur, Lord Gosford, a fait allouer une somme de deux mille piastres comme prime pour l'arrestation du docteur Chénier ? C'est vrai, et voilà comment cet événement peut vous intéresser. Vous n'êtes pas riches ici. Votre forge, Octave, vos champs Georges, suffisent à peine à votre existence. Ensuite, vous êtes deux gars solides et robustes, deux bons citoyens, et vous avez du

cœur… Mais vous êtes pauvres, je le répète, et il y a là pour vous aider une petite fortune presque… Arrêtez Chénier, et cette fortune est à vous ! C'est facile… quand le docteur vient…

Un violent coup de poing asséné sur la table interrompit net la jolie conteuse.

Octave était debout, bras croisés, l'œil en feu, la lèvre frémissante. Une sorte de râle se fit jour entre ses dents serrées.

Olive s'était dressée aussi, renversant son siège dans sa précipitations. Maintenant elle reculait vers la porte où Félix l'avait déjà précédée.

Et Octave grondait, l'écume à la bouche :

— Oui, mam'zelle Olive, oui, m'sieu Félix, nous avons du cœur… Oui, vous l'avez dit. Et c'est parce qu'on en a du cœur, du cœur de Canadien, du cœur de patriote, du vrai cœur, entendez-vous ?… Oui, c'est parce qu'on en a en masse de ce cœur-là que nous n'arrêterons pas le docteur Chénier ! Et c'est aussi parce qu'on en a pas mal de ce même cœur-là qu'on défendra le docteur si on vient l'arrêter… on le défendra au prix de nos vies !…

Redressant sa taille davantage, d'un geste digne Octave indiqua la porte aux deux espions et leur dit simplement :

— Allez-vous-en… on n'est pas des lâches !

Félix était déjà dehors démarrant les chevaux à la hâte.

Quant à Olive, elle jeta un ricanement sauvage, lança vers Louisette, qui pleurait, un regard de haine, et à Octave elle cria :

— Au revoir, mon gars !

Elle sortit claquant la porte sur ses talons.

Deux Ambassadeurs

Àpeu près à mi-chemin entre l'église et la forge du père Marin s'élevait l'auberge de maître Moulin. Sorte de cabaret plutôt cette auberge était devenue depuis quelques mois le rendez-vous des patriotes de Saint-Benoît, de Sainte-Rose, de Saint-Eustache et de quelques autres paroisses environnantes. On y tenait des assemblées publiques, des réunions secrètes, les chefs y avaient leurs « huis-clos », bref, cette auberge était alors comme les quartiers-généraux de l'insurrection pour le comté des Deux-Montagnes. Et pourtant le père Moulin, vieux célibataire alerte, rubicond et jovial, n'était pas à vrai dire un rebelle. Il se disait bien patriote, mais pas plus. Il était là pour faire ses affaires. Il recevait aimablement tout le monde, avec cette seule différence que, pour les loyalistes, il semblait quelquefois être d'une politesse obséquieuse. Pour lui il n'y avait pas de couleurs ; seuls les écus bien sonnants avaient une réelle valeur et méritaient tous les égards. Il arrivait bien quelquefois, — souvent même, depuis un certain temps, — qu'on envahissait son auberge et qu'on l'emplissait comme « un œuf ». On discutait à tue-tête, on hurlait, on sautait : mais on mangeait aussi et l'on buvait surtout… et cela rapportait. Les autorités pouvaient-elles lui en faire un tort ? D'ailleurs il savait si bien, quand nécessaire, fermer l'oreille et le bec, de même qu'il n'ignorait pas faire fonctionner l'une et l'autre à l'occasion. Sournois et rusé, jamais le père Moulin ne s'était compromis par une parole dite un peu vite ou par un geste équivoque. Il savait mesurer ses gestes et ses paroles comme il mesu-

rait son vin. Ajoutons à cela qu'il avait appris à respecter l'autorité ; mais il respectait les rebelles aussi, du moment que cela faisait son affaire. Enfin, lorsque le cabaret était vide, maître Moulin, philosophe avant tout, donnait ses ordres à Toinon, sa servante, à Philibert, son garçon d'écurie, avalait un bon verre de genièvre, allumait tranquillement sa pipe, et au fond d'un large fauteuil en face de l'âtre pétillant, il somnolait béatement.

Ce jour-là, à peu près à l'heure où Félix Bourgeois et sa sœur Olive avaient tenté de corrompre les gars du père Marin, l'aubergiste fut brusquement tiré d'un bon somme par l'entrée bruyante de deux gaillards qui ne semblaient pas prendre beaucoup de cérémonies.

— Holà ! père Moulin, réveillez-vous ! clama une voix jeune et joyeuse.

— Hé ! père Moule, fit une autre voix non moins jeune et non moins joyeuse, votre feu s'éteint ! Il n'y a donc plus de bois dans votre hangar ?

— Eh ben ! eh ben ! qui est-ce que c'est q'ça ? demanda le cabaretier en se mettant debout et en frottant ses gros yeux bouffis de sommeil.

— Eh ben ! eh ben ! c'est nous autres ! répondit la première voix en imitant l'accent enroué de l'aubergiste.

— C'est qu'il ne reconnaît plus ses amis, cette vieille Moule ! dit le second gaillard en allongeant une forte tape sur le bel abdomen de maître Moulin.

L'aubergiste lança un « Ho » retentissant, se tapota le ventre, écarquilla les yeux… Un large sourire entr'ouvrit ses lèvres

épaisses et il murmura :

— Tiens ! tiens ! des gens de Sainte-Rose ?…

— À la bonne heure, père Moulin. On reconnaît donc enfin son p'tit Gusse ?… Oui, Gusse Dupont…

— Mais oui, mon p'tit Gusse, on sait bien que je te reconnais, répondit le cabaretier avec son meilleur sourire. Il ajouta, fixant l'autre gaillard :

— Tiens ! c'est Le Frisé qu'est avec toi ?

— Tu l'as dit, mon vieux Moule, s'écria l'autre en riant, c'est Le Frisé… Le Frisé pour te servir… non, je me trompe, pour boire ton vin…

Deux autres rires se mêlèrent au rire de ce dernier, pendant qu'on échangeait des poignées de mains…

Ces deux garçons, qui prenaient chez maître Moulin des airs de chez-eux, étaient d'une trentaine d'années chacun. Courts, trapus, robustes, le teint bruni par le soleil des champs et les vents de l'hiver, ils représentaient tous deux la force dans toute sa vigueur. Tous deux portaient le costume du pays de cette époque : vêtements d'étoffe grise, bonnets de laine bleue sur la tête, et « bottes sauvages » aux pieds.

Celui que le père Moulin avait appelé Le Frisé devait ce surnom à ses longs cheveux noirs touffus et frisés comme une laine de mouton. De son vrai nom il s'appelait Médard Lafleur.

Auguste Dupont et Lafleur étaient fils de cultivateurs. Ils formaient tous deux une paire d'amis inséparables, et tous deux

étaient doués d'une âme fortement trempée, d'un caractère énergique, d'un courage à toute épreuve.

En dépit de leurs façons fanfaronnes, c'étaient deux garçons de cœur et de générosité qui, pour le mot « famille » ou le mot « patrie » eussent affronté les pires dangers. Mais c'étaient aussi deux « bons vivants » aimant, à son heure, le petit coup de vin, la chanson et le rire.

Donc, le père Moulin, que l'un de nos amis appelait sans façon « Vieille Moule », se faisait déjà tout pliant devant ses deux nouveaux clients. Car il faut dire aussi que durant une partie de la matinée l'auberge avait regorgé de buveurs. Puis, peu à peu elle s'était vidée, et maître Moulin en avait profité pour dormir son somme. Et, reposé, à présent, il était tout prêt à se mettre en quatre du moment qu'il flairait de la monnaie quelque part.

Après avoir serré la main aux deux amis il demanda :

— Mais dites-moi donc, mes gaillards, ce qui vous amène ?

— La soif, d'abord ! répondit gravement Dupont.

— La faim, ensuite ! ajouta Le Frisé. En sorte que…

— En sorte que, interrompit le cabaretier, je puis vous servir l'un et l'autre, et de mes meilleurs !

— À propos, mon cabaretier, reprit Dupont, tu permets qu'on ôte nos froques ?

— Mais on sait bien… Faites comme chez vous.

— Beau dommage ! répliqua Le Frisé. Et puis, tu ne sais pas le reste…

— Eh ben ! quoi ?

— C'est qu'on est des gens de condition aujourd'hui.

Et Le Frisé prit une pose exagérée pour ajouter :

— On entend être traités en conséquence, tu sais, dans ton auberge…

— Tout à votre service, messieurs, répondit maître Moulin quelque peu impressionné par les airs de grandeur que se donnaient nos deux gaillards. Puis il pensa : Ces imbéciles ont-ils reçu quelque héritage ?… Allons, faisons le finaud. Et avec un sourire mielleux et une courte révérence il ajouta tout haut :

— Il est reconnu, messieurs, que pour les clients distingués le père Moulin n'a pas son pareil dans tout le pays.

— C'est que, en effet, nous sommes des clients distingués ! affirma Dupont avec un geste d'importance.

— Car, retiens ceci, ajouta Le Frisé sur un ton de dignité comique, nous sommes deux ambassadeurs !

Le père Moulin sursauta, perdit son sourire bénévole, se courba de nouveau et dit :

— Je suis aux ordres de ces princes !

Mais il n'était pas revenu de sa courbette, que Le Frisé lui flanquait un pied au derrière et hurlait :

— Dans ce cas, mille diables, pas tant de cérémonies, et apporte-nous une mesure de Gin.

Le cabaretier ne fit qu'un bond jusqu'à son comptoir aux éclats de rire des deux amis.

Le rez-de-chaussée de l'auberge était divisé en deux pièces seulement : l'une, cette grande salle où nous sommes, avec son comptoir sur lequel le père Moulin servait ses bonnes ou mauvaises liqueurs selon la qualité du client et le prix payé en échange, avec une large cheminée dans laquelle brûlait toujours un bon feu en hiver, et des bancs, des tables, des escabeaux disposés au hasard. L'autre pièce, plus petite, servait de cuisine.

Après que nos amis eurent pris place à une table placée devant la fenêtre donnant sur la rue principale du village, et après qu'ils eurent vidé allègrement le verre de genièvre commandé Le Frisé dit avec un claquement de langue :

— À présent, père Moule… on dîne !

— Que faut-il servir à messieurs les ambassadeurs ? interrogea l'ironique cabaretier.

— Ce que tu peux avoir de plus réconfortant pour nos estomacs, déclara dignement Dupont.

— Et de plus subtil au palais… ajouta non moins dignement Lafleur dit Le Frisé.

— Alors, dit le cabaretier, que diront messeigneurs d'une jolie perdrix ?

— Si elle est grasse…

— Si elle est tendre…

— Grassesse et tendresse… répliqua maître Moulin très gravement, ce sont justement les qualités de deux superbes perdrix actuellement au fourneau, sous la tendre surveillance de Toinon. Entendez-les gémir, messieurs !

— Chaste gémissement murmura Dupont en pourléchant ses lèvres.

— Ne chantent-elles pas plutôt, père Moule ? demanda Le Frisé prêtant l'oreille.

Le cabaretier ébaucha un sourire moqueur.

— C'est la casserole, dit-il, qui grince sous l'action de la chaleur.

— Tant pis pour la casserole, maître cabaretier, déclara Dupont. Et soit qu'elles chantent, soit qu'elles gémissent, qu'as-tu de mieux après ces perdrix que nous avalerons de grand cœur ?

— Pour des ambassadeurs j'ai une gelée de lapin.

— Bravo pour la gelée de lapin ! cria Le Frisé en frappant la table de son poing.

— À part ça, poursuivit le père Moulin, j'ai une fesse de chevreuil.

— Va pour la fesse de chevreuil, consentit Dupont. Ensuite ?

— Ensuite, continua l'aubergiste qui mentalement calculait à l'avance son bénéfice, un pâté au poulet, un fromage, des petits pains chauds bien jaunets…

— Ça va, maître Moule, approuva Le Frisé. Et à tout ça ajoute deux chopines de ton meilleur cidre. Allons ! sers-nous au galop !

Hop !…

— Toinon ! cria le cabaretier.

La minute suivante, une grosse fille, rouge, joufflue, accorte et pas laide du tout, parut dans la salle.

— Qu'est-ce pour votre service, patron ? demanda la servante.

— Tiens ! v'la ma Toinon ! s'écria Dupont en clignant de l'œil à son copain.

Le Frisé se mit à chanter d'une voix forte et fausse :

Te souviens-tu, Toinon,
Après l'dernier Carême,
Que je t'ai dit « je t'aime »,
Et tu n'as pas dit non ?…

L'aubergiste éclata de rire.

— Eh bien ! dit la servante, il paraît qu'on n'est pas morose par ici ?

— Ah ! belle fille de mon cœur ! déclama Dupont… Fée aux cheveux d'or… Princesse de mes rêves… viens, viens, que je murmure à ta petite oreille les secrets de mon âme…

— Bravo ! p'tit Gusse… hurla Le Frisé en battant des mains. Arrive, Toinon de Toinette ! Avance à l'ordre !

— Oui, viens servir nos deux ambassadeurs ! cria Dupont dans un éclat de rire.

— Vraiment !… des ambassadeurs ?… fit Toinon émerveillée et lorgnant son patron.

Celui-ci exécuta une nouvelle courbette en guise d'affirmation. Alors, Toinon éclata de rire sous le nez du patron. Furieux, et comme si ce rire narquois de la fille l'eût outragé, le cabaretier lui ficha une claque hurlant :

— Eh ben ! maraude, pourquoi est-ce qu'on rit ?… et qu'est-ce qu'on attend pour mettre la nappe et le couvert ?

Toinon ébaucha une grimace à l'adresse de nos deux compères qui riaient à ventre sursautant, pirouetta, trébucha, disparut dans sa cuisine.

Où l'on parle du Docteur Chénier

Une heure après, Dupont et Le Frisé, ayant copieusement dîné, fumaient tranquillement leurs pipes tout en devisant joyeusement avec le père Moulin.

— Vous ne m'avez toujours pas dit, mes amis, fit tout à coup l'aubergiste, de qui vous êtes les ambassadeurs. Pas du roi de Prusse toujours ?

— De mieux que ça ! sourit Gusse Dupont en clignant de l'œil.

— Du gouverneur, alorse ?

— De beaucoup mieux que ça, père Moulin.

— De m'sieur Papineau, je parie donc ?

— Quand on te dit que c'est très beaucoup mieux que tout ça ! cria Le Frisé, avec un grognement d'humeur.

— Eh ben, alorse ?

— Alorse… singea Le Frisé, nous sommes envoyés par le sieur de Girodin.

— De Girodin ? répéta l'aubergiste qui entendait ce nom pour la première fois.

— On sait ben, fit Dupont. Et de suite il expliqua : Le sieur Amury Girod, dit le Girodin, quoi !

— Ah ! j'y suis…

— Tant mieux si tu y es, mon vieux, dit Le Frisé. Mais le sieur Girod, tout court, comme ça, ça te ne dit rien. Écoute, tu vas voir. En prenant un ton oratoire il récita :

— Donc, nous, ici présents, Gusse Dupont et moi, Médard Lafleur dit Le Frisé, nous sommes les envoyés extraordinaires, auprès de m'sieu le Docteur Chénier, du grand sieur Amury Girod, dit le Girodin, ex-lieutenant d'infanterie suisse, et général en chef des Canadiens rebelles. Tu y es encore, vieux Moule ?

— Si j'y suis ? répondit le cabaretier en se grattant le front, j'y suis bien qu'trop ! Diable ! diable ajouta-t-il perplexe, je n'y suis pas cependant… Car, voyez-vous, mes amis, on prétend dans le pays que le général c'est le docteur Chénier.

— Eh ben ! mille gueux, voilà la farce de ce Girod. Au fait, on ne t'a pas dit que c'était aussi un farceur ? Avec tout ça qu'il n'est pas bête, le Girodin. Imagine-toi, vieille Moule, qu'il a vu le sieur Papineau, il s'est tiré la langue d'une aune pour faire valoir tous ses états de service militaire qui sont à venir peut-être. Et ce bon monsieur Papineau s'est laissé ensorceler par le vantard et l'a

nommé notre général. Et voyez-vous, à présent, monsieur le Général, tapi derrière une solide muraille de bonne pierre, fumant tranquillement sa pipe, en criant par-dessus la muraille :

— Allez, mes braves Canayens !... Quand l'ennemi n'y sera plus vous viendrez m'en prévenir ! Ah ! le farceur de Girodin !...

Et Le Frisé, avec ces dernières paroles, cracha par terre avec mépris.

— Mais alors, qu'est-ce qu'on va faire du docteur Chénier ? demanda le cabaretier tout à fait intéressé.

— C'est une autre farce du Girodin, en question, répondit Gusse Dupont. Le malin, il a fait nommer le docteur colonel... Vous comprenez, père Moulin ?... C'est clair comme tout : Chénier en tête de la colonne et qui marche à l'ennemi ; et, à deux lieues de là, le farceur de général caché au fond d'une cave !...

Àce moment l'attention des trois hommes fut attirée par le bruit d'un galop furieux au dehors, et tous trois virent passer dans un nuage de poussière blanche Félix Bourgeois et sa sœur Olive.

— Bigre ! fit le cabaretier en se frottant l'œil, ça passe, hein ?

— J'te crois, répondit Le Frisé. Ces deux-là n'ont pas l'air montés sur des tortues.

— Ce que c'est, que d'avoir un tas d'écus ! dit sentencieusement Dupont avec un profond soupir.

— C'est vrai que c'est pas en bottes sauvages qu'on roule, quand on a des écus plein son coffre ! répliqua Le Frisé.

— À propos, père Moulin, fit Dupont, il paraîtrait que les Bourgeois ne sont pas bien fort patriotes ?

— Ah ! mon Dieu, mes chers amis, v'là justement de quoi que je ne pourrais pas vous renseigner. Vous savez, entre nous autres, le père Bourgeois et moi ça ne va pas ha-ha. De sorte que sans nous voir on se connaît pas, n'est-ce pas ?

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage.

Au même instant Le Frisé lança ce nom :

— La Vrille !... Eh ben ! v'là ma vieille Vrille... il ne manquait plus que ça !

Le nouveau venu était un grand jeune homme, mince, fluet, la figure longue et pâle, l'œil noir et hardi. Ses longs bras, ses longues jambes, la flexibilité très apparente de sa taille, sa démarche souple, quoiqu'un peu nonchalante, toute la structure de sa charpente humaine pouvait valoir à ce garçon le surnom de « La Vrille ». Il n'y a pas de doute qu'il pouvait se glisser par là où tout homme de taille ordinaire n'aurait pu réussir. Avec cela, la mine gai-luron, l'air aussi disposé pour les bons mots que pour les coups à recevoir ou à donner.

Il s'avança vivement vers les deux amis, leur serra la main et dit d'une voix un peu traînante et enrouée :

— Ah ! bonguienne, ça tombe ben... moi qui cherchais justement des gars solides et qui n'ont pas frette à l'œil !

— Alors, répondit Gusse Dupont, si tu veux prendre un coup avec nous autres, on sera tes gars qui n'ont pas frette à l'œil !

Pour un coup à prendre, je peux pas vous refuser, les amis. Seulement, il faut se dépêcher, parce que j'ai quequ'chose qui me démange !

— Eh ben ! gratte-toi en attendant que le père Moulin nous apporte un breuvage.

— Qu'est-ce qu'on va boire ? interrogea le cabaretier avec son sourire toujours ironique.

— Un Gin… pour digérer ta vilaine perdrix ! commanda Le Frisé.

L'aubergiste courut à son comptoir.

La Vrille — de son nom de chrétien Pierre Mailhiot — s'empara du siège que venait de quitter maître Moulin.

Dupont alors lui fit remarquer :

— Comme t'as l'air drôle… y a-t-il du nouveau ?

— Oui… murmura Mailhiot avec un air de mystère. Il ajouta en baissant la voix d'avantage : il y a en ce moment chez les Bourgeois quatre officiers du gouvernement qui viennent pour arrêter le docteur Chénier.

— Ah ! malheur ! par exemple… rugit Dupont en frappant la table de son poing.

— Pas de bruit ! souffla La Vrille, et tâchez de m'écouter tous les deux !

— Parle vite, alors, commanda Le Frisé qui, comme son camarade, avait tout à coup perdu son rire et son visage réjoui.

Mais La Vrille garda le silence pendant que l'aubergiste apportait la liqueur commandée.

D'un coup de coude les trois gobelets furent mis à sec. Puis Le Frisé paya la dépense en disant à maître Moulin sur un ton qui n'invitait pas la réplique :

— Toi, père Moule, va dans ta cuisine et vois à ce que ta Toinon de Toinette remette au fourneau trois autres perdrix qu'on aura le plaisir de dévorer à soir, compris ?

— On y va, monsieur Médard, et les perdrix…

Sans compléter sa pensée l'aubergiste, qui avait tout à coup remarqué les figures sombres de nos trois amis, s'esquiva.

— Parle maintenant ! commanda Dupont.

— V'la la chose, répondit La Vrille. Je flânais tout à l'heure du côté de l'église, quand, en passant devant la maison des Bourgeois je vois le père Siméon qui sort de sa boutique et qui me fait un signe. Je m'approche sans rien dire, mais je r'luque le vieux dont je me méfie, comme vous savez.

— Entre, mon garçon, me dit-il, une fois que j'ai été rendu devant sa porte. Je le suis dans son magasin. Au fond, dans le bureau dont la porte est ouverte, je peux voir quatre individus qui m'disent rien qui vaille. Et alors le père Bourgeois me dit encore :

— Tu es un bon garçon, toi, La Vrille, et tu pourrais peut-être ben rendre service à ces messieurs que tu vois là.

— Ça dépend, que je lui réponds, si j'suis bon pour le service que vous parlez.

— Mais oui, grand vaurien, se met à rire niaisement le marchand. Il faudrait seulement savoir où se trouve dans le moment le docteur Chénier, et ensuite conduire ces messieurs qui désirent parler d'affaires avec lui.

— Il n'est donc pas à la maison, le docteur, que je lui dis ?

— Non… pas depuis deux jours à ce qu'il paraît. Sa femme ne sait rien. Il est parti avant-hier pour Saint-Benoît et on ne l'a pas revu.

— Alors, que je réponds, comment voulez-vous que je le trouve, moi ?

— Tu n'as qu'à t'informer par-ci par-là. Va même à Saint-Benoît, s'il faut, je te prêterai un cheval. Lorsque tu auras trouvé le docteur, tu viendras me prévenir. Seulement, prends bien garde de rien lui dire, au docteur !

— C'est bon, que je lui réplique. Mais il va bien falloir manger un morceau avant de partir ? J'ai pas encore dîné…

— C't'histoire… reprend le père Siméon, on sait ben que tu peux aller manger, et même tu pourras boire un bon coup à ma santé. Et ce disant — ce qui m'étonne pas mal — le vieux mesquin me glisse un écu dans la main droite.

— Un écu ! s'écria Le Frisé avec admiration. Bigre ! il faut le boire…

— Patience ! il ne fondra pas dans ma poche. Donc, pour revenir à mon histoire, comme j'allais m'esbiner, l'un des individus en question, — quelque gros pochard que je pense, — s'approche de moi et me demande l'œil en dessous :

— Peux-tu jeune homme, nous indiquer un bon endroit où mes amis et moi pouvons dîner convenablement ?

— C'est pas difficile, que je réplique bêtement. Il y a l'auberge du père Moulin pas ben loin d'ici… Cent pas à marcher… C'est à peu près ce qu'il y a de mieux dans le village.

— C'est bon, merci, me dit l'homme en jetant un coup d'œil au père Siméon. Et l'homme à son tour me tourne un écu pesant dans la main gauche.

— Richard ! clama Dupont, tu as deux écus, et tu ne disais rien ?

— Bigre de Bigre ! cria Le Frisé. Et assénant aussitôt un vigoureux coup de poing sur la table il hurla :

— Holà ! vieille Moule… Trois vieux Gins !… C'est l'homme aux écus pesants qui paye !…

— Voilà ! voilà ! messieurs, répondit aussitôt le père Moulin qui, en un temps et deux mouvements, eut apporté les trois gobelets, empoché l'un des écus de La Vrille et disparu de nouveau dans sa cuisine.

— Or, tout ça, ma vieille Vrille, dit Le Frisé après avoir vidé son gobelet, ne nous met pas plus savants.

— Écoutez encore. Vous comprenez ben que je n'ai pas plus envie de chercher le docteur et le livrer, que j'ai envie de percer un trou dans la glace de la rivière et de m'y laisser descendre tout bonnement. Non… jamais de la vie, bonguienne ! Mais vous savez que, des fois, j'suis pas trop bête. Aussi, pendant que le vieux Bourgeois me rabâchait son histoire, moi j'avais déjà tout un plan

qui m'trottait dans la cervelle. J'me disais que, si je pouvais mettre la main sur quelques bons copains de ma trempe, on pourrait peut-être ben jouer un bon tour à ces quatre écornifleux. J'ai de suite pensé aux gars du père Marin. Je m'y rendais donc quand, en passant, j'entre ici pour noyer l'un des écus de ces messieurs du Gouvernement, et je vous trouve.

— Et tu sais qu'on est pas mal de ta trempe ! dit Dupont en riant.

— Seulement, ils sont quatre… et des gens solides aussi, fit observer La Vrille.

— Allons donc ! dit Le Frisé avec dédain. On n'est que trois, c'est vrai, mais on en vaut ben six comme un rien…

— Oui, six au moins, approuva Dupont, et encore, c'est pas tout dire.

Tout à coup La Vrille se pencha vers la fenêtre et plongea au dehors un regard ardent. Puis il saisit le bras de Dupont qu'il serra fortement en disant :

— Attention ! v'là mes gens !… Ils ne se trompent pas d'adresse.

— Ho ! ho ! exclama Le Frisé avec une grimace de jubilation, ce sont de jolis museaux à frotter. Christi ! ça va nous valoir un autre écu !

Àpeine ces derniers mots étaient-ils prononcés que la porte de l'auberge fut poussée du dehors, et quatre gentil'hommes, de fourrures tout habillés, pénétraient dans la salle.

Bataille

Maître Moulin s'était précipité, tout plein de révérences et de courbettes, au risque de faire craquer son ventre arrondi. Mais l'un de ces messieurs, peu disposé sans doute aux excès de politesse, mit vite fin à tant d'obséquiosités de la part du maître de céans, en commandant d'une voix rude qu'on mit le couvert pour lui et ses amis.

L'aubergiste, retrouvant aussitôt son sourire ironique, conduisit les quatre hommes à une table près de la cheminée, les débarrassa de leurs fourrures, et s'en fut à la cuisine voir à la préparation du menu.

C'est alors seulement que l'un des quatre personnages, ayant jeté dans la salle un regard circulaire, aperçut nos trois amis qui, dans l'angle le plus reculé et le plus sombre, demeuraient silencieux. Et l'homme parut tressaillir. Il détourna les yeux aussitôt, se pencha vers son voisin de table et lui souffla quelques mots à l'oreille. L'autre à son tour lança un regard clair et froid vers le groupe presque statufié. Et Pierre Mailhiot, dit La Vrille, comprit que ce regard était rivé sur lui.

— Bon, se dit-il, je suis reconnu.

En effet, le personnage au même instant lui faisait signe d'approcher.

La Vrille jugea prudent de se rendre à cette discrète invitation.

— Eh bien ! mon ami, lui dit l'homme qui l'avait appelé, vous ne vous êtes donc pas mis en quête du docteur Chénier ?

La Vrille avait prévu cette question, et avec sa vivacité d'imagination il avait sa réponse toute prête. Comme le monsieur avait parlé un peu haut, La Vrille, avec une mimique qui n'eût pas déplu à Coquelin aîné, mit un doigt sur sa bouche, loucha de chaque côté de lui et souffla, dans le nez de son interlocuteur, un « Chut » si mystérieux que les quatre hommes se regardèrent avec surprise.

Et Pierre Mailhiot, dit La Vrille — comprimant l'éclat de rire qui lui grondait au ventre — ajouta dans un autre souffle non moins mystérieux et avec une mimique non moins drôle :

— Patience !... Le docteur sera ici dans une heure... chut !...

Et à reculons, à demi voûté, l'œil et l'oreille aux aguets — comme un malfaiteur quitte à pas de loup la place qu'il vient de dévaliser — La Vrille regagna son siège et ses amis.

Alors, l'un des quatre personnages laissa brusquement ses compagnons et sortit de l'auberge.

La Vrille se pencha vers ses amis et leur dit à voix basse :

— Ça commence à faire effet !

— Quoi donc ? interrogea Le Frisé tout interloqué.

— Ma singerie de tout à l'heure, quoi !

— Ah ! zut !... si j'comprends...

— Laisse donc faire, il n'y a rien à comprendre.

— Mais enfin, demanda Dupont, tu leur as parlé ?... que t'ont-ils dit ?

— Eux ?… Bien. Mais c'est moi qui leur ai dit que le docteur serait ici dans une heure.

— Ah ! ben, par exemple, fit Le Frisé, en v'là une idée.

— C'est ben simple, reprit. La Vrille. Tandis qu'on va garder nos quatre bonshommes ici, le docteur pourra continuer à faire ses affaires sans être dérangé. Ensuite, quand ils seront fatigués d'attendre, ils s'en iront.

Dupont se mit à rire.

Le Frisé fit observer à La Vrille :

— Oui, mais s'ils viennent à découvrir que tu les as trompés, gare à toi !

La Vrille esquissa un sourire de dédain et alluma sa pipe.

Quelques minutes plus tard, l'homme, qui était sorti, rentra. Entre cet homme et ses amis La Vrille surprit un regard d'intelligence et un sourire narquois.

— Bon ! souffla-t-il à ses compagnons, je gage qu'il se passe quelque chose !

— Quoi, penses-tu ? demanda Dupont.

— C'est ce que je voudrais ben savoir. Mais, là, faisons semblant de rien et observons.

Cependant Toinon dressait le couvert. Pour la circonstance et vu la qualité évidente des quatre personnages, elle avait arrangé sa tignasse rousse et passé à la hâte un tablier tout blanc.

Les quatre individus parurent manger de fort grand appétit les victuailles servies par Maître Moulin. Ils firent aussi largement honneur au vin de l'auberge. Nul doute que pour ces hôtes de marque le père Moulin dût avoir en réserve, tout au fond de sa cave, quelque vieux fût bien vénérable et bien buvable.

Toujours est-il que l'heure annoncée par La Vrille se passa. Nos quatre personnages, bien repus, avaient entamé à voix basse une conversation que nos amis eussent bien voulu saisir. Mais faute de mieux, ils se contentaient d'observer les physionomies des étrangers sur lesquelles il leur semblait lire des choses très intéressantes.

— Sais-tu une chose, La Vrille ? fit tout à coup Dupont.

— Non, tant que tu me l'auras pas dite.

— Et ben ! je s'rais d'avis qu'on s'en aille.

— Pourquoi ? demanda La Vrille.

— Pour rien, si tu veux. Mais on va pas rester ici comme ça en sentinelle, comme si on veillait des morts…

— Je t'approuve, Gusse, dit Le Frisé. Mais si on ne s'en va pas, moi je propose qu'on boive un coup !

— Soit, dit La Vrille, et c'est moi qui le paye.

Et La Vrille allait appeler le père Moulin, lorsque Dupont indiqua du regard la fenêtre. Or, par cette fenêtre, nos amis virent arriver trois cavaliers inconnus qui, une fois descendus de leurs montures, attachèrent celles-ci à la porte de l'auberge et entrèrent.

Ces nouveaux venus, bien que vêtus en civil, avaient parfaitement l'air et la mine de militaires de profession. Ils entrèrent dans l'auberge sans prêter attention aux quatre étrangers attablés au coin de la cheminée. Pas un geste, pas un regard, pas le moindre signe d'intelligence…

— Pourtant, se dit La Vrille, ces gens-là doivent se connaître. Le gros pochard tout à l'heure ne s'est pas absenté pour rien. Il a été faire prévenir ces cavaliers après que je lui eus dit que Chénier serait ici dans une heure.

Maître Moulin accourait déjà.

— Messieurs, faut-il mettre le couvert à cette table ?… Vos chevaux à l'écurie avec une bonne mesure d'avoine ?…

— Non… rien de tout cela, répondit l'un des cavaliers sur un ton rogue. Vous nous servirez seulement un pot de cidre à cette table. Et il désignait une troisième table placée dans un coin sombre près du comptoir et composant, avec la table de nos amis et celle des quatre inconnus, un triangle régulier.

Pendant que maître Moulin allait chercher le cidre commandé, pendant que les trois cavaliers s'entretenaient à voix basse, et pendant que les quatre inconnus fumaient et causaient aussi à mi-voix, Dupont demanda à La Vrille :

— Qu'est-ce que tu penses de ces nouveaux gaillards ?

— Pas grand'chose, répondit La Vrille.

— Savez-vous ce que je pense, moi ? dit Le Frisé. Je pense que tout ce monde-là s'est donné le mot. Et le mieux à faire pour nous autres serait de nous éclipser.

— Je crois que tu as raison, car on n'est plus en nombre s'il survient du grabuge.

— Partir comme ça tout d'un coup, ça aurait l'air de se sauver, émit Gusse Dupont.

— Dites donc rien, fit La Vrille, je vais payer une tournée, après quoi on filera. Tiens ! v'là justement le père Moulin qui remonte de sa cave.

En effet, le cabaretier venait déposer sur la table des trois cavaliers un pot de cidre et trois gobelets d'étain.

Mais à cette minute même la porte de l'auberge fut ouverte et un homme entra brusquement.

Un nom avait aussitôt retentit sur les lèvres de l'aubergiste :

— Monsieur le docteur !...

— Bonguienne ! gronda La Vrille, c'est Chénier !...

— Cette fois ça va y être ! murmura Le Frisé.

— Bonjour maître Moulin ! Bonjour mes amis ! salua le docteur en pénétrant dans la salle, tandis que son regard d'aigle scrutait les êtres et les choses autour de lui. Mais il s'avançait déjà, mains tendues, vers les trois patriotes.

— Vite... fuyez ! Ces gens-là sont ici pour vous arrêter !

— Filez sans faire semblant de rien ! ajouta Dupont.

— Nous serons là, termina Le Frisé, pour protéger votre retraite, si la chose devient nécessaire.

Chénier regarda ses amis avec un sourire très rassuré. De nouveau son regard clair et perçant étudia la physionomie des étrangers. Il s'aperçut qu'à ce moment les trois cavaliers et les quatre inconnus se faisaient des signes d'intelligence.

Chénier était brave, ardent et souvent téméraire ; et sa décision dans le danger — était-ce par habitude professionnelle ? — était vive.

Il s'avança aussitôt vers le comptoir derrière lequel maître Moulin s'occupait, depuis un instant, à ranger carafes et carafons, et il interpella ainsi le cabaretier :

— Dites-moi, maître Moulin, depuis quand donc votre auberge sert-elle de traquenard, et depuis quand y recevez-vous des malandrins ?

Et en même temps que ces paroles Chénier promenait sur les sept personnages inconnus un regard défiant et plein de mépris.

Alors, l'homme qui avait parlé à La Vrille et qui était sorti de l'auberge, une sorte de colosse à cheveux roux, s'approcha de Chénier et lui dit avec un mauvais sourire :

— Docteur Chénier, au nom de la loi nous vous arrêtons !

Ce fut ce que le colosse roux put dire. D'un vigoureux coup de poing à la figure Chénier avait étendu l'homme à ses pieds.

Du coup ce fut le feu aux poudres. Les autres inconnus avaient bondi pour s'élancer sur le docteur. Mais un rugissement éclatait :

— Sus, Dupont !... Tape, Le Frisé !...

C'était La Vrille qui hurlait, bondissait lui aussi, et d'un coup de poing formidable assommait à demi un compagnon du colosse.

D'autre part, Dupont et Le Frisé, ayant saisi chacun un escabeau, se plaçaient devant les trois cavaliers, faisant ainsi de ce côté un rempart au docteur.

— Messieurs… mes amis… messeigneurs… criait le père Moulin, pas de chicane dans mon auberge !… Voyons, la paix, docteur !… Et toi, La Vrille…

— Tais ta musique, vieille Moule ! hurla Le Frisé, ou sinon… Et l'escabeau du Frisé menaçait de voler à la tête du cabaretier.

Àcet instant le docteur et La Vrille saisissaient un homme chacun et une lutte corps à corps s'engageait. C'est alors que les trois cavaliers exhibèrent des pistolets. L'un d'eux cria d'une voix retentissante :

— Attention !…

Mais l'escabeau du Frisé partit comme une flèche, vola, atteignit l'homme à la tête, le renversa… Deux coups de feu éclatèrent… Des cris de fureur et des jurons retentirent.

Le père Moulin vit l'une de ses carafes voler en éclats sous le choc d'une balle. Il n'en voulut pas voir davantage : prompt comme la foudre, il se jeta sous son comptoir.

Ce fut dès lors une lutte effrayante entre ces hommes que la rage la plus violente animait.

Le docteur était parvenu à soulever son homme qu'il passa sans plus de façons au travers d'une fenêtre.

Enlacé avec son adversaire, La Vrille se roulait sur le parquet ; et par mille efforts accumulés chacun d'eux cherchait à se débarrasser de l'étreinte de l'autre.

Plus loin Dupont et Le Frisé étaient en train de servir à leurs adversaires « une fessée à la canayenne ».

Mais la bataille n'était pas finie. L'individu renversé par l'escabeau du Frisé et le grand rouge assommée un moment par le coup de poing du docteur, revenaient tout à coup à la charge et se jetaient avec fureur sur Chénier. Pour celui-ci la lutte n'était plus égale…

Mais voilà soudain des vociférations qui partent de la cuisine et qui surgissent dans la salle ; et voilà Toinon armée d'un balai qu'elle brandit et Philibert avec un tisonnier, et tous deux s'élancent à l'aide du docteur.

Du coup la partie redevenait égale, en dépit des cris du cabaretier qui, un moment, avait passé sa tête par-dessus son comptoir comme jour juger du progrès de la lutte.

— À l'ordre, Toinon ! Rentre dans ta cuisine !… Philibert, Je te chasse !… Va't-en… Ah ! les vauriens…

Voyant que ses ordres n'étaient pas écoutés, et redoutant le choc d'un projectile quelconque, maître Moulin se renfonça sous le comptoir. Parmi les hurlements, les vociférations, les chocs de tous genres, les bris de verres, les craquements de meubles écrasés, le cabaretier se prit à calculer les dégâts qu'on allait lui causer, et à réfléchir sur la grosse responsabilité qu'on ne manquerait pas de faire peser sur lui.

Le pauvre homme se lamentait à tous les saints du calendrier, sinon à ceux du Paradis, chaque fois que le fracas d'un meuble éreinté parvenait à son oreille. Mais les lamentations du cabaretier demeuraient vaines : la bataille se poursuivait, acharnée de plus en plus.

Enfin, nos amis eurent le dessus.

Une seconde fois le docteur passait un homme par la même fenêtre à laquelle il ne restait pas la moindre parcelle de vitre.

La Vrille, à son tour, flanquait son homme au travers de la porte. Et, enfin, Dupont, Le Frisé et Philibert finissaient de nettoyer l'auberge. Et l'on put voir, la minute suivante, les trois cavaliers tout moulus, tout bossués, tout sanglants, monter précipitamment sur leurs chevaux et prendre la fuite piteusement suivis des quatre officiers du Gouvernement, tout éclopés eux aussi, et courant clopin-clopant.

Alors la voix enrouée de La Vrille hurla :

— Victoire !

— Victoire !... répondirent du dehors trois voix fortes. Au même instant Albert Guillemain et les deux fils du père Marin se ruaient dans l'auberge.

Puis un rire énorme éclata... et ce fut une huée à l'adresse des fuyards que les villageois s'étaient mis à poursuivre.

Dans la salle de l'auberge on se félicita... on se serra la main chaudement... on embrassa Toinon dont le balai avait pour sa part contribué à la victoire générale... Puis on chercha le cabaretier dans le but d'arroser joyeusement le premier triomphe.

— Où es-tu, vieille Moule ? clama Le Frisé qui venait de sauter par-dessus le comptoir.

Il s'était baissé pour se relever aussitôt et pousser un formidable éclat de rire.

— Venez voir, vous autres… venez voir ce vieux lascar, cette vieille moule, cette vieille femme peureuse !… Et Le Frisé riait en se tenant les côtes.

Tout le monde accourut. D'autres éclats de rire partirent.

Sur un amas de bouteilles, de cruches, de carafes, de carafons, maître Moulin demeurait étendu. Mais il faisait si sombre sous le comptoir qu'on n'entrevoyait que la silhouette diffuse du cabaretier.

Des mains s'avancèrent et se saisirent du bonhomme qui, en un instant, fut retiré de sa couche originale, soulevé et déposé sur le comptoir au milieu du rire général. Mais ce rire cessa tout à coup… le cabaretier demeurait étendu sans mouvement. D'instinct on se rapprocha, on palpa, on murmura, on s'entre-regarda avec stupeur… Puis il se produisit un recul et sur chaque visage l'épouvante se peignit. Le cabaretier était mort… il était mort de peur selon toute apparence !…

Et maintenant, après le vacarme monstrueux de la tempête, un silence lourd, glacial et funèbre plana sur cette scène.

Le docteur Chénier s'était penché sur le cadavre du père Moulin et cherchait à découvrir un symptôme de vie. Toinon sanglotait. Philibert et les autres demeuraient silencieux et consternés.

Mais pendant qu'on regarde ce cadavre, pendant qu'on cherche à s'expliquer cette mort si soudaine et si imprévue, des cris stridents retentissent au dehors.

Déjà l'on craint le retour probable des ennemis. Le premier, Chénier fait un bond jusqu'à la porte qu'il franchit. Mais il s'arrête, tremblant, éperdu… Les autres l'ont rejoint… et tous, dans le premier moment, demeurent saisis d'horreur.

Sur le chemin un vieillard, tête nue et sanglotant, court. Il court les bras tendus en avant… Il bute… il tombe… il se relève… rugit… trébuche et roule encore sur la neige pour se relever la face sanglante et se remettre à courir. Une foule, agitée, hurlante, le suit.

On crie :

— Arrêtez-le !… il va s'assommer !…

Àvoir la foule délirante, on l'eût dit ameutée et courant après un assassin ou un voleur.

Et le vieillard va plus vite comme électrisé par la voix grondante de la foule. Il tombe encore…

Alors Octave avec un accent de la plus profonde stupéfaction s'écrie :

— Sacré tonnerre… c'est le père !…

C'était l'aveugle, en effet… c'était le père Marin.

Mais déjà Chénier s'est rué vers le pauvre vieux, il l'a soulevé dans ses bras robustes, et en courant il l'emmène à l'auberge. Là,

entouré de ses fils et des patriotes, l'aveugle continue à gémir, à sangloter, à balbutier des mots incompréhensibles.

Enfin, aux questions pressantes qu'on lui pose, le vieux, entre deux sanglots, parvient à bégayer :

— Louisette… c'est Louisette qu'on a enlevée… là, chez-nous… tout à l'heure…

La voix lui manque, il s'évanouit.

Un cri venait de retentir :

— Malheur ! clama Guillemain. Et il s'élança suivi des autres patriotes, vers la maison du père Marin.

Chénier, pendant ce temps, aidé de Toinon, donnait ses soins au pauvre vieux évanoui.

Amour et Haine

Il existait, sur la route qui se déroule entre Saint-Eustache et Saint-Benoît, à environ deux milles de ce dernier village, un homme, dont l'existence mystérieuse faisait aller les langues du pays. Trois ans passés, cet homme avait acquis un lopin de terre inculte, avait érigé une petite maison au sein d'un bouquet de grands peupliers, et y avait vécu depuis, seul et solitaire, sans qu'on pût jamais savoir quel était cet homme.

Son nom, son origine, sa nationalité, au bout de ces trois années, étaient encore ignorés des habitants de la région.

On ne lui savait aucune relation de parents ou d'amis. On le voyait quelquefois au village de Saint-Benoît, où il allait faire ses provisions. On le rencontrait encore, vêtu d'un habit de velours anglais, havresac au dos, parcourant les bois ou suivant la berge des rivières.

D'autres fois, on l'avait aperçu, monté sur un magnifique cheval, franchissant les villages avec la rapidité du vent.

Mais on ne savait rien de l'homme, hormis qu'il avait les mains fines et blanches, et qu'il parlait comme « un homme d'instruction ». Et les faiseurs d'histoires ne manquaient pas de fabriquer toutes espèces de récits plus ou moins fantastiques sur l'existence de cet homme.

Ensuite, comme en ces récits il était important de donner au héros un nom quelconque, on l'avait surnommé « l'Anglais ». C'était, dans ce bon temps de nos pères, la coutume de surnommer ainsi tout étranger. Et lorsqu'un inconnu traversait une campagne ou un village on pouvait entendre ceci :

— Tiens ! r'garde donc c't'homme qui passe !

— Qui ça peut ben être, je m'demande ?

— Bah ! c'est un Anglais !

Notre solitaire avait donc été baptisé « l'Anglais ». Et, chose curieuse néanmoins, cet homme parlait très correctement la langue française et avec l'accent canadien le plus pur.

Nous saurons bientôt qui était ce mystérieux personnage.

C'était un beau jour ensoleillé du mois d'août de cette même année 1837.

Une écuyère vint s'arrêter devant la palissade qui entourait la maisonnette de « l'Anglais ». De la route on ne pouvait pas voir la maison à cause de l'épais feuillage des peupliers, de même qu'on ne percevait d'autre bruits que les roulades, les trémolo et le vol rapide des oiseaux qui hébergeaient sous la forte ramure.

Ayant arrêté sa monture, l'écuyère promena sur la route un regard clair et inquisiteur. La route était déserte. Rassurée, l'écuyère descendit de cheval, poussa la grille de la palissade et, suivie de sa bête qu'elle tirait par la bride, elle s'engagea dans un petit sentier tortueux zigzaguant sous les peupliers. Deux minutes lui suffirent pour atteindre la maisonnette.

Au même instant, dans la porte ouverte de cette maison un homme parut disant d'une voix douce :

— Je vous attendais, Olive…

L'écuyère venait d'attacher son cheval au tronc d'un arbre. Elle se retourna et répondit, froide, hautaine :

— Ne vous ai-je pas promis de venir ?

L'homme, au lieu de répliquer, esquissa un sourire vague et s'effaça poliment pour laisser entrer sa visiteuse.

Celle-ci fit un geste négatif et, désignant un banc rustique sous les arbres, dit :

— Non… demeurons ici sous l'ombrage. D'ailleurs, pour ce que vous avez à me dire…

Elle s'interrompit jetant un regard farouche à son hôte qui s'était mis à rire. Lui aussitôt, reprit tout son calme et dit :

— Asseyez-vous, mademoiselle Olive. Son geste était courtois et digne.

La jeune fille obéit. Une fois assise, coquette avant tout, elle releva légèrement son amazone, juste pour laisser voir un petit pied finement chaussée. Puis elle croisa une jambe sur l'autre et prononça sur un ton bref :

— J'attends…

L'homme était resté debout. C'était un jeune homme encore, trente-cinq ans au plus, grand, bien fait, élégant dans une redingote à longs revers. Sous le riche jabot de dentelle tombant sur la chemise immaculée on devinait une poitrine robuste, — une poitrine dans laquelle devait battre un cœur chaud et généreux. Tout dans l'extérieur de cet inconnu indiquait l'homme de bonne société. Tout indiquait aussi que ce jeune homme avait mis un soin particulier à sa toilette : ses cheveux blonds et ondulés étaient soigneusement arrangés, son visage fraîchement rasé et poudré, ses mains fines discrètement parfumées. Ce soin, en pareille circonstance, prouvait assez en quelle estime il tenait la visiteuse attendue. Aussi les braves paysans de la région eussent-ils été bien étonnés de reconnaître, dans ce jeune homme de si bonne mine, l'Anglais qu'ils étaient habitués à voir le plus souvent vêtu comme un mendiant.

Le jeune homme était debout, avons-nous dit, il se tenait droit, la tête légèrement penchée vers la poitrine, les bras croisés, ses lèvres souriant doucement tandis que ses yeux très doux, très tendres, restaient fixés sur la jeune fille.

— J'attends, monsieur, répéta Olive avec impatience. Je dois vous prévenir que ma visite ne devra pas dépasser le quart d'une

heure.

— Un quart d'heure ! répliqua l'inconnu en accentuant son sourire vague, soit. C'est tout ce qu'il me faut. Je serai bref et ne vous poserai qu'une question, si vous me le permettez.

— Faites.

— Merci, répondit le jeune homme. Il demanda aussitôt : Savez-vous, mademoiselle, ce qui se passe et se prépare dans le pays ?

— Le peuple se soulève, je le sais, répondit brusquement Olive sans lever ses yeux qu'elle tenait rivés sur le gazon à ses pieds.

— Oui, le peuple se soulève ; ou mieux, on prépare un soulèvement de ce peuple.

— Eh bien ! en quoi cela peut-il me concerner ?

— Oh ! pas vous, je suppose ; mais moi…

— Vous ?… Et cette fois Olive regarda l'inconnu avec surprise.

— Oui, cela me concerne en ce sens que, advenant une insurrection en Canada, je serai forcé d'interrompre la mission d'études pour laquelle j'ai été envoyé ici par les directeurs de l'American Water & Power Company.

La jeune fille tressaillit. Le jeune homme s'aperçut de son trouble. Mais elle aussitôt se remettait. Et tandis qu'elle battait de sa cravache son petit pied, elle demanda, indifférente :

— Pouvez-vous m'expliquer, monsieur Jackson, en quoi un soulèvement qui, du reste, ne peut durer, pourra interrompre vos études de nos pouvoirs d'eau et de nos bois ?

— Ah ! sourit celui qu'Olive Bourgeois venait de nommer monsieur Jackson, vous ne comprenez pas ?… Je vous l'expliquerai donc en vous avouant en toute franchise que ces études sont pour le moment complétées. Il ne me reste plus qu'à faire des rapports définitifs.

Olive tressaillit de nouveau et garda le silence. À présent de sa cravache elle fouettait les herbes à coups redoublés.

— Jackson rompit le silence pour interroger :

— Vous ne me répondez rien, Olive ?

Cette fois elle leva ses yeux noirs qu'elle pose hardiment sur la physionomie pâle et triste de son interlocuteur et dit d'un accent plein d'humeur :

— Que voulez-vous que je réponde ?… Vous m'annoncez votre départ, je pense, vous partez… vous allez partir… soit. Que voulez-vous que j'y fasse ? Faisons nos adieux et que tout soit dit !

Jackson perdit son sourire, et son visage loyal et fier parut pâlir d'avantage.

— Que tout soit dit ?… Pas encore, répliqua-t-il d'une voix profonde. J'ai autre chose à vous dire. Mais auparavant je veux vous demander pardon de vous avoir ainsi dérangée. Mais, aussi, vous allez comprendre comment j'avais bien des choses que je ne pouvais vous communiquer ailleurs qu'en ce lieu où nous sommes, à l'abri de toute oreille indiscrète. Chez vous, je n'eusse pas été reçu. Sur la route, le vent aurait pu emporter une de mes paroles aux oreilles d'un passant. Dans un bois, un chasseur aurait pu nous surprendre et votre réputation en eût souffert. Ici seule-

ment je suis sûr de nous, et moi seul ici suis responsable de votre réputation comme de votre personne.

— Est-ce pour me dire encore que vous m'aimez ? interrogea Olive avec un sourire ironique qui retroussa ses deux lèvres rouges.

— Peut-être… si vous vous rappelez la déclaration et la promesse que vous m'avez faites il y a un an… un an, jour pour jour. Vous vous rappelez ?

— Oui, c'est vrai, monsieur Jackson. Mais vous, à votre tour, souvenez-vous que je vous ai fait cette promesse sans avoir pris l'avis de mon père.

— Peut-être encore… bien que votre père m'eut promis, un mois après vous, de m'accorder votre main.

— Pardon, monsieur Jackson, mon père ne vous a rien promis ! De grâce, n'inventez rien !

Le jeune homme demeura impassible sous l'outrage. Son sourire amer reparut. Puis il décroisa les bras, fit quelques pas de côté, s'appuya au tronc d'un arbre et reprit :

— Votre père, mademoiselle, s'est simplement dédit comme vous-même. Car votre père alors, tout comme aujourd'hui, habitué depuis longtemps à faire vos volontés, ne savait pas encore que vous étiez fort éprise d'amour pour un jeune homme de votre pays.

— Voulez-vous parler d'Albert Guillemain ?

— C'est vous qui le nommez.

— Ne savez-vous pas qu'il est amoureux d'une autre que moi ?

— Je le sais… Oh ! je sais bien des choses !…

— Eh bien ! alors, si vous savez…

— Je vous dis que je sais bien des choses sans que j'en aie l'air. Oui, je sais encore que vous continuez d'aimer éperdument ce jeune homme, bien qu'il vous ait éconduite.

— Il m'a éconduite !… Le rouge de la colère et de la honte monta au front de la jeune et fière fille.

— Vous ne nierez pas, je pense ?

— Enfin, dites-moi donc, monsieur Jackson, s'écria Olive en se levant avec un geste d'indignation, dites-moi si c'est pour me dire toutes ces brutalités que vous m'avez attirée ici ?

— D'abord, mademoiselle, votre mot « attirée » n'est pas juste. Ensuite, ces brutalités dont vous vous plaignez si brusquement vous les avec provoquées vous-même, parce que… le jeune homme, hésita un moment.

— Parce que ?… interrogea Olive avec un regard de défi.

— Parce que vous… m'avez menti ! acheva Jackson d'une voix grave.

— Ho !… Ce fut chez Olive une exclamation de rage. Elle avança vivement auprès de l'Américain et leva sur lui sa cravache. Il ne broncha pas. Il croisa les bras de nouveau et prononça dans un sourire très triste :

— Frappez !

Olive n'osa pas.

— Ah ! vous le méritez bien, dit-elle avec un ricanement sauvage. Ainsi donc, votre galanterie jusqu'à ce jour n'était qu'un masque ?

— Pourquoi ?

Sans répondre à cette interrogation, Olive, qui avait laissé retomber sa cravache, demanda :

— Depuis quand un galant homme ose-t-il dire à une femme que cette femme a menti ?

— Depuis, mademoiselle, que cette femme m'a demandé la cause de mes « brutalités », qui ne sont que l'effet de ses mensonges à cette femme.

— C'est assez, monsieur ! commanda Olive avec une hautaine autorité.

— Pas encore, répliqua tranquillement Jackson en tirant d'une poche intérieure de sa redingote un petit papier. Je veux vous faire part aussi d'une communication très importante vous concernant.

— Qu'est-ce ? demanda la jeune fille en se retournant avec une expression de curiosité.

— Écoutez, je lis « — Andrew Jackson, un Américain, se dit envoyé au Canada pour faire des études sur ressources naturelles, mais, en réalité, envoyé en mission pour travailler au ferment de révolte et approvisionner les rebelles d'armes et de munitions de guerre. Homme très dangereux. Serait opportun de lui faire repasser la frontière. »

Jackson se tut, regarda la jeune fille et se mit à rire tranquillement.

— Ah ! ah ! poursuivit-il au bout d'un instant, voilà quelque chose, enfin, qui semble avoir pour vous quelque intérêt, mademoiselle !

Olive, en effet, était toute décomposée. Son visage avait pâli sous le rouge. Ses lèvres, malgré le fard, blêmissaient. Ses mains tremblaient, et dans sa gorge serrée, on aurait pu entendre comme un rugissement qui en vain cherchait à se faire jour.

Par un violent effort de volonté elle parvint à donner à sa physionomie un calme apparent, et elle put demander dans un souffle de haine :

— De qui tenez-vous ce papier ?

— De la personne qui a jugé convenable de me le faire parvenir.

— Le nom de cette personne ?

— Quoi que vous pensiez de moi, mademoiselle, je vous déclare que je suis un galant homme, vous ne saurez pas le nom !

— Parlez ! cria Olive en s'avançant, menaçante encore.

— Non ! répliqua froidement Jackson en remettant le papier dans sa poche.

— Lâche ! rugit Olive en levant sa cravache qui siffla…

Mais elle poussa aussitôt un hurlement de rage… D'une main rapide le jeune homme avait saisi la cravache au vol et l'avait arrachée des mains de l'écuyère.

Olive s'était alors reculée avec un rauque grondement.

Mais Jackson, avec un sourire plein de profonde tristesse, lui tendit aussitôt la cravache :

— Reprenez, mademoiselle, dit-il, l'arme des forts !

— Lâche ! lâche ! lâche !... répéta Olive qui s'était mise à marcher à grands pas par-ci, par-là... des pas violents, saccadés, comme ceux d'une lionne qui s'apprête à bondir.

— Vous me traitez de lâche, mademoiselle Olive, pourquoi ? Vous êtes injuste !... Est-ce parce que j'ai oublié de vous dire que ce petit écrit dénonciateur et calomniateur porte la signature de votre prénom ?

— Vous mentez !

— Soit laissons là ce sujet. Vous avez tout bonnement voulu vous débarrasser de moi, de moi qui ne vous voulais que du bien...

— Oh ! s'écria Olive avec un rictus de sarcasme, ne venez plus me dire que vous m'aimez !

Un moment Jackson garda le silence. Il aimait Olive ; mais se sachant dédaigné, il voulait voir, en la poussant à bout, jusqu'où elle irait. Maintenant il semblait seulement vouloir la taquiner par simple passe-temps.

Aussi, aux dernières paroles de la jeune fille, répliqua-t-il un peu narquois :

— Mademoiselle, je ne pourrais vous avouer aujourd'hui, sans mentir, que je vous aime... J'en aime une autre !

Olive, à ces mots, s'arrêta net, demanda très moqueuse :

— Vraiment ?... Vous allez me dire, je gage, le nom de cette autre ?

— Mon Dieu... si vous l'exigez... sourit Jackson.

— Eh bien ! non... ne le dites pas...

— Ah ! Et Jackson parut surpris.

— Parce que je le sais... Oh ! je sais bien des choses moi aussi !

— Que savez-vous donc ? demanda Jackson qui, très curieux, se demandait quel mensonge Olive allait encore fabriquer.

— Je sais, monsieur Jackson, que vous êtes amoureux de Louisette.

Et comme l'Américain ébauchait un geste d'étonnement :

— Oui, oui, répéta Olive avec un sourire de profond mépris, je sais que vous aimez la petite niaise au père Marin !

Cette fois le jeune homme se contenta de sourire tranquillement.

Olive ajouta en ricanant :

— Mais je crains beaucoup que votre amourette ne fasse pas vieux os !

— Qu'en savez-vous ? interrogea Jackson qui décida de ne pas détromper Olive.

— Parce que je suis là !... rugit Olive, la menace à la bouche et jalouse déjà de celle qu'elle méprisait.

— C'est-à-dire, corrigea l'Américain, parce que vous me haïssez ?... Mon Dieu ! je le vois bien !...

— Oui !... parce que ma haine vous fera échouer !

— Et ma haine, à moi, après mon amour détruit, saura triompher de votre haine à vous. Et tenez, mademoiselle, je veux vous dire encore ceci : je ne partirai pas, je ne quitterai pas ce pays maintenant. Du reste, je suis curieux de voir jusqu'où iront aboutir les événements qui se préparent. Je veux y assister. Je veux aussi vous surveiller, car je vous sais, vous et votre famille, attachées aux ennemis du peuple. Vous vous êtes faite, pour votre part, l'espionne des patriotes... rien d'étonnant...

Olive l'interrompit brusquement :

— Misérable ! dit-elle avec une fureur concentrée.

— Qu'importe ! Et en ennemi galant je tiens à vous prévenir que, chaque fois que vous préparerez quelque traîtrise, vous me trouverez sur votre route. Donc, prenez garde ! Et à présent, mademoiselle, adieu !

Et le jeune homme, après une révérence courte, froide, tendit à Olive sa cravache et lui indiqua en même temps son cheval qui broutait l'herbe à quelques pas de là.

Livide et tremblante, Olive regarda le jeune homme bien en face et prononça plein de haine farouche et sanglante :

— Jackson, je vous défie de vous trouver sur mon chemin !

Avec cette bravade elle arracha violemment sa cravache des mains de l'Américain, tourna sur ses talons, marcha rudement à

sa monture, sauta en selle et partit d'un galop furieux vers Saint-Eustache.

Longtemps Jackson écouta les échos. Puis, quand tout devint silence, il demeura rêveur et triste. Enfin, il releva la tête, soupira fortement, et murmura :

— Elle veut donc la guerre à tout prix ?… Soit, elle l'aura… Et pourtant, ajouta-t-il, comme je l'aimerais encore…

Et sous le fardeau de ces pensées amères il courba la tête, et à pas lents et graves, presque voûté, Jackson rentra dans sa petite maison.

Et comme si la nature avait compris les sentiments chagrins qui avaient envahi l'âme de Jackson, la brise, qui riait tout à l'heure, gémissait maintenant dans la cime courbée des peupliers, les oiseaux se taisaient et dans les premières ombres pour répondre à l'écho funèbre qui s'échappait du cœur de Jackson.

Où Olive complote

L'aveugle avait dit à l'auberge du père Moulin :

— On a enlevé Louisette…

Que s'était-il donc passé ?

On se rappelle de quelle façon, un jour, Félix Bourgeois et sa sœur avaient quitté la maison du père Marin ; ce même jour, Olive, le cœur ulcéré de fiel et de haine, avait dit à son frère dans un ricanement féroce :

— Tu veux cette fille de brute, Félix ?... Tu l'auras, je te la promets !

Or, le jour même où en l'auberge du père Moulin on avait tenté d'arrêter le docteur Chénier, quelques moments avant la bataille et le bon savonnage qu'y avaient reçu les officiers et mouchards du gouvernement, Olive s'était rendue chez un paysan qui habitait à une demi-lieue du village environ, une chaumière de piteuse apparence.

Olive n'était pas descendue de sa monture. Elle avait simplement appelé :

— Thomas !

Àcet appel, un homme avait paru sur le pas de sa porte. Des cheveux courts, très grisonnants et poussant dru sur une tête pointue, formaient le sommet d'un visage anguleux, au teint verdâtre, dans lequel luisaient deux yeux jaunes reflétant les plus viles passions. Le centre de ce visage était marqué par un nez long, crochu de vin, visqueux. Puis une bouche édentée sur laquelle se collaient deux lèvres minces et blêmes, et un menton large et plat achevait cette physionomie peu attrayante.

Àla vue d'Olive les lèvres minces du bonhomme s'écartèrent vivement pour laisser voir la hideuse ouverture qui pour sourire, dut grimacer effroyablement. Il prononça un bonjour familier — trop familier peut-être, car la jeune fille demanda aussitôt sur un ton sec :

— Nos hommes sont-ils chez toi encore ?

— Oui, mademoiselle Olive, répondit l'homme avec son sourire grimaçant ; ils attendent toujours des ordres.

— Bien, je descends.

L'homme se précipita pour aider l'écuyère. Mais elle, légère et rapide par l'exercice fréquent de l'étrier, toucha le sol avant que celui qu'elle avait appelé Thomas ne fût arrivé jusqu'à elle. Elle lui tendit la bride de son cheval avec ces paroles dites sur un ton de commandement :

— Attendez-moi ici je reviens de suite. Et elle disparut dans la chaumière.

Les trois cavaliers que nous avons vus arriver à l'auberge du père Moulin étaient là. Assis autour d'une table graisseuse, ils jouaient aux dés et buvaient.

Àl'apparition d'Olive les trois hommes se levèrent avec empressement, et l'un d'eux, qui paraissait être le chef, dit :

— Mademoiselle, nous attendions justement vos ordres.

— Oui, je sais, répondit la jeune fille. Pour ce qui concerne l'arrestation du docteur Chénier je n'ai pas d'ordres encore : le docteur n'a pas été revu au village. Mais pour l'autre affaire dont je vous ai entretenus hier, soyez prêts pour quatre heures.

— Nous serons prêts, mademoiselle.

— Je compte sur vous. D'ailleurs c'est une affaire de rien ; une demi-heure tout au plus pour faire la besogne. Toutefois, si certaines impossibilités survenaient, je vous ferai prévenir à temps. Est-ce entendu ?

— C'est entendu.

Olive jeta sur la table quelques pièces d'or, comme on jette un os à un chien, sortit de la chaumière et remonta à cheval. Avant de s'éloigner elle dit à Thomas :

Toi, ne bouge pas d'ici avant que tu m'aies revue !

— Bon, je ne bougerai pas d'une semelle, mademoiselle Olive. Et Thomas grimaçait toujours son sourire hideux.

Olive s'éloigna au galop.

Tout en regagnant sa chaumière Thomas se disait, avec une expression de méchanceté indéfinissable sur sa face verdâtre :

— Ah ! c'est heureux que tu payes en belle monnaie sonnante, ma p'tite, sans quoi je te ferais vite perdre tes petits airs de reine. Mais va… mon tour viendra ; et alors…

Il n'acheva pas sa pensée ; mais avant de pénétrer dans son antre il se tourna du côté de la route par où Olive s'éloignait, et dans le regard de l'homme une flamme de haine brilla.

Cependant Olive brûlait la route blanche et elle se disait :

Ils trouvèrent la salle déserte…

— Ça m'est bien égal après tout qu'on arrête Chénier ou qu'on ne l'arrête pas ! L'important, c'est que je puisse mettre la main sur cette fille de paysan. Ah ! cette Louisette… comme elle va payer cher les tourments que j'endure par sa faute !…

Lorsqu'elle eut parcouru un demi-mille environ, elle mit sa monture au pas, et, insensible à la bise du nord, elle se mit à repasser dans son esprit les événements de sa vie depuis un an. Elle évoqua le souvenir de ses amours avec Andrew Jackson, la pro-

messe d'épousailles qu'elle avait faite à l'Américain, puis la passion qui l'avait prise soudain pour Albert Guillemain. Ensuite, elle songea aux agitations qui couraient par le pays ; et ce pays lui parut comme un océan dont les flots se soulèvent peu à peu et vont grossissant sous le vent qui s'élève. Elle vit le peuple tout frémissant sous le souffle de l'insurrection. Elle entrevit des luttes âpres, sauvages, sanglantes… Elle s'y vit mêlée sans savoir au juste pourquoi ; mais elle pouvait pressentir que ses amours et ses haines l'entraînaient, comme à son insu, au sein d'événements terribles qu'elle ne pouvait définir. Et si, au bout, elle découvrait un abîme profond dans lequel elle pouvait rouler, elle ne tentait aucun effort de se retenir de quelque façon sur la pente dangereuse. Elle entrait dans l'effrayant gouffre… Et les plus sombres visions enfantées par son imagination loin de la faire trembler, amenaient sur ces lèvres que bleuissait le froid d'hiver une sorte de rictus dédaigneux. Puis, insensiblement, son souvenir la ramena à Jackson qu'elle n'avait pas revu depuis cet après-midi du mois d'août où tous deux s'étaient si franchement déclaré la guerre. Qu'était devenu l'Américain ? Elle se le demandait. Peut-être était-il parti, et n'avait-il voulu faire à Olive qu'une vaine bravade ? Cette pensée la fit tout à coup tressaillir, et cette pensée se formula dans un murmure étrange :

— Et pourtant… s'il m'aimait encore !… Ou si, moi, sans le savoir, sans m'en douter, je l'aimais toujours !…

Mais brusquement elle chassa ces pensées de son esprit et elle se mit à rire avec mépris.

Un écart subit de sa mouture ramena la jeune fille aux réalités de la vie. D'un coup de rênes elle dompta la bête, la ramena sur le chemin, et jeta autour d'elle un rapide regard. Elle aperçut, sor-

tant d'un taillis voisin, un jeune homme qui d'une main portait un fusil et de l'autre deux perdrix qu'il venait d'abattre.

Ce jeune homme, Olive le reconnut avec un tressaillement de malaise : c'était Albert Guillemain.

Poliment, mais froidement le jeune homme la salua.

Olive arrêta son cheval et demanda avec un sourire dont elle ne put cacher la mélancolie :

— Pourquoi aujourd'hui me saluez-vous, Albert ?

— Par politesse, mademoiselle, puisque nous nous trouvons seuls sur une route déserte.

— Parce que vous n'avez personne, autre que moi, à saluer… Parce que le hasard fait que nous nous rencontrons par accident… Parce que vous ne pouvez pas franchir cette route sans me voir… et vous me dites bonjour bien forcément… Et mieux que le faire voir tout simplement, vous me le dites… par politesse…

Elle partit d'un petit éclat de rire sec, saccadé… d'un rire qui, sans se l'avouer, lui fit mal. Car elle aimait — du moins elle croyait aimer — et elle se savait détestée, exécrée, méprisée peut-être !

Puis elle demanda, un peu plus calme :

— Vous vous rendez au village ?

Le jeune homme parut hésiter une seconde, et répondit :

— Non… je chasse seulement par-ci par-là.

— C'est bien malheureux, soupira Olive avec une ironie légère au coin de ses lèvres.

— Pourquoi ?

— Parce que nous eussions fait route ensemble.

— C'est regrettable, en effet, répondit froidement Guillemain.

— Pas pour vous, du moins ? De nouveau la jeune fille laissa bruire entre ses dents blanches son petit rire saccadé. Puis de ses prunelle sombres des feux étranges s'échappèrent. Néanmoins, elle réussit à prendre un ton naturel et dégagé pour dire :

— Mais puisque l'occasion se présente, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'amie ?

— Dame… si cela vous plaît…

— Eh bien ! savez-vous ce que je me suis laissée dire ?

— Non… à moins que vous me le disiez vous-même…

— On m'a dit que vous faites partie des « Fils de la Liberté » ?

— Et si cela était ?…

— Dites plutôt que cela est… soyez franc !

— Bien. Ensuite ?

— Voilà où tombe mon conseil…

— Voyons ! sourit le jeune homme avec indifférence.

— Abandonnez une mauvaise et dangereuse politique !

— Est-ce tout ?

— Non. Prenez garde, ensuite, de vous attirer la haine de ceux qui vous aiment !

— Est-ce une menace ? demanda Guillemain en se redressant très fier.

— Non, vous dis-je ; c'est le meilleur conseil qui vous puisse venir d'une amie. Vous verrez…

Et sans attendre la réplique du jeune homme, elle enleva son cheval et partit à toute vitesse.

En arrivant chez elle Olive fut informée par son père que le docteur Chénier allait se rendre bientôt à l'auberge du père Moulin où il serait facile de faire son arrestation.

Immédiatement la jeune fille ordonna à son frère de se rendre chez Thomas et de donner aux trois cavaliers inconnus le mot d'ordre.

— Bon, après Chénier, ce sera l'autre… Louisette !

Jackson tient parole à Olive

— Nous savons comment les trois cavaliers et les quatre officiers du gouvernement avaient manqué leur mission. En hâte ils s'étaient rendus chez le commerçant, lui raconter une histoire de « cent rebelles qui les avaient attaqués » et les avaient mis dans le désordre où le sieur Bourgeois les voyait revenir de l'auberge. Non… ils n'avaient pas été stupides à ce point de décrire la bonne fessée qu'ils avaient reçue de nos amis.

Mais tout cela importait peu à Olive. La jeune fille avait sa haine et sa vengeance à satisfaire. Aussi, attira-t-elle de suite les trois cavaliers à l'écart pour leur dire, bas à l'oreille :

— Maintenant, voyez à l'autre affaire, et tâchez de ne pas rater celle-là !

Les trois hommes remontèrent à cheval aussitôt pour se diriger vers la maison de forge.

Chez le père Marin, un peu après le repas du midi de ce même jour, on discutait les graves événements qui se préparaient. On venait d'apprendre que les Patriotes avaient, à Saint-Denis, remporté une éclatante victoire sur les troupes anglaises. Mais la rumeur circulait que le gouvernement allait prendre des mesures draconiennes pour arrêter l'insurrection, que les troupes en opération allaient être doublées, et que ces troupes allaient, sous les ordres de Sir John Colborne, marcher contre Saint-Eustache et Saint-Benoît. L'aveugle et ses fils étaient loin d'être rassurés. Et Albert Guillemain, qui venait d'arriver, apportait des nouvelles peu encourageantes.

— Et savez-vous, demanda-t-il, ce que je redoute le plus à cette heure ?

— Quoi donc ? interrogea Octave.

— Je crains qu'on arrête le docteur Chénier demain, après-demain, peut-être. Il y a longtemps que nos ennemis veulent mettre la main sur lui… Vous savez comme moi qu'on a mis sa tête à prix. Or, sur la route j'ai rencontré Olive qui m'a fait des menaces directes. Puis j'ai croisé, quelques minutes plus tard, Félix qui allait au triple galop de son cheval. Intrigué, je me suis dissimulé

derrière un taillis. J'ai vu le jeune Bourgeois s'arrêter devant la chaumière de Thomas Vincent, et revenir bientôt après suivi de trois cavaliers inconnus.

— Pour sûr, émit Georges, il doit se passer quelque chose d'étrange.

— C'est au docteur qu'on en veut ! déclara Louisette avec inquiétude.

— Je le pense aussi, répliqua Guillemain.

— En ce cas, dit Octave en se levant, nous n'avons pas à demeurer les bras croisés. Cherchons le docteur et prévenons-le.

— Allons, consentit Georges, et gare aux Anglais !

Les trois jeunes gens partirent aussitôt pour se rendre à la maison du docteur. La femme de Chénier leur apprit que son mari venait de sortir et qu'elle ne savait pas au juste la direction qu'il avait pris. Nos trois amis allèrent de porte en porte s'enquérant du docteur, lorsqu'une femme leur dit qu'elle avait vu, environ un quart d'heure auparavant, Chénier pénétrer dans l'auberge du père Moulin.

— À l'auberge ! cria Octave.

Nous savons ce qu'ils avaient trouvé…

Or, c'est au moment même, où les Patriotes se pressaient autour du cadavre de l'aubergiste, que les trois cavaliers arrivaient à la maison de la forge. Nous avons dit que cette maison était un peu isolée, et, conséquemment, le voisinage pour des malfaiteurs n'était pas à craindre. Tandis que l'un des cavaliers demeurait en surveillance auprès des chevaux à quelques pas de la maison-

nette, les deux autres s'approchaient à pas de loup. Un coup d'œil jeté par une fenêtre leur fit voir que Louisette était seule avec l'aveugle. Comme à l'ordinaire, le vieux fumait sa pipe au coin du feu. Assise près de la table, la jeune fille rapiéçait des vêtements.

L'un des cavaliers dit à son compagnon :

— Faisons vite et sans cérémonies…

Ce dernier, d'un coup de pied, il ouvrit la porte. Les deux hommes bondirent dans la maison et se ruèrent sur Louisette. En un tour de mains la jeune fille fut bâillonnée et emportée. Cela avait duré une minute au plus, et la chose avait été faite presque sans bruit. L'aveugle, surprit, ne pouvant deviner ce qui se passait, avait retiré sa pipe. Maintenant, l'oreille attentive, l'haleine en suspens, il écoutait. Dans la maison un silence très lourd… il n'entendait plus le doux fredonnement de Louisette. Rien ne bougeait… Seuls le tic-tac de la pendule et le cœur inquiet du vieux faisaient dans ce silence lugubre une sorte de bourdonnement sinistre. Puis au dehors, soudain, un galop résonna… ce galop allait diminuant dans le lointain.

Le vieux, alors, frémit de tout son être. Ses traits ridés se crispèrent atrocement sous les coups de l'anxiété et de la douleur. Car, par une sorte de divination miraculeuse, il comprenait que sa petite fille venait d'être la victime d'un rapt audacieux.

Toutefois, comme pour s'assurer qu'il n'était pas l'objet d'un cauchemar, il appela d'une voix tremblante :

— Louisette !

Seul l'écho craintif de sa voix lui répondit.

Il poussa alors un sourd gémissement, se dressa d'un bond, sortit de la maison et s'élança, comme fou, dans la rue, appelant de toute la force de ses poumons :

— Louisette ! Louisette !

Mais Louisette déjà était loin.

Les ravisseurs avaient reçu l'ordre de transporter la jeune fille chez Thomas où Olive s'était rendue. Les heures passèrent, et les cavaliers ne revenaient pas. Olive s'inquiétait. Déjà la nuit était tombée. Elle envoya Thomas aux nouvelle. Et elle continua d'attendre, comme une bête fauve qui cherche une proie introuvable.

Seule, à la lueur tremblotante d'une bougie de suif, Olive arpentait la masure de long en large. Dans la pénombre la lividité de son visage, l'éclat de ses yeux noirs qui s'illuminaient de lueurs fauves, les rugissements étouffés qui sortaient de sa poitrine haletante ; puis le frou-frou sinistre de sa robe, et sa longue mante noire dont les pans battaient comme les ailes de quelque monstrueuse chauve-souris, tout cela donnait à Olive l'aspect d'un spectre affreux.

Tout à coup la jeune fille s'arrêta net et tendit l'oreille. Les échos du soir silencieux lui apportaient un bruit de galopade lointaine. Son sein se souleva avec une sorte d'allégement, et ses traits crispés et durcis se détendirent. Un sourire éclaira un instant sa sombre physionomie.

— Je pense, murmura-t-elle, que ce sont eux !

C'étaient bien nos trois cavaliers, en effet, qui revenaient et qui, quelques minutes plus tard, pénétraient dans la chaumière comme un coup de vent.

Àleur apparition cependant Olive poussa un cri :

— La jeune fille ?... interrogea-t-elle dans un souffle d'anxiété haineuse.

Car les cavaliers n'apparaissaient pas avec celle qu'ils avaient ravie.

— Cherchez-la ! répondit avec humeur l'un des trois hommes.

— Que signifie cette plaisanterie ? demanda Olive avec hauteur.

Cela signifie que nous sommes à bout de forces et qu'avant de nous remettre à la recherche de cette fille nous avons besoin de repos, nous et nos bêtes.

— Je ne comprends pas, dit Olive qui commençait à redouter quelque traîtrise de la part de ces hommes.

— Je vais vous expliquer, reprit l'homme. Selon vos instructions nous avons enlevé la jeune fille. La chose fut aisée : elle était seule avec son grand-père, l'aveugle. Je l'avais placée moi-même en travers de ma selle. Pour ne pas traverser le village, où nous aurions pu faire une rencontre dangereuse, nous avons pris à travers champs et bois et gagné une route déserte. Nous allions de toute la vitesse de nos montures. Mais soudain, à l'orée d'une petit bois d'érables surgit un cavalier. Aussi rapide que l'éclair, ce cavalier, ce démon plutôt, bondit sur moi, me renversa, s'empara de la jeune fille et disparut aussitôt dans la brume...

Un cri strident interrompit l'homme...

Ce cri venait d'être poussé par Olive elle-même qui, droite, livide, l'œil en feu, la lèvre écumante, regardait les trois hommes

avec une fixité étrange. Puis elle parla avec une sorte de vivacité farouche :

— Un cavalier !... Un démon !... avez-vous dit ? Eh bien ! ce démon, ajouta-t-elle dans un ricanement de fauve, je le connais... je le devine... c'est Jackson !

Sans s'expliquer d'avantage Olive s'enfuit de la chaumière, laissant les trois cavaliers plongés dans le plus profond étonnement.

Sur la route la jeune fille lançait son cheval dans une course folle, échevelée...

L'Américain

Olive avait deviné juste : C'était bien Jackson, l'Américain, qui avait repris Louisette à ses ravisseurs. Depuis quelques jours le jeune homme rôdait autour de Saint-Eustache. Lui aussi avait appris qu'une prime de deux mille piastres avait été offerte pour la capture du docteur Chénier ; il n'était pas loin de penser qu'Olive et son frère étaient pour quelque chose dans cette affaire. Qui sait même, pensait l'Américain, s'ils ne tenteraient rien pour recevoir eux-mêmes la prime promise ?... Et Jackson, qui, secrètement, sympathisait avec les rebelles, s'était juré de protéger Chénier, ses amis et ses partisans, par tous les moyens à sa disposition. Il ne pouvait pas s'afficher publiquement dans ce mouvement d'insurrection, mais il pourrait peut-être pensait-il, surprendre quelque trame de ces ennemis du peuple et les déjouer en instruisant les chefs patriotes à temps. Donc, sans but

déterminé, il allait çà et là, au gré de sa fantaisie, puisqu'aucune besogne journalière n'enchaînait plus sa liberté.

Cet après-midi là, ayant parcouru tranquillement la campagne environnante, Andrew Jackson revenait chez lui, quand il aperçut dans le lointain trois cavaliers qui paraissaient éviter le village de Saint-Eustache et venaient dans sa direction.

— Quels sont ces hommes ? se demanda le jeune homme. Des amis ou des ennemis ?...

Tout en réfléchissant il avisa non loin un petit bois d'érables que contournait la route. Jackson connaissait ce bois que traversait un sentier étroit mais suffisamment large pour permettre à un cavalier d'y passer à l'aise. Il quitta la route aussitôt pour gagner ce sentier sous bois. Là, il attendit.

L'Américain ne pouvait plus voir les trois cavaliers ; mais il entendait nettement le sabot des chevaux résonnant sur la route. Pour atteindre le bois la route décrivait une courbe très prononcée et cette courbe allait permettre au jeune homme de reconnaître ceux qui venaient avant d'être lui-même aperçu.

Après cinq minutes d'attente il vit la silhouette des trois cavaliers arrivant au galop. Il remarqua que le premier portait en travers de sa selle quelque chose qui lui sembla avoir une forme humaine. Ce fut assez pour lui.

Il enleva son cheval, sortit tout à coup du bois et fondit sur le premier cavalier qu'il renversa. Et sans même ralentir sa course, avec une rapidité prodigieuse il enleva la forme humaine et mit la distance entre lui et les cavaliers qui demeuraient stupides d'ahurissement.

Un moment il pensa que les inconnus allaient se mettre à sa poursuite. Après dix minutes d'une course vertigineuse, il se retourna, et constata avec satisfaction qu'il n'était pas suivi.

— Allons ! se dit-il, ces braves ont été trop surpris ou trop couards… Je n'ai donc rien à craindre.

Et il modéra l'allure de son cheval. Il se mit ensuite à considérer avec curiosité l'étrange fardeau qu'il portait avec lui. Il n'en pouvait voir la tête qui demeurait enveloppée dans un châle de laine noire. Il n'était pas facile pour le jeune homme qui d'une main guidait son cheval et de l'autre soutenait la forme inerte de chercher à reconnaître qui était la victime des ravisseurs inconnus. Mais le jupon d'étoffe grise, les gros bas de laine blanche, les souliers en forme de galoches, le tout très propre malgré sa grossièreté, lui firent constater que cette personne était une paysanne. Ce fut donc avec une curiosité bien compréhensible qu'il atteignit sa petite maison, qu'on pouvait apercevoir du chemin, maintenant que les peupliers demeuraient dépouillés de leur épais feuillage.

L'instant d'après, Jackson avait déposé son fardeau sur un canapé placé près de la cheminée.

Le soir tombait.

La maisonnette n'avait que trois pièces apparentes : une salle servant de cuisine et de réfectoire, une sorte d'étude et une chambre à coucher. Tout était rustique et rudimentaire. Tout dénotait l'habitation de l'anachorète et du travailleur. Pour le temps de sa mission en Canada, Jackson avait préféré se mettre chez lui bien modestement, puisque c'était temporaire, que de vivre chez les autres.

Tirant l'animal après lui, le jeune homme fit le tour de la maison pour s'arrêter devant une porte percée dans le mur opposé. Cette porte ouverte, il fit entrer sa monture dans une pièce qui servait d'écurie. D'un côté, une salle, de l'autre, un peu de foin et quelques sacs d'avoine. Ainsi, l'homme et l'animal vivaient, sans que nul s'en doutât, sous le même toit.

Lorsque Jackson réintégra l'appartement qu'il habitait, sa surprise fut énorme d'apercevoir, près du foyer dans lequel flambait un grand feu, et dans l'ombre plus dense de la salle, une silhouette féminine qui, penchée vers les flammes, semblait goûter avec délice la douce et bonne chaleur. Ayant refermé la porte sans bruit, il s'arrêta et se prit à considérer avec extase le tableau que découpaient à coups de flèches vermeilles les lueurs de l'âtre.

La jeune fille demeurait inclinée en avant. Son bras gauche s'appuyait sur la corniche de la cheminée, sa main droite reposait sur le dossier d'une chaise. Tout un côté de son visage s'illuminait et les mèches tombantes de ses cheveux blonds jetaient des reflets d'or. La joue droite était très rouge, et Jackson croyait y voir comme un léger duvet d'argent. Le cou blanc se rosissait un peu aux lueurs de l'âtre. La taille qu'on devinait légère et souple, était exquisément modelée sous les vêtements épais et rudes. Jackson dévorait du regard la petite main, bien fine, bien rose, qui demeurait inerte sur le dossier de la chaise. Tout dans la pose pensive de cette jeune fille était d'un charme, d'une saveur, d'une poésie que l'Américain n'avait pas encore rêvée. Il éprouva comme un sentiment d'orgueil en découvrant soudain son intérieur si modeste, si humble, embelli d'un si puissant et grandiose tableau.

— Ah ! si elle était à moi !... pensait-il en frémissant.

Mais nulle pensée mauvaise n'avait effleuré son esprit. Car il aspirait tout autour de lui comme un souffle pur qui vivifiait son cerveau et sa pensée. Sans qu'il eût pu mettre encore un nom sur cette ombre qui rayonnait sous ses yeux, il sentait néanmoins qu'il aurait pu l'aimer, l'adorer… Et déjà son imagination vive lui faisait entrevoir la possibilité de l'amour… cette femme inconnue semblait lui apparaître comme la compagne de son foyer…

Mais à ce moment cette blonde vision fut traversée par l'ombre d'une autre femme… une femme à laquelle il pouvait cette fois donner un nom… une femme qu'il connaissait bien… Oui, Olive lui apparut, grande, élancée, élégante, hautaine un peu, mais si charmante quand elle voulait, si distinguée… Hélas ! elle avait un si vilain caractère… non pas qu'elle fût méchante au fond, mais l'éducation reçue… sans la mère qui en donne les premières et durables leçons. Car Olive avait perdu sa mère dès le bas âge. Elle avait été élevée au hasard, par un père qui n'avait pas toujours le temps d'y voir de près. Et elle avait poussé un peu tortueuse, avec au fond, tout au tréfonds, un cœur et une âme qu'on pouvait encore redresser. Jackson — songeait à tout cela, et il ne pouvait s'empêcher de sourire… de sourire au portrait d'Olive que son esprit se plaisait à repeindre à l'improviste. Oui, sans vouloir se l'avouer, et tout en cherchant des prétextes, des raisons, des causes quelconques de la haïr, Jackson aimait toujours cette fille qui s'était un jour dévoilée à lui si méchante, si haineuse ; il l'aimait toujours, et son cœur s'emplissait de désespoir en regardant l'abîme qui les séparait depuis des mois.

Un sanglot le fit tressaillir et interrompit le cours de ses pensées.

Il s'avança vivement vers la silhouette féminine. Celle-ci se retourna brusquement, pâlit et recula avec épouvante en apercevant Jackson.

Lui, fit entendre une exclamation de stupeur.

Il reconnaissait celle qu'on appelait « la fille au père Marin ».

— Louisette !... murmura-t-il très bas.

Elle, plus étonnée encore, balbutia :

— L'Anglais !...

Elle recula encore plus loin dans la pénombre, ses mains tendues en avant comme pour repousser une apparition de spectre.

L'ingénieur sourit et dit d'une voix douce, qui pouvait rassurer de suite la jeune fille :

— Ne craignez rien, mademoiselle, vous êtes ici en sûreté. Ce soir, vous retrouverez votre famille.

Moins effrayée, Louisette voulut demander une explication :

— Comment, se fait-il ?...

Toujours souriant, Jackson répondit :

— Je vous ai reprise à vos ravisseurs.

— Oh ! je me rappelle... trois cavaliers inconnus... Et la jeune fille se tut, toute secouée par un frissonnement de terreur.

L'Américain continua d'expliquer :

— Je les ai rencontrés sur la route. Je vous ai vue, sans vous reconnaître. Oh ! vous pouvez être tranquille à présent, vous n'avez plus rien à redouter de ces hommes. Tout à l'heure je me rendrai chez votre grand-père pour le prévenir, et l'on viendra vous chercher.

— Ah ! qui que vous soyiez, monsieur, merci. Je vous bénis. J'ai eu si peur… Ah ! comme mon pauvre grand-père aveugle doit se lamenter ! Et mes oncles… Oh ! bien sûr, monsieur, que vous irez vite les prévenir ?…

Louisette, à peu près rassurée par l'honnête apparence du jeune homme et par ses bonnes paroles, était revenue vers la cheminée et joignait des mains suppliantes.

— Asseyez-vous là, commanda Jackson, et chauffez vos mains. Nous boirons un verre de vin chaud, puis je me rendrai chez vous.

Émue, joyeuse, la jeune fille accepta le fauteuil que l'Américain avait avancé devant l'âtre.

Une heure après, comme il l'avait promis, il montait à cheval et partait pour Saint-Eustache. Il pouvait être six heures, et déjà la nuit était très noire sous les nuages opaques et sombres qui cachaient le ciel.

Le jeune homme n'avait encore parcouru qu'une faible distance, lorsque des lueurs d'incendie attirèrent son attention, et ces lueurs semblaient partir de Saint-Eustache. Intrigué, il précipita sa course. Une demi-heure lui suffit pour atteindre la maison de l'aveugle. Mais cette maison était déserte.

Il dirigea ses regards vers le haut de la rue et comprit que l'incendie, à l'extrémité opposée du village, prenait les proportions d'un immense brasier. Dans l'éclatante lumière projetée par les flammes, Jackson put d'un coup d'œil embrasser tout le village : les arbres, les maisons, les villageois courant ça et là. Tout se découpait avec une prodigieuse netteté dans le cercle de lumière tracé par le sinistre foyer. Chaque toit, se rougissait, chaque fenêtre reflétait des lueurs rouges, si bien qu'on eût juré le village entier la proie des flammes. Par les fenêtres ouvertes il apercevait des têtes pâles, épouvantées, qui se penchaient. Des portes s'ouvraient avec précipitation, claquaient et livraient passage à des enfants qui, tête nue, apeurés, couraient dans la rue... Des femmes, la tête enveloppée dans leurs tabliers, se précipitaient vers le lieu de l'incendie proférant des cris, des lamentations. Et plus loin, sur le théâtre même du feu, Jackson distinguait une multitude d'êtres — sombres silhouettes — s'agiter, courir, s'arrêter, lever les bras au ciel, hurler ou appeler, repartir, se mêler... Des clameurs lugubres accompagnaient les hautes flammes vers la voûte rougeâtre des cieux...

Jackson s'élança vers l'incendie, se demandant, très inquiet :

— Que se passe-t-il ?

La vengeance des Patriotes

Ce qui se passait ?... C'était le châtiment des traîtres à la cause des Patriotes canadiens.

En apprenant l'enlèvement de Louisette de la bouche de son grand-père à l'auberge du père Moulin, nos amis, on se le rappelle, étaient partis en toute hâte pour se rendre à la maison de la forge, et, de là, rattraper peut-être les ravisseurs.

— Mort aux voleurs de femmes ! avait hurlé Dupont.

— Mort aux bandits ! avait rugi Le Frisé.

Guillemain, Octave et Georges Marin, en tête couraient, gardant un silence sombre.

Au fur et à mesure qu'ils descendaient la rue, des villageois sortaient précipitamment de leurs maisons et se joignaient à nos amis. Si bien qu'une fois rendue à la maison du père Marin, la bande pouvait compter au moins une trentaine de patriotes ardents. Là, on dut s'arrêter. Quelle direction avaient prise les ravisseurs de Louisette ?... Personne ne pouvait donner réponse à cette question.

La Vrille dit :

— Je sais peut-être moi, qui pourrait nous renseigner...

Avec un juron Octave dit à son tour :

— Je le sais peut-être moi aussi !

— Certes, nous pouvons le savoir en allant le demander aux traîtres ! cria Albert Guillemain.

— Des traîtres !... murmurèrent quelques voix étonnées dans la bande des Patriotes rassemblés.

Oui, il y a des traîtres dans Saint-Eustache, affirma Guillemain, et nous les connaissons !

— Nomme-les donc, pour voir ! commanda un patriote.

— On peut leur faire leur affaire ! prononça un autre sur un ton très menaçant.

— Sans que ça prenne gout-de-tinette non plus ! clama encore un autre.

Et vingt voix de crier :

— Parle, Guillemain, parle !

— Eh bien, oui, je parlerai ! Les traîtres… ce sont le sieur Siméon Bourgeois, son fils et sa fille !

Une clameur d'indignation s'éleva.

Un patriote hurla :

— Chez Bourgeois !

Puis d'autres tour à tour :

— C'est lui qui a dénoncé Chénier !

— C'est lui qui a voulu le faire arrêter !

— C'est lui qui a fait enlever Louisette !

— C'est lui qui nous fera tous pendre, s'il peut !

— À mort le traître !

— Qu'on brûle le maudit dans son trou !

Enflammée par ses propres clameurs, la bande tout entière s'élança vers la maison du commerçant. Des enfants, très amusés, couraient au travers de ces hommes terribles. Des femmes

suivaient échevelées, criant, gesticulant. Et toute cette foule, farouche, hurlante, roula comme une vague géante soulevée par un vent de tempête jusqu'à la porte du commerçant.

Du sein des clameurs vibrantes un cri retentit plus fort :

— Qu'on brûle la tanière du vieux loup !

— Qu'on brûle !... Qu'on brûle !...

Le vacarme devenait ouragan...

Octave Marin et Guillaume tentèrent un moment de calmer les esprits, proposant d'aller auprès du sieur Bourgeois et lui demander des aveux complets.

Mais les cris recommençaient aussitôt :

— Qu'on brûle !... Qu'on brûle !...

Stupéfaits d'abord par l'arrivée subite de cette masse menaçante, épouvantée ensuite, le commerçant et son fils barricadèrent leur porte. Ils refusèrent même de parlementer avec Guillemain et Octave Marin.

L'ouragan grandissait... C'était une furie monstrueuse aux cris répétés :

— Qu'on brûle !...

Et dans les premières ombres du soir on pouvait voir déjà des Patriotes se faufiler dans les cours... marcher vers les dépendances.

C'est alors que survinrent le curé et son vicaire. Puis, ce fut Chénier. Tous trois essayèrent d'apaiser cette foule, de discuter

avec elle, de l'empêcher de commettre une monstruosité, un acte de sauvagerie. Mais les Patriotes étaient devenus tout à fait sauvages aux mots entendus de « traîtres ». Quelqu'un avait prononcé : « Il y a des traîtres dans Saint-Eustache ! » Cela avait suffi pour opérer la transformation. Et les Patriotes ne voulaient plus rien entendre que leurs propres paroles :

— Qu'on brûle !... Qu'on brûle !...

Les femmes elles-mêmes, agitant des balais, des ustensiles de cuisine, brandissant des bâtons, criaient plus fort que leurs hommes :

— Qu'on brûle !...

Et les enfants, riant ou pleurant, répétaient sans trop comprendre :

— Qu'on brûle !...

Et alors, comme pour obéir à ce commandement réitéré de la bande, une lueur de flamme jaillit tout à coup à l'arrière de la maison, vers les hangars ; cette lueur un instant crépita, s'agrandit, puis s'effaça pour laisser monter vers le ciel une colonne de fumée noire.

Un formidable rugissement fit trembler la nuit :

— Le feu !

L'abbé Paquin et le docteur Chénier s'élancèrent vers la cour dans le dessein d'arrêter l'incendie qui commençait. Chénier avait commandé d'une voix tonnante :

— Par ici les hommes de bonne volonté !

Personne ne bougea. La foule criait toujours :

— Qu'on brûle les renégats !

Obéissant à cette sommation nouvelle une deuxième lueur éclata sur un autre point de la cour : l'écurie et un hangar prenaient feu.

— Il y eut des trépignements de joie, des applaudissements frénétiques parmi la foule massée dans la rue sombre.

— Qu'on brûle les traîtres ! rugissaient encore des voix âpres et farouches.

Au premier étage de la maison des fenêtres s'empourprèrent soudain… une d'elles éclata, des parcelles de vitre volèrent sur la foule enthousiasmée… Durant un moment un silence se produisit, et l'on put entendre un sourd bourdonnement, puis des craquements de lambourdes et de solives, et, tout à coup, comme une énorme pièce pyrotechnique qui éclate, un jet de flamme perça le toit et s'élança haut vers le firmament. À présent le feu était à tous les bâtiments du marchand.

Dans la rue les clameurs reprenaient…

Mais à mesure que grandissait l'incendie les maisons et bâtiments du voisinage, sous l'ardente chaleur, menaçaient de prendre feu à leur tour. Cela fut compris. Et tout ce monde qui, de la parole ou du geste, s'était fait les incendiaires se mit en devoir de protéger les constructions voisines. D'aucuns grimpaient sur les toits, d'autres apportaient des seaux remplis d'eau, d'autres encore construisaient à la hâte des échelles : tous et chacun, sous la direction de Chénier et de l'abbé Paquin, travaillaient avec une vive ardeur à sauver du désastre les propriétés avoisi-

nantes. Heureuse chance que le vent eut tombé : car alors c'eût été une conflagration générale, et le village de Saint-Eustache eût été rasé. Mais la faute commise par les Patriotes ce jour-là allait recevoir de Dieu son châtiment : bientôt le vieux brûlot Colborne viendrait brûler à son tour. Ce militaire avait surtout la science de brûler, et on le redoutait sous ce rapport. On possédait le catalogue de ses exploits, et partout où il marchait, lui ou ses séides, on savait que ses mains rougies du sang de ses victimes traînaient la torche incendiaire.

Si donc il était trop tard pour réparer leur crime, et si déjà le remords pénétrait dans les consciences, il faut rendre cette justice aux Patriotes qu'ils se dévouèrent avec la plus grande prodigalité pour empêcher que leur œuvre de destruction ne s'étendit plus loin.

Il est juste aussi de donner l'éloge au docteur Chénier qui, de son geste rapide et de sa voix claironnante, dirigeait cette tâche gigantesque.

Au moment où l'incendie était dans toute l'ampleur de son éclat, alors que malgré la nuit noire chaque chose, chaque être, même le plus petit, devenait perceptible à l'œil de l'homme, on vit, debout sur le parvis de l'église, un homme… un vieillard qui, bras croisés, regardait le brasier. Un murmure d'étonnement général courut la foule des travailleurs : chacun arrêta un instant sa besogne pour considérer cet homme, et l'on entendit ces mots prononcés comme avec une superstitieuse terreur et un sombre pressentiment :

— C'est l'aveugle qui regarde l'incendie !… Oh ! il va pour sûr se passer quelque chose de grave !…

C'était l'aveugle, en effet, cet homme qui, de ses yeux éteints, semblait contempler l'ardeur du foyer. Il demeurait là comme une statue de bronze, immobile, sans un geste, sans une crispation des rides de sa vieille face… Il apparaissait là comme l'esprit sombre de la vengeance… comme le spectre du châtiment… comme s'il eût eu à laver un outrage… comme s'il eût su que, de cette maison qui flambait, l'ordre était parti de lui ravir sa petite-fille, l'être qu'il chérissait le plus au monde, la seule joie de ses vieux jours à venir. Et il était là sous le clocher du temple, le dos à la porte derrière laquelle, dans le saint tabernacle, Dieu reposait. Et ce Dieu, l'aveugle semblait le prendre à témoin et lui dire :

— Ô Seigneur ! c'est horrible de détruire ainsi le bien de cet homme ! C'est un crime contre vos saints enseignements de jeter un vieillard et ses enfants sur la nudité du chemin ! Mais cela pouvait-il arriver sans votre volonté ? Cet homme n'a-t-il pas mérité cette punition ?… Et vous, Seigneur, vous avez pris comme instrument de votre justice nos braves patriotes… de vos bons serviteurs, ô mon Dieu !… Mais si cela n'est pas votre volonté, si vos serviteurs, vos enfants, se sont trompés, vous ne leur en tiendrez pas compte, ô Seigneur !… ils ont tellement souffert…

Et comme si du tabernacle Dieu eût répondu :

— Sois tranquille, pauvre aveugle, à chacun selon ses œuvres ! Hélas ! ce pauvre commerçant que j'aime, lui aussi, comme mes autres enfants, s'est attiré justement le malheur qui lui arrive. Quant à toi, pauvre vieux, tu es l'un de mes plus chers élus, et je te rendrai ta petite-fille. Pour elle et pour toi je conserve dans mon Paradis deux places et toutes les joies de l'éternité !…

On vit alors sur la figure ravagée de l'aveugle, sur ses rides que le rouge de l'incendie semblait cuivrer et creuser d'avantage, on vit comme un sublime rayonnement : puis les lèvres du vieux s'écartèrent légèrement dans un sourire qui parut s'y stéréotyper…

Émus, les Patriotes détournèrent les yeux et se remirent promptement à leur besogne.

L'apparition de Jackson avait causé un grand étonnement. Plusieurs avaient murmuré tout bas ce nom :

— L'Anglais !…

Mais ils furent bientôt fort émerveillés de son ardeur à combattre l'incendie, de sa force et de sa souplesse. La première personne que Jackson reconnut dans cette masse sombre et agitée fut Albert Guillemain. En quelques mots l'Américain mit le fiancé de Louisette au courant de ce qui s'était passé entre lui et la jeune fille.

— Merci, monsieur Jackson, répondit Guillemain, le cœur joyeux. Dès que tout danger sera disparut ici, nous irons chercher ma fiancée.

Et les deux hommes s'étaient mis au travail.

Jackson avait grimpé sur un toit voisin qui venait de prendre feu, et après un rude travail il avait réussi à vaincre l'élément destructeur. Il demeurait sur ce toit et versait les seaux d'eau qu'on lui montait afin de ne plus donner aucune prise aux flammèches qui tombaient.

C'est à ce moment qu'Olive Bourgeois arriva. Elle évita de pénétrer dans le cercle de lumière décrit par les flammes. Protégée par l'ombre d'une maison, elle regardait, immobile, le tableau sinistre qui se dessinait à ses yeux. Et tremblante, livide, la rage au cœur, elle combinait déjà en son cerveau enfiévré de sombres projets de vengeance.

Comme tous les Patriotes, elle vit sur le parvis de l'église l'étonnante silhouette de l'aveugle, et elle murmura :

— Ô toi, qui te réjouis de l'œuvre de ces barbares, prends garde !... Je te ferai pleurer, moi, des larmes de sang !...

Puis son regard par ricochet alla de l'église à la maison de son père, que le feu dévorait, et sur un toit voisin, elle aperçut Jackson.

Sur le coup, elle éprouva un vertige... elle pouvait à peine croire ses yeux ! Lui... là... avec les Patriotes... un incendiaire, lui aussi... un rebelle... un insurgé...

Ces pensées traversèrent son esprit avec la rapidité de l'éclair. Puis un sourire de haine crispa ses lèvres et elle se dit :

— Si Louisette était chez Jackson à cette heure... et seule là ?...

Son sourire devint féroce.

— Que faire ? se demanda-t-elle en face de plusieurs plans de revanche que son esprit ébauchait à la hâte.

Une voix derrière elle la fit sursauter :

— Est-ce toi, Olive ?

La jeune fille reconnut son frère.

— Que penses-tu de cela, Félix ? interrogea-t-elle en indiquant le théâtre de l'incendie.

— Rien pour l'instant, répondit Félix d'une voix sourde. Je me demande seulement comment je pourrai me venger, te venger, et venger notre père sur ces scélérats ?

— Laisse-moi ce soin, Félix, dit Olive avec un grincement de dents. Vous n'aurez rien à regretter, toi et notre père je t'en donne ma parole. Toutefois, si tu veux de suite un commencement de vengeance, je suis en mesure, je pense, de te l'offrir.

— Tu veux parler de Louisette, je gage, fit le jeune homme avec un sourire mauvais.

— Oui, elle-même. Mais, au fait, tu ne sais pas ce qui s'est passé ?… Et alors elle expliqua l'aventure des trois cavaliers.

Comme Félix faisait entendre un gros juron.

— Écoute, reprit Olive. Tout à l'heure j'ai reconnu Jackson sur le toit d'une maison avoisinant la nôtre qui brûle. Eh bien ! sais-tu à quoi j'ai songé ?… À me rendre immédiatement chez l'Américain où, peut-être, Louisette se trouve en ce moment.

— Et après ?

— Après l'avoir faite prisonnière, je te la livrerai.

Félix se mit à rire.

— Olive, si tu fais ça, tu ne te repentiras pas de m'avoir fait pareil cadeau. Et puis, j'ai à Montréal des amis qui aimeraient pas mal goûter de la paysanne.

Et Félix se mit à rire plus fort de ce mot qui, pour lui, était un mot d'esprit.

— Si tes amis sont pressés, Félix, viens avec moi chez l'Américain.

— Impossible. Je suis également pressé, ma chère Olive, de me rendre à Montréal. Je pars immédiatement. Toutefois, tu es une fille forte et tu peux accomplir cette besogne sans mon concours. Nous avons tous deux de terribles représailles à accomplir. Commence donc par cette petite sotte de Louisette. Bientôt, ce sera mon tour qui viendra.

— C'est bon, répliqua Olive ; toi, tu te rends à Montréal, moi à la maison de Jackson… partons !

Le frère et la sœur se séparèrent pour prendre chacun de son côté.

Déception

Il passait dix heures du soir lorsque l'incendie fut à peu près maîtrisé. Tout danger avait disparu pour les constructions du voisinage.

Jackson rassembla les deux fils du père Marin et Albert Guillemain. À Georges il recommanda de conduire l'aveugle à la maison de la forge. À Guillemain et Octave il proposa de se rendre à sa maisonnette où Louisette devait se mourir d'inquiétude.

Les deux jeunes hommes ne demandaient pas mieux.

Àla maison de la forge Octave attela un cheval à une carriole dans laquelle il prit place avec Guillemain. Jackson, à cheval, les précédait.

Malgré la joie prochaine de retrouver Louisette, les deux jeunes gens n'étaient pas gais. Chemin faisant, ils s'entretenaient du terrible événement auquel ils avaient été mêlés.

— Non, disait Octave en secouant la tête, on n'aurait pas dû faire ça !

— Pouvait-on empêcher les Patriotes de mettre le feu ? demanda Guillemain.

— Non, c'est vrai. Mais on a été trop vite, nous autres les premiers, en dénonçant les Bourgeois comme des traîtres. C'est ce qui a tout fait sauter.

— C'est vrai, avoua Guillemain, le premier tort est à nous. Mais aussi, comment pouvions-nous prévoir que les choses iraient aussi loin ? Il est vrai de dire qu'une foule en furie ne se contrôle pas, et qu'on ne sait jamais où elle pourra s'arrêter.

Octave allongea un coup de fouet à son cheval dans le but de rattraper Jackson qu'on avait perdu de vue, et déclara avec un accent d'inquiétude :

— Moi, j'ai ben peur que tout ça nous porte malheur un de ces jours !...

Guillemain soupira et demeura pensif.

Quelques minutes suffirent aux deux amis pour rejoindre Jackson. Peu après celui-ci s'arrêta et dit :

— Nous sommes rendus.

En effet, après avoir traversé le bosquet, les trois hommes se trouvèrent devant la maisonnette.

Tout à coup l'Américain fit entendre une exclamation de surprise : il constatait que sa porte était grande ouverte.

Octave, joyeusement, criait déjà :

— Louisette !... C'est nous autres... Albert et moi !...

Personne ne répondit de l'intérieur de la maison. Et cette maison était sombre, sans lumière, à part quelques lueurs tremblotantes qui s'échappaient des braises mourantes de la cheminée.

Guillemain, la voix tremblante, demanda :

— Est-ce qu'elle n'est pas là, Louisette ?

Très inquiet et envahi par un sombre pressentiment, Jackson tenta d'émettre une hypothèse :

— Elle s'est peut-être couchée... après une si terrible aventure...

Sans compléter sa pensée, l'Américain, suivi des deux amis, pénétra dans la maison.

Jackson alluma vivement une bougie.

La salle était déserte.

Mais Octave avisa quelque chose sur un banc :

— Tiens ! fit-il avec espoir, voici son châle... je le reconnais bien... Elle ne peut être loin...

Jackson courut à la chambre à coucher. Elle était vide.

Il s'élança vers son cabinet… désert aussi !

Très pâle, il revint dans la salle.

Pressentant un nouveau malheur, Albert et Octave regardèrent l'ingénieur avec un étonnement mêlé de doute.

Jackson vit leur regard, crut comprendre ou deviner les sentiments des deux hommes à son égard, et sans trop savoir ce qu'il faisait, comme poussé par un espoir quelconque, il sortit précipitamment dehors et se mit à appeler :

— Louisette !… Mademoiselle Louisette !…

Ironiques, les échos de la nuit lui renvoyèrent ses appels.

Il rentra, tremblant, plus livide.

— Ah ! murmura-t-il avec découragement, si on l'avait enlevée de nouveau ?…

Octave grogna un juron.

D'une voix âpre Guillemain prononça :

— Si cela était, je ne regretterais pas l'incendie que nos mains ont allumé.

Un long et lugubre silence s'établit.

Guillemain, assis près de la cheminée éteinte, la tête dans les mains, paraissait atterré.

Octave se promenait de long en large, les mains dans ses poches, marmottant des mots incompréhensibles. On pouvait

seulement saisir de temps à autre ce juron qui lui était familier :

— Sacré Tonnerre…

Debout et appuyé au mur, Jackson songeait.

Au bout d'un moment l'ingénieur leva la tête et une lueur d'espoir nouveau brilla dans son regard honnête.

— Qui sait, dit-il, si Louisette, ayant aperçu l'incendie, et poussée par une crainte quelconque, ne s'est pas rendue au village ?… Qui sait encore si, en ce moment, elle n'est pas près de son grand-père ?…

— Mais ce châle qui est là ?… objecta Guillemain à l'hypothèse raisonnable de l'Américain.

— Elle l'aura oublié dans sa précipitation, fit remarquer Jackson.

— Oui, ça se peut !… dit Octave qui hocha la tête avec doute.

— En mettant que la chose est arrivée comme le pense monsieur Jackson, reprit Guillemain, pourquoi n'avons-nous pas trouvé Louisette à la maison tout à l'heure, avant de nous rendre ici. Vous vous rappelez bien que nous avons visité la maison de la forge, et qu'elle était déserte ?

— Je l'avoue, répliqua Jackson. Mais si encore Louisette s'était rendue directement sur le lieu de l'incendie ?… Parmi la foule compacte elle a pu échapper à nos regards ?…

— Tout cela est possible, dit Octave.

— En ce cas, dit Guillemain en se levant, retournons au village et sachons à quoi nous en tenir au juste.

— Je vous accompagne, dit Jackson : car je veux en avoir le cœur net.

Tous trois aussitôt reprirent la route de Saint-Eustache.

Mais à la maison de la forge on ne retrouva que le père Marin et son fils Georges.

Comme il y avait encore un fort rassemblement devant les ruines fumantes de la maison du sieur Bourgeois, nos amis allèrent s'enquérir de Louisette. Nul n'avait vu la jeune fille là non plus.

Octave Marin et Albert Guillemain demeurèrent tout à fait désespérés.

Alors Jackson dit sur un ton de sombre énergie :

— Messieurs, c'est ma faute si Louisette a été enlevée de chez moi : je n'aurais pas dû la laisser seule et sans protecteur. Aussi, pour réparer cette faute, je vais me mettre en campagne, et je vous jure que je vous la ramènerai.

Et, prompt comme la pensée, il remonta à cheval et s'enfonça dans la nuit.

Le lion rugit

La victoire gagnée par les Patriotes de Saint-Denis sur les soldats aguerris du vétéran de Waterloo, le Colonel Gore avait plus que doublé la confiance de ceux de Saint-Eustache. Et à l'active propagande de Jean Chénier, sur ses appels patriotiques, les pa-

roisses situées sur la rive nord du Saint-Laurent, dans le comté des Deux-Montagnes, s'étaient organisées pour faire résistance, pour repousser et anéantir, s'il était possible, les colonnes d'infanterie qui parcouraient le pays sous les ordres de Colborne et de Globensky. Saint-Eustache paraissait être le point de résistance le plus important.

Car Chénier avait été entendu : tous les jours des patriotes arrivaient au village pour s'enrôler et acquérir l'instruction militaire sous les enseignements d'Amury Girod et de Chénier lui-même. Chaque jour le nombre des braves grandissait. On comptait au-delà de quinze cents hommes résolus, tous paysans presque et qui n'avaient encore manié d'autres instruments que la cognée et la faulx. Mais tous s'appliquaient fièrement et courageusement au rude et dangereux métier de la guerre. Mais la cause était si belle, si sainte, si sacrée !…

Laissons à l'historien le soin d'établir les faits avec l'érudition qu'il possède, de les commenter selon les opinions qu'il a acquises, les condamner ou les exalter. Quant à nous, notre seul but est de citer, en y mêlant quelques drames secondaires, l'un des plus puissants épisodes de notre Histoire.

Le docteur Chénier habitait à Saint-Eustache la belle et bourgeoise demeure de son beau-père, le docteur Labrie, mort depuis quelques années. C'est dans cette maison vaste et spacieuse que le docteur aimait tant à recevoir ses amis. Très hospitalier de sa nature, sa porte était ouverte à quiconque y venait frapper, riche ou pauvre. Il savait se mettre au niveau du rang de ses visiteurs. Recevait-il un pauvre diable de laboureur, il était très avenant, et mettait de suite son homme à l'aise par le sans-façon de son geste et par le langage qu'il s'efforçait de modeler sur celui de son in-

terlocuteur. Ouvrait-il la porte à un confrère, un intellectuel quelconque, un personnage de marque il remontait de suite, sans efforts, les échelons qu'il s'était plu à descendre devant un inférieur : et sans hauteur, sans vanité ou suffisance, il demeurait très digne du rang qu'il occupait. Aussi voyait-on, souvent chez le docteur Chénier des visiteurs de distinction tels que les frères Nelson, Perrault, Papineau, Viger, De Lorimier, Scott, et bien d'autres de cette héroïque phalange d'hommes publics de cette époque, sans compter quelques curés du voisinage, et, en particulier, l'abbé Paquin. Tous étaient reçus par Chénier et sa femme avec la plus sincère cordialité et la plus parfaite courtoisie. On mangeait bien, on y buvait le bon vin, on chantait, on riait, on causait de tout avec la plus charmante camaraderie... Si bien, que, sorti de cette maison, on souhaitait aussitôt le jour d'y revenir.

C'est dans cette maison si hospitalière et si canadienne que nous introduisons le lecteur.

Le docteur était, ce jour-là, dans son grand cabinet qu'il semblait affectionner par-dessus tout. M Chénier et l'abbé Paquin s'y trouvaient aussi.

D'humeur sombre, les mains derrière le dos, Chénier se promenait par la pièce avec agitation.

Vers le centre, l'abbé demeurait enfoncé dans un large fauteuil, sévère et froid, durant un silence survenu dans la conversation.

Près de la cheminée dans laquelle flambait un bon feu, la femme du docteur était assise avec son petit enfant endormi dans ses bras. Là encore un Rubens ou un Greuze aurait trouvé dans la

pose candide de cette jeune femme un sujet de haute poésie morale. Cette jeune mère à laquelle la vie promettait le vrai bonheur conjugal, cette mère qui aimait tant son cher petit pour lequel elle rêvait de si beaux projets d'avenir, cette jeune épouse qui adorait son époux, entendait tout à coup mugir la tempête menaçante. Elle voyait l'ami, le protecteur, le mari tant aimé, se jeter dans la tourmente. Elle n'entrevoyait pas comme lui des horizons de gloire. Elle aimait son pays, mais elle chérissait son foyer ; et satisfaite, de sa condition présente, elle n'enviait rien au delà de ce que Dieu lui avait donné. De cette entreprise téméraire elle redoutait les pires calamités : un jeune peuple, tout enfant encore, se dresser devant le géant saxon !... Qu'allait-il résulter ? Victoire ou défaite ? Certes, dans la victoire, elle se fût réjouie avec celui qui en eût été l'un des instruments. Dans la défaite, elle ne trouvait que deuils et douleurs. Et pourtant en face des abîmes comme en face des tableaux glorieux, elle ne s'opposait pas aux hardis projets de celui qu'elle ne se lassait pas d'admirer. Oui, elle admirait son époux, elle le trouvait héroïque, elle le trouvait même sublime par l'œuvre patriotique et nationale à laquelle il donnait déjà la première ébauche. Oui, que résulterait-il des terribles événements qui profilaient leurs silhouettes funèbres sur le sombre avenir ?... Qu'importe ! La mère serrait sur son sein le trésor de sa vie ! Elle laissait tomber dans la corolle de cette fleur naissante toutes ses rosées d'amour et de tendresse ! Elle ne voulait pas songer au hasard d'une lutte inégale dont le flot rougi pourrait lui apporter un cadavre ! Et pourtant, malgré ses efforts pour la chasser de son esprit, cette pensée funèbre l'assiégeait souvent. Oh ! mais alors, il lui resterait son enfant ! Son cher petit... Et ses pleurs immenses versés sur le disparu deviendraient la rosée sous laquelle s'épanouirait la jeunesse de l'enfant. Plus

tard elle pourrait venir à l'autel de la Patrie baiser la couronne du grand homme : elle pourrait lui murmurer avec orgueil, lui montrant l'enfant :

— Comme toi, j'ai lutté… Aujourd'hui, voici mon œuvre… voici l'œuvre que tu as commencée et que j'ai achevée… Sois content !…

Cependant, l'abbé Faquin avait repris la conversation interrompue. Homme très froid, ses paroles tombent durement de ses lèvres blêmes, comme s'il parlait du haut de la chaire. Il n'a jamais un sourire, ses yeux regardent fixement un portrait en face de lui. Voici ce qu'il dit :

— Docteur, il est difficile d'oublier, mais il le faut. Il est de ces événements dans l'histoire des peuples qui devraient demeurer dans le silence de l'oubli : car ces événements sont une tache à la gloire d'une nation, et quelque mérite qu'elle ait acquis, ce mérite s'en trouve diminué d'autant. Non… encore une fois je le répète, je ne veux plus revenir sur ce malheureux incident de l'autre jour…

— À propos, messire, interrompit Chénier en arrêtant sa marche, que sont devenus les Bourgeois ?

— Après avoir pu sauver de la destruction l'argent et les chevaux, ils ont disparu. Et l'abbé continua, pendant que Chénier reprenait sa marche :

— Mais vous le comprenez, docteur, je veux prévenir des malheurs peut-être irréparables pour vous-même et pour vos compatriotes. Le gouvernement est en train de prendre des mesures drastiques, je le sais : et avec les forces dont il peut s'entourer,

comment pourrez-vous résister et sortir victorieux ? Non, non, c'est insensé !

— Saint-Denis, messire, interrompit encore Chénier, est-ce insensé ?

— Les autorités avaient mal calculé leurs chances ou mal pris leurs mesures, voilà tout. Mais elle vont se reprendre, comme elles se sont déjà reprises à Saint-Charles.

— Saint-Charles ! dit Chénier en fronçant le sourcil.

— Sans doute. Ne savez-vous donc rien ?

— Parbleu ! je crois en savoir quelque chose ; je sais que les troupes du gouvernement ont été battues et bien battues.

— Fausseté ! prononça l'abbé Faquin.

— Comment donc ?

— J'en ai reçu la nouvelle vraie avant-hier.

— Et moi, hier soir par un courrier spécial que j'avais dépêché.

— Votre courrier a été trompé.

— Prouvez-le ! La voix de Chénier était dure.

— La preuve ?... ricana l'abbé. Allez à Saint-Charles vous-même ! Allez constater les ruines, les deuils et les pleurs.

— Non, je n'irai pas à Saint-Charles, parce que je ne crois pas à la défaite de nos frères. Vous avez été mal renseigné, messire. Car Wheterall a été forcé de fuir, et il a promptement regagné Montréal. Quant à Gore, de ses seules forces il n'a pas osé engager l'action et il s'est retiré.

Ah ! mon pauvre ami, s'écria l'abbé Paquin avec un geste, se peut-il que vous soyez si mal servi par vos courriers ? Mais alors, prenez garde que ces mêmes courriers ne vous trompent sur la marche de Sir John Colborne, et que celui-ci ne vous prenne par surprise ! Et advenant une telle fatalité, que ferez-vous de tous ces pauvres insensés accourus à votre appel et qui encombrent notre village ? Que ferez-vous alors de tous ces braves campagnards qui n'ont pas appris à manier la hache de guerre ?

— Nous le leur apprendrons ! gronda Chénier en haussant les épaules.

— Vous le leur apprendrez sur le champ de bataille, mais il sera trop tard. Vous leur apprendrez trop tard que les droits les plus sacrés doivent se courber sous la force. Vous leur apprendrez, mais trop tard, qu'on ne se fait pas soldat en un jour. Oui, il sera trop tard, toujours trop tard. Et il arrivera ici ce qui est arrivé à Saint-Charles. Il pourra arriver pis… Méfiez-vous du vieux Brûlot !… Ah ! on voit bien que vous ne savez rien de Saint-Charles ! Non, vous n'avez pas su de votre courrier spécial que les soldats du gouvernement se sont emparés de l'église, qu'ils y ont logé leurs chevaux, qu'ils y ont commis les plus viles profanations, les pires sacrilèges ?… Oh ! rien d'étonnant de ces orangistes, je le sais bien ! Du reste, n'étaient-ils pas vainqueurs ?… Vae victis !… Comme ils seront vainqueurs de nos pauvres paysans dont les quatre cinquièmes n'ont pas même un méchant fusil… Mais voyons, docteur, vous le savez bien vous-même que vous n'êtes pas ni ne serez jamais de force à tenir devant les bons et rudes régiments de Colborne. Pourquoi vous entêter de courir à votre perte ? Pourquoi vous opiniâtrer à demeurer l'auteur d'une boucherie inutile ?… Oui, inutile… Car on ne gagne rien par

la force, quand il ne nous est pas permis de se servir de la force. Et supposant que vous battiez les troupes du gouvernement, que résultera-t-il ? Ceci : d'autres troupes plus nombreuses, mieux aguerries si possible, mieux armées peut-être, reviendront ; et après l'exaltation d'une victoire factice, vous entendrez les gémissements de la misère ; après l'apothéose trop tôt chantée, vous aurez creusé un fossé immense dans lequel pêle-mêle seront jetés les cadavres de vos compatriotes et la charpie de leurs chairs sanglantes. Vous aurez accroché un deuil à chaque porte ! Vous aurez stigmatisé sur des fronts de veuves et d'orphelins des douleurs éternelles !... Docteur, soyez sage. Songez à l'avenir... au vôtre, à celui de votre enfant que je vois dormir si confiant dans les bras de sa mère. Arrêtez-vous sur les bornes tandis qu'il est juste le temps. N'allez pas franchir le Rubicon, vous n'êtes pas César ! Et le Canada n'est pas Rome ! Renvoyez dans leurs foyers tous ces malheureux qui rôdent ici comme des âmes en peine ! Écrivez à Colborne... ou, si vous voulez, j'écrirai moi-même pour l'informer que tout est tranquille ici, que le soulèvement commencé s'est éteint de lui-même tout à coup. Allons ! conclut l'abbé, que dites-vous de mon conseil ?

Chénier arrêta sa marche agitée, et se posant droit et fier devant l'abbé, il répondit de sa voix mâle, ardente :

— Je dis, monsieur le curé, que je ne peux pas accepter et suivre un tel conseil. Je dis encore, messire, que nous devons lutter... lutter jusqu'aux dernières extrémités. Ah ! vous plaignez ces pauvres malheureux dont les quatre cinquièmes n'ont pas même un méchant fusil ? Ces pauvres insensés qui ne savent pas le premier mot des choses de guerre ? Malheureux... oui ; parce qu'ils courbent depuis un demi-siècle leur front livide sous le joug !

Malheureux… oui ; parce qu'on leur arrache, lambeau par lambeau, ce qu'ils ont de plus cher dans leur pays : la liberté ! Malheureux… parce qu'on leur prend, denier après denier, les maigres revenus qu'ont fait germer du sol les sueurs tombées de leurs fronts, sueurs lamentables dont ils humectent encore et constamment les sillons de leurs champs ! Oui, bien malheureux, messire. Mais insensés ?… Allons donc ! Certes ils le seraient… nous le serions tous de subir sans nous plaindre, sans lever le front, l'outrage, l'exaction, l'injustice. Nous serions des insensés de ne pas revendiquer par la force des armes ce que nous n'avons pu revendiquer ni obtenir par la parole et l'argumentation. Et vous dites qu'il ne nous est pas permis de prendre la force ?… Depuis quand donc, messire, charbonnier n'est-il plus maître chez lui ! Quoi ! on va pénétrer avec effraction dans ma demeure, et je dirai bienvenue ! On va, sans que je me dresse d'indignation, empiéter sur mes droits de maître de céans ? Alors, je ne suis plus rien d'un homme… je suis une brute ! Alors, je ne suis plus un maître, mais un serf ! Et remarquez, messire, que quand je dis, moi, je dis, le peuple. Et ce peuple, même pour ses droits les plus sacrés ne luttera pas ? Alors, à quoi donc sert de naître un homme, s'il faut vivre animal, être nourri d'injures, vêtu d'iniquités, et conduit à coups de trique ? À quoi sert de vouloir être une race, un peuple, si cette race ou ce peuple ne peut acquérir chez lui des droits et des libertés qui lui conviennent ? Et s'il les a acquis, pourquoi l'empêcher de les protéger et les défendre ? Oh ! monsieur le curé, vous comprenez bien vous aussi que pour un peuple, une nation quelconque, c'est un devoir ultime de défendre les droits acquis, les libertés conquises. Vous le savez, et ce devoir ultime ne peut s'exercer sans la lutte ! Oui, il faut lutter, lutter même s'il n'y avait plus pour nous que le droit de venger

nos compatriotes de Saint-Charles que vous me dites avoir été vaincus. Et si à notre tour nous sommes battus, eh bien ! d'autres se lèveront pour nous venger à leur tour ! Oui, il faut lutter, et nous lutterons, messire ! Vous-même ne dites-vous pas qu'on a profané la maison du Seigneur, et vous ne vengerez pas cette profanation ? N'est-ce pas là pour vous un droit souverain, un devoir bien sacré ? Pour vous, ministre du Seigneur ?... Pour nous, enfants de l'église ?... Ah ! oui, nous lutterons !... Non, je ne suis pas César... n'ayant nulle prétention autre que celle de me dresser devant le tyran et lui barrer la route. Non, le Canada n'est pas Rome... mais pour moi, Canadien, il vaut la Rome solennelle des Césars, et cela me suffit.

— Messire, termina Chénier d'une voix concentrée et grave, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, je me battrai... nous nous battrons ; si non, l'avenir écrira sur nos fronts ridés et blanchis sous le joug ce mot terrible pour tout homme de cœur : lâche !

Et le docteur, remettant ses mains au dos, reprit sa marche à travers la pièce.

Un long silence se fit encore. La physionomie de l'abbé Paquin s'était faite plus sombre, et son regard allait tour à tour du docteur à sa femme. Celle-ci venait de déposer son enfant endormi sur un sofa, et, souriante, elle demeurait penchée sur le bien-aimé.

L'abbé Paquin ne désirait pas passer pour battu. Il parut avoir une inspiration et rompit le silence :

— Docteur Chénier, dit-il d'une voix profonde, sans vous donner raison, j'admets que vos arguments ont du bon sens, et je les

admettrais comme vrais et comme pratiques, si tout le peuple en masse se levait pour faire valoir les droits dont il se sent lésé. Mais le peuple demeure soumis ! Mais vous n'êtes qu'une portion… une bien petite portion de ce peuple, et cette portion ne représentant pas la majorité, vous demeurez sans force devant la force, et vous provoquez un écrasement complet de cette portion du peuple. Mais passons au particulier. Je vous prends séparément, vous, docteur, je vous prends à l'écart et je vous dis ceci : vous lutterez, vous vous battrez, et vous savez, ou vous prévoyez qu'il n'y a pour vous nul espoir d'une victoire qui vous rendra les libertés que vous réclamez. Et vous risquez votre vie, votre vie que, dans les circonstances présentes, vous n'avez pas le droit de risquer. Car cette vie ne vous appartient pas… elle appartient à votre femme, à votre enfant. Vous parlez de devoir… devoir envers la patrie… devoir envers la race, et vous oubliez votre devoir, le premier que vous devez à Dieu : votre devoir d'époux et de père… le devoir envers la famille ! Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qu'il adviendrait de cette pauvre jeune femme qui vous adore, de ce cher petit que vous aimez, si vous tombiez dans la mêlée ? Vous avez parlé de droit souverain… est-ce que votre petite famille n'a pas elle non plus l'un de ces droits souverains à revendiquer à son chef ? N'a-t-elle pas le droit de vous demander aide et protection ? En donnant votre vie pour une cause, en vous sacrifiant, dis-je, pour une cause perdue à l'avance, ne lésez-vous pas ce droit sacré de la famille ? Qui restera, vous parti, pour donner à cette famille, la vôtre, la protection à laquelle elle a droit ? Tenez, docteur, regardez un peu ce petit ange qui dans son doux rêve sourit à l'avenir. L'avenir !… Mais c'est le chemin rude, sinueux, incertain, sombre et difficile où l'enfant a besoin d'être conduit pas à pas par la main paternelle ! N'avez-vous pas là en-

core un immense devoir, et cet enfant n'a-t-il pas sur vous un droit que vous ne pouvez ignorer ? Vous lui avez donné la vie, vous lui devez l'avenir, faute de quoi votre paternité n'a plus aucun mérite, et elle devient indigne et renégate !

L'abbé Paquin se tut et se mit à regarder le docteur avec attention, comme pour juger de l'effet de ses paroles.

Chénier, depuis un moment, s'était laissé choir dans un fauteuil, et, maintenant, tête baissée, il pleurait silencieusement. Assise plus loin, sa femme avait détourné ses yeux qui s'embuaient de larmes contenues avec effort, et ses regards allaient puiser dans le sourire, qui s'épanouissait sur les lèvres roses de l'enfant endormi, la force dont elle avait besoin pour soutenir l'épreuve amère.

Et alors dans le lourd et pénible silence qui pesait sur cette scène, un sanglot jaillit d'une poitrine trop oppressée. Cette fois M Chénier reporta ses regards troublés vers son mari. L'abbé Paquin esquissa un sourire de pitié. Oui, tous deux voyaient l'homme fort sangloter… Après avoir rugi, le lion gémissait ! Ah ! l'amour paternel… quelle puissance suprême n'exerce-t-il pas sur le cœur de l'homme ! Oui, Chénier, fort, brave, courageux… cet homme qui eût tout affronté, tout bravé avec un sourire de dédain sur les lèvres, cet homme-là tout à coup tremblait. L'abbé Paquin avait frappé juste : Chénier pleurait en songeant aux deux êtres chéris, aimés, adorés, que par un coup de bravade, il pouvait laisser dans l'indigence, la misère et peut-être dans l'ignominie !

Il se leva tout à coup comme mû par un ressort magique, marcha d'un pas mal assuré jusqu'à sa femme, la baisa tendrement et

longuement au front et lui dit, la voix encore pleine de sanglots mal étouffés :

— Vous avez entendu, ma bonne et sainte amie, les paroles de messire Paquin. Mais vous connaissez aussi mes opinions comme vous connaissez mon cœur. Eh bien ! c'est à vous de décider, et je ferai, je le jure, de votre décision ma ligne de conduite. Voyons ! la patrie d'un côté m'appelle ; de l'autre, ma famille me retient… Deux devoirs également sacrés me réclament à la fois. Lequel des deux dois-je remplir le premier ? Parlez… car c'est Dieu qui parlera par votre bouche pure !

La jeune femme avec élan attira son mari dans ses bras, elle le pressa fortement, l'embrassa avec la plus ardente tendresse et répondit, avec le courage de la femme qui surpasse souvent celui de l'homme :

— Le premier, mon Jean aimé, ton premier devoir… c'est celui qu'exige la Patrie !

Alors Chénier releva son front pâle, il redressa sa taille, et, se tournant vers l'abbé, dit, le visage illuminé et triomphant :

— Vous avez entendu, messire, la voix de Dieu vient de se faire entendre par la bouche de ma femme !

— Fiat voluntas Dei !… murmura l'abbé Paquin en se levant pour se retirer.

Où l'Aveugle a disparu

Deux cavaliers venaient de se croiser sur la route de Saint-Eustache. Tous deux s'arrêtent en se jetant l'un à l'autre un regard profond.

— Mademoiselle Olive ! murmura l'un des cavaliers avec surprise.

— Andrew Jackson !

Dans les regards d'Olive un éclair de haine et de menace brilla.

Dans ceux de Jackson, un rayon d'amertume. Puis son sourire, quand il parla, sa voix, son geste, toute son attitude demeura ensevelie dans une douce mélancolie.

— Mademoiselle Olive, je suis si content de pouvoir enfin vous offrir mes bonnes sympathies pour le grand malheur survenu l'autre jour à votre famille.

— Est-ce pour me narguer que vous me dites ça avec votre sourire narquois

La figure de Jackson se glaça.

— Pourquoi me dites-vous ces paroles, Olive ?

— Parce que je vous tiens pour l'un des incendiaires !

— Olive, fit le jeune homme sur un ton très grave, prenez garde de prononcer des paroles que vous pourriez regretter bien fort !

— Vous pensez peut-être que je ne vous ai pas vu le soir de l'incendie, là même sur les lieux ?

Il est possible que vous m'ayez vu, puisque j'y étais, sourit Jackson. Mais cela ne constitue pas une preuve à l'accusation que vous formulez. Ensuite, vous le dirai-je ? Eh bien, oui, puisqu'avec vous il faut être franc. Oui, je ne doute nullement que vous m'aviez vu au village de Saint-Eustache ce même soir, parce que, à mon retour chez moi, trois heures après l'événement, j'ai constaté qu'on avait pénétré dans ma demeure avec effraction !

— Que voulez-vous insinuer ? demanda la jeune fille avec une souveraine hauteur parfaitement dissimulée.

— Oh ! rien qui puisse vous offenser, j'imagine.

— Pourtant, vous semblez…

— Rien, rien, vous dis-je.

— Allons ! soyez donc vraiment franc une fois dans votre vie !

— N'ai-je pas été vraiment franc une fois dans ma vie ?

— Quand donc ?

— Le jour où je vous ai avoué mon amour !

Olive éclata de rire.

— Vous appelez ça de la franchise, vous… maintenant que vous me haïssez ?

— Vous pensez que je vous hais ?

— Bah, voilà que vous allez vous remettre à jouer la comédie, monsieur Jackson. Mais oui, vous me l'avez dit vous-même, un

après-midi du mois d'août dernier. Vous ne vous rappelez pas ?

Le ton de la jeune fille était léger et badin.

— Ai-je prononcé de telles paroles ? sourit le jeune homme avec un peu d'ironie, cette fois.

— Comme vous avez peu de mémoire, mon ami !

— C'est possible… et c'est possible également que j'aie pu dire des choses… dans un moment… des choses que vous auriez provoquées par exemple.

— En vous disant que je vous détestais fort… très fort ? ricana Olive.

— Mieux que cela… Vous m'avez fait voir et sentir toute votre haine… dans un moment de colère.

— Pardon, monsieur Jackson, je possédais tout mon sang-froid.

— Mais c'est pire alors… Mais je ne peux vous croire…

— Pourtant si je vous répète, aujourd'hui encore, que je vous hais toujours… que je vous exècre de tout ce qu'un cœur de femme peut exécrer… autant qu'un cœur de femme peut aimer ?

— Oui, souriait toujours Jackson, même si vous me le répétez encore. Savez-vous une chose. Olive ?

— Dites.

— Plus on hait ou plus on veut haïr, plus on s'approche de l'amour !

— Pas du vôtre, toujours… répliqua la jeune fille avec un ricanement sardonique.

— Qui sait ? Cette fois le jeune homme se mit à rire franchement.

Le rouge de la fureur empourpra le visage d'Olive.

— Je suis bien sotte, dit-elle d'une voix sourde, d'écouter vos moqueries. Adieu, monsieur Jackson, et tâchez de ne plus vous retrouver sur mon chemin ! Redoutez, c'est mon dernier avis, redoutez, vous dis-je, la haine d'une femme ; car je vous hais, je vous hais, je vous hais !

Avec colère elle cravacha son cheval.

— Prenez garde, répliqua Jackson avec un sourire mélancolique, de m'aimer trop tard !

Un ricanement rauque fut la seule réponse d'Olive qui venait de lancer sa monture au galop.

Longtemps Jackson la suivit des yeux… jusqu'au moment où il la vit s'arrêter, sauter à terre et pénétrer dans une chaumière.

— Bon ! se dit-il, voilà une masure qu'il faudra surveiller. Je ne serais pas surpris que Louisette y fût séquestrée. Je viendrai ce soir rôder, par-là. Oh ! mademoiselle Olive, vous êtes forte, mais vous n'êtes pas très prudente !

Après ces paroles murmurées à voix basse, Jackson poursuivit sa route vers Saint-Eustache. Il se rendait à la maison de la forge.

Les deux fils de l'aveugle et Albert Guillemain, qui parcouraient le pays depuis quelques jours pour découvrir les ravisseurs

de Louisette, étaient en train de se communiquer les résultats de leurs démarches. Ces résultats étaient bien maigres : ils n'avaient pu trouver la moindre piste. Le découragement les gagnait peu à peu. Seul Octave paraissait moins sombre. Car depuis la disparition de sa nièce, on avait obtenu, à la maison de la forge, les services de la fille du père Jobin, la promise d'Octave. Chaque fois que le jeune homme regardait Aubertine, ses yeux s'illuminaient de rayons de bonheur. Et la grosse fille du père Jobin — la grosse Aubertine, comme on l'appelait des fois — jeune, accorte, pleine de santé, avait toujours un tendre sourire pour son Octave.

Ce jour-là, comme tous les jours de la semaine d'ailleurs, le père Marin était allé à l'église. C'était un bon chrétien que l'aveugle : tous les matins, beau temps mauvais temps, il allait entendre la sainte messe, et dans l'après-midi il se rendait, faire une visite au saint sacrement. Il aimait à prier Dieu de donner à ses fils la santé et la force ; car ses enfants étaient pour lui l'unique souci, et plus particulièrement sa petite-fille. Ah ! comme elle lui était chère et précieuse sa petite Louisette ! Aussi, chaque jour en l'église, implorait-il la vierge Marie de garder toujours la jeune fille sous sa sainte et puissante protection. Mais depuis l'enlèvement de Louisette, le père Marin devenait d'une ténacité presque farouche à invoquer le Seigneur, la vierge Mère et saint Antoine pour qu'on lui rendit celle qu'il avait perdue. Il savait les recherches infructueuses de ses fils ; et lui, aveugle, incapable de rien, mettait toute sa confiance et tout son espoir en la puissance de Dieu et de Marie.

La venue de Jackson parut rendre un peu d'espoir aux trois amis. Ils s'empressèrent de lui serrer la main.

— Avez-vous des nouvelles ? s'enquit Guillemain avec anxiété.

L'Américain secoua la tête et répondit :

— J'ai peut-être une piste… Et vous ?

— Rien de notre côté, répliqua Guillemain avec un air découragé.

— Voulez-vous me dire, monsieur Jackson, ce que vous avez découvert ? demanda Octave.

— Oh ! c'est si peu de chose. Ce n'est, à vrai dire, qu'une présomption, un indice si faible, un hasard… Pardonnez-moi de n'en pas dire d'avantage. Je me rends chez moi. Mais je viendrai ce soir vous retrouver ici, et nous irons tous quatre faire une petite excursion. Alors, je pourrai vous donner des détails. Puis-je compter sur vous ?

— On sera à vos ordres, répondit Georges.

— Oui, oui, vous nous trouverez ici, dit Guillemain à son tour.

Tel qu'il l'avait promis, Jackson revint le soir même vers les huit heures. Il trouva les jeunes plongés dans un nouveau désespoir. On l'informa que l'aveugle, à son tour, avait disparu.

L'Américain demeura stupéfait.

— Voyons, dit-il, êtes-vous bien sûrs de ce que vous pensez ?

Octave prit la parole :

— Écoutez, monsieur Jackson, et vous allez voir. Comme à l'ordinaire, le père est parti après-midi pour se rendre à l'église. Il aimait à prier une heure environ. Au sortir de l'église il s'arrêtait une autre heure à l'auberge du père Moulin pour y boire un verre de vin que l'aubergiste ne manquait jamais de lui offrir, et

pour y faire un bout de causette. Il revenait à la maison entre cinq et six heures. Or, imaginez-vous notre surprise de ne pas voir rentrer le père ce soir comme d'habitude. Georges est aussitôt allé aux informations. Mais les seuls renseignements qu'il a pu obtenir, c'est qu'on a bien vu le pauvre vieux entrer à l'église, mais on ne l'a pas vu en sortir. Et l'église était déserte quand Georges y est allé. Au presbytère on ne sait rien. Nulle part le père n'a été vu après trois heures de l'après-midi. Est-ce que cette disparition ne vous semble pas étrange et bien inquiétante ?

Jackson demeura silencieux et méditatif.

— Ne serait-ce pas, là encore, l'œuvre d'Olive ? se demanda-t-il.

Au bout d'un instant il se leva et dit :

— Venez, je pense que nous découvrirons bientôt la clef du mystère.

Octave demanda :

— Pensez-vous, monsieur Jackson, pouvoir vous passer de moi ? Je n'aime pas à laisser seule ici mamezelle Jobin, car, par les temps qui courent, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Vous avez parfaitement raison, mon ami. Demeurez avec mademoiselle. À nous trois, ajouta-t-il en regardant Georges et Guillemain, nous nous suffirons, je pense.

L'instant d'après, les trois amis montaient à cheval.

— Où allons-nous ? interrogea Guillemain.

— Nous allons, répondit Jackson, chez l'homme qui s'appelle Thomas Vincent.

Et il piqua des deux.

La vision de l'Aveugle

Qu'était donc devenu l'aveugle ?

Depuis la disparition de sa petite-fille, le père Marin était très malheureux, même avec tous les bons soins et les attentions d'Aubertine Jobin.

Un après-midi, selon sa coutume, il s'était rendu à l'église faire sa visite au saint sacrement. Il s'y trouvait seul. Agenouillé et courbant sa tête blanche il suppliait, avec une ferveur nouvelle, Dieu de lui faire retrouver l'enfant qu'il pleurait. Tout à coup il tressaillit violemment, leva la tête et se mit à regarder fixement devant lui. Les paupières de ses yeux morts s'agrandissaient démesurément, les traits de son visage s'imprégnaient de stupeur, et ses deux mains se levaient pour se tendre avec effort vers quelque chose d'invisible et d'insaisissable.

Le père Marin vivait dans une vision miraculeuse ! Non loin du village et dans une triste masure il voyait sa Louisette… sa petite Louisette qui pleurait, qui lui tendait les bras, qui lui criait :

— Grand-père, venez me chercher bien vite… je suis si malheureuse !

Juste à ce moment un homme survenait, un vilain à face grossière, repoussante… une sorte de satyre n'ayant que jurons sur

les lèvres, avec des yeux jaunâtres dans lesquels on pouvait lire tous les vices. Cet homme, ce satyre, levait sa main sale et crasseuse, et frappait brutalement la jeune fille. Un cri emplissait la masure, Louisette roulait sur le plancher et des sanglots convulsifs secouaient sa poitrine à la briser. L'Aveugle regardait, médusé, épouvanté. Il demeurait là, à genoux, immobile comme les statues qui, du haut de leurs niches et dans l'ombre du temple, semblaient laisser tomber sur le vieillard un regard de considération. Puis la vision disparut.

Avec un sursaut, comme un malade au sortir du cauchemar, le père Marin se mit debout. Du revers de sa main tremblante il essuya les sueurs qui inondaient son front livide, saisit son bâton, son chapeau, et d'un pas chancelant et incertain, en tâtonnant du bout de sa canne, il quitta le saint lieu.

Sur la rue, au lieu de diriger ses pas vers son logis, il prit la direction opposée. Était-ce par mégarde ?... Agité, nerveux, voulant aller plus vite que le lui permettaient sa cécité et ses vieilles jambes, répondant à peine au « Bonjour, père Marin », de quelques villageois croisés au hasard, l'aveugle s'engagea sur la grande route. Il marchait plus vite maintenant et plus hâtivement : comme guidé par une main invisible. Il fit la rencontre de deux cavaliers. Il entendit l'un d'eux dire à son compagnon :

Tiens, c'est le père Marin !

— Qu'est-ce que c'est que le père Marin ? demanda l'autre.

— N'en as-tu pas entendu parler ?... C'est, l'aveugle de Saint-Eustache.

Le père Marin sourit placidement… les cavaliers étaient déjà passés.

Plus loin il s'écarta de la route pour faire place à un traîneau. Une voix jeune cria :

— Tiens ! où est-ce que vous allez par-là, père Marin ?

— Oh ! répondit l'aveugle avec un sourire candide, je vais seulement faire un petit tour pour me dégourdir les jambes.

Le traîneau s'éloigna, tandis que l'aveugle poursuivit son chemin vers l'inconnu.

Était-ce bien vers l'inconnu ?…

Après une bonne heure de marche, le père Marin s'arrêta devant la chaumière de Thomas Vincent. Du bout de son bâton il tâta le terrain autour de lui, et d'un pas presque sûr il se dirigea vers la porte qu'il heurta rudement.

— Qui va là ? demanda de l'intérieur une voix rogne.

— Ouvre ! commanda l'aveugle.

— Ohé ! là, l'homme, fit la même voix qui était celle de Thomas, t'as l'air de parler en maître, sais-tu, comme si je ne comptais pas ?

— Ouvre quand même ! ordonna l'aveugle sur un ton qui n'avait pas l'air de vouloir plaisanter.

Une kyrielle de jurons se fit entendre, le plancher de la masure craqua sous la pesée d'un pas lourd, la porte s'ouvrit.

— Oh ! oh ! s'écria Thomas avec surprise et en reculant comme s'il eût peur. Est-ce possible que c'est vous, père Marin ?

— Ma petite-fille… balbutia la voix tremblante de l'aveugle qui vivement pénétra dans la hutte. C'est ma petite Louisette que je viens chercher, ajouta-t-il sur un ton plus ferme.

— Hein ! votre p'tite-fille ! s'écria Thomas en simulant un accent étonné qui frappa l'aveugle. Mais en même temps Thomas lançait vers une ouverture pratiquée dans le plafond un regard inquiet.

— Oui, oui, Louisette… Elle est ici, je le sais… Et cette fois la voix du vieux paraissait moins assurée.

— Ah ! ben, par exemple… La figure grimaçante et laide de Thomas exprima presque de la peur. Mais il sut conserver à sa voix l'accent de la surprise et lui donner un ton doucereux :

— Mais dites-moi donc, père Marin, qui vous a conté une pareille blague ?… Tenez, asseyez-vous un peu. Venez vous chauffer. Vous tremblez comme une feuille. Vraiment, si ç'a du bon sens de vous faire marcher comme ça pour rien… pour rire… Oui, c'en est une farce que me plairait !… Mais, oui, père Marin, vous tremblez de tous vos membres… Approchez-vous du feu !

Le vieillard tremblait fortement, en effet. Ce n'était pas de froid, mais de fatigue et de désespoir. Sa petite-fille n'était pas chez Thomas, comme il en avait eu la vision. Car la surprise de Thomas, son étonnement suffisait au père Marin : sa vision n'avait été qu'un rêve ordinaire ! Il avait honte, à présent, d'avoir un moment suspecté celui qui le recevait avec tant de cordiale bonhomie. Il s'assit lourdement sur un escabeau que lui avait ap-

proché Thomas, pencha sa tête blanche et murmura d'une voix craintive et douloureuse à la fois :

— Pardonne-moi, Thomas… je suis fou…

— Oh ! il n'y a pas de faute, père Marin, dit Thomas avec un sourire mauvais. Et d'une voix mielleuse, compatissante, il ajouta : c'est la douleur et l'inquiétude… je comprends ben ça, allez. Quand on a perdu quelque chose de cher… Tenez ! père Marin, si on prenait un p'tit verre pour vous remettre ?

— Je ne te refuserai pas, Thomas, car je me sens bien mal.

— C'est ben ce que j'me disais. Une minute seulement… je monte et je descends…

En hâte Thomas appliqua une courte échelle au trou du plafond, grimpa, fit tomber une trappe bien doucement, sans bruit, sur l'ouverture, et redescendit.

— Tiens, dit-il, ce que je fais là !… Ma bouteille était sur la table et je ne la voyais pas. Comme on est bête des fois.

Au milieu des débris de mangeaille, on pouvait apercevoir sur la table un flacon à moitié rempli d'une liqueur quelconque, Thomas, avec un sourire sardonique qui entr'ouvrait sa bouche édentée, s'était approché de la table et avait pris le flacon.

Louchant de côté et d'autre il ajouta du ton le plus naturel :

— Bon ! si j'peux seulement vous trouver un gobelet propre.

— Ah ! tu sais, Thomas, pas de cérémonies avec moi ! dit l'aveugle toujours confiant et plongé dans ses sombres pensées.

— Tiens ! en v'là justement un. Et ce disant Thomas tirait d'une armoire une petite fiole remplie d'un liquide dont il laissa tomber quelques gouttes dans un gobelet. Puis il replaça vivement la fiole dans l'armoire, prit le flacon sur la table et acheva de remplir le gobelet. Cela fait, il revint au père Marin et disant d'un accent très débonnaire :

— Tenez ! buvez-moi ça, père Marin, et vous m'en direz des nouvelles.

L'aveugle avança une main tremblante, saisit le gobelet et le porta à ses lèvres.

— Oui, c'est bon… bien bon… dit-il après avoir goûté à la liqueur offerte. Puis il vida le gobelet.

— Hein ! fit Thomas avec un sourire narquois, c'est pas de la contrebande… Vous allez voir tout à l'heure…

— T'as raison, Thomas, c'est mieux que de la contrebande… Je sens que ça chauffe déjà… Oh ! ça ne me fera pas de mal !

— J'crois ben que ça vous fera pas de mal… Attendez encore, vous allez voir.

Le sourire de Thomas devenait diabolique.

Il revint à la table se vida plein un gobelet de liqueur sans y mettre, bien entendu, du liquide de la petite fiole, et dit :

— À votre santé, père Marin !

— Oui, oui, à ta santé et à la mienne, Thomas.

Ce dernier, après avoir fait claquer sa langue et cligné un œil narquois vers l'aveugle, approcha un escabeau et dit :

— À présent, si on fumait une pipe, père Marin ?

— Oui, oui, Thomas, bredouilla le vieux, si on fumait une bonne pipe…

— Tenez ! voici ma blague… Voulez-vous charger ?

— Voui… voui… mon bon Thomas, bégaya plus faiblement le vieillard, tandis que sa tête déjà lourde inclinait d'un côté et de l'autre. Il ajouta difficilement :

— Tu sais, mon bon Thomas… je ne pourrai pas rester longtemps… on va m'attendre à la maison. Ah ! ce que je m'endors, Thomas !…

— C'est la fatigue, père Marin… votre marche…

— Voui… voui… je suis bien fatigué. Ça fait une bonne marche… j'pensais pas que c'était si loin… Mais ma vision, vois-tu… j'ai fait un rêve, Thomas, et j'voyais…

La tête blanche du vieux s'inclina brusquement en avant. Il mit ses coudes sur ses genoux et prit son front dans ses deux mains : puis il murmura comme un vagissement d'enfant :

— Louisette…

Ce fut tout. Le père Marin demeura immobile… il dormait.

— Bon ! ça y est ! dit Thomas en se levant. Maintenant, vieux, ajouta-t-il d'une voix avinée et méprisante, on va te coucher en attendant qu'on se débarrasse de ta vieille carcasse. Car c'est embêtant de venir comme ça gêner mes amours !

Il ricana lugubrement ; puis il enleva le vieillard et alla le déposer sur une sorte de canapé dans un coin de la masure.

L'être ignoble se mit à rire et dit à mi-voix :

— À c't'heure on va aller voir si notre p'tite femme manque de rien…

Il alla se vider un deuxième gobelet de liqueur qu'il but avec un sourire de satisfaction, verrouilla solidement sa porte, jeta par l'étroite et unique fenêtre un regard inquisiteur sur la route, puis il monta l'échelle et disparut.

La lionne

C'est un grenier noir et puant, n'ayant de jour que par une vitre poussiéreuse enchâssée dans les planches du pignon. Au centre de ce repaire, près du trou qui y donne accès, un homme de taille ordinaire ne peut se tenir debout : et du moment qu'on s'éloigne de ce centre il faut ramper pour ne pas se frapper le front aux solives de la toiture. C'est en rampant que Thomas se dirige vers un grabat qu'on distingue vaguement dans un angle. Sur ce grabat Louisette est étendue, immobile, pâle, échevelée, plongée dans une léthargie profonde. Thomas rampe au travers de vêtements sales de haillons visqueux éparpillés ça et là sur le plancher craquant. Il rampe et ricane. Sa respiration rauque ressemble peut-être au sifflement d'une vipère serpentant au travers des herbes vers une proie qu'elle a flairée. Et dans la demi-obscurité de l'antre crasseux les yeux de l'effrayant personnage brillent sinistrement.

On peut l'entendre murmurer ces paroles :

— Ah ! on veut faire sa fière ?… Eh bien ! moi, Thomas Vincent, je te déclare, ma poulette, que tu t'appelleras bientôt « la femme à Thomas » ! Oui, oui, ma p'tite, tu seras ma femme, car je saurai bien t'y contraindre !

Son ricanement se prolonge affreusement. Il arrive ainsi au grabat. Il perçoit nettement le visage décomposé de la jeune fille, ses beaux cheveux défaits dont la masse dorée et lourde s'écrase sur l'oreiller dur et malsain. Il voit cette petite bouche d'ange, qui n'a connu jusque là que le sourire de l'enfant heureux, dont les lèvres ont maintenant perdu leur pur incarnat et sur lesquelles la souffrance et la détresse ont posé leur empreinte. De ses yeux ronds, luisants, le monstre dévore cette proie facile, il sourit avidement, il pourlèche ses lèvres infectes. Il étend sa main aux doigts crochus… une main qu'il va — ô profanation ! — poser sur cette vierge…

Mais d'en bas un bruit indistinct monte. Le monstre tressaille, retient sa main sacrilège, prête l'oreille. Le bruit a cessé. Mais l'homme entend une voix faible qui appelle comme dans un murmure de rêve :

— Louisette !… Louisette !…

Inquiété par cet appel inattendu de l'aveugle, Thomas revient vivement vers le trou, se penche et jette sur le canapé un regard perçant. Le père Marin est encore là ; il dort étendu sur le dos, et sa respiration lourde et difficile ressemble au râle d'un agonisant.

Thomas grimace son sourire affreux et dit à voix basse :

— Toi le vieux, fais pas de bêtise, hein !… Rêve tant que tu voudras à ta Louisette, mais ne bouge pas de là, tu m'entends ?…

Son rictus infâme complète sa pensée, et de nouveau il rampe vers le grabat.

Il ne va pas loin cette fois. Au dehors les sabots d'un cheval ont résonné : quelqu'un vient de s'arrêter devant sa porte. Thomas grogne un juron et s'apprête à descendre. Il s'arrête pour écouter : la porte, en bas, vient de craquer sous un heurt violent.

Au même instant du dehors une voix féminine et impérieuse cria :

— Thomas !

Les yeux de l'homme étincelèrent de fureur… il avait reconnu Olive Bourgeois.

— Qui est là ? demanda-t-il pour se donner le temps de descendre et de retirer l'échelle.

— C'est moi… Olive, répondit la jeune fille. Elle ajouta sur un ton qui n'était pas tout à fait rassurant : ouvre ta porte vite, si tu ne veux pas que je l'enfonce !

— On y va, on y va, mademoiselle Olive. Rien qu'une p'tite minute… le temps de déposer ce pauvre vieux sur le canapé. Ah ! Seigneur… il est bien mal, le pauvre homme…

Pendant qu'il prononçait ces paroles avec un sourire très ironique, croyant donner le change à la jeune fille dehors, Thomas laissait retomber la trappe, sur le trou du plafond, descendait l'échelle et s'apprêtait à la retirer, lorsqu'il demeura immobile, frémissant, l'œil rivé par l'épouvante sur sa fenêtre. Dans cette fenêtre il venait d'apercevoir, collé à une vitre, le visage terrible d'olive Bourgeois.

Mais il se remit bien vite, fit entendre un lire saccadé, et se dirigea vers la porte en disant d'une voix mielleuse :

— Entrez, mademoiselle Olive, entrez… votre serviteur…

Le premier regard d'Olive en entrant tomba sur l'aveugle endormi. Elle s'approcha du canapé, considéra un moment ce vieux avec une sorte de pitié et de mépris ; puis, haussant les épaules, elle revint vers Thomas qui s'appliquait à donner à sa physionomie l'air le plus benêt et le mieux inoffensif.

De son regard clair et perçant la jeune fille examina pendant quelques secondes l'être grossier et vil dont elle devinait tous les bas instincts. Puis elle demanda avec un calme effrayant :

— Qu'as-tu fait de la paysanne ?

Le satyre ricana.

— J'en ai eu bien soin, comme vous me l'avez recommandé, répondit-il avec une humilité feinte.

— Prends garde de me mentir, au moins ! gronda Olive, qui de sa cravache battait fébrilement la jupe de son amazone.

— Je te dis la vérité !

— Prends garde ! te dis-je, répéta la jeune fille d'un air si menaçant que ses dents blanches et aiguës brillèrent comme les dents d'une louve. Je t'ai défendu de toucher à cette fille, ajouta-t-elle ; car en la touchant du bout de tes doigts seulement, tu la salirais.

— Pour qui me prenez-vous ? s'écria Thomas que la fureur commençait à faire trembler.

— Pour ce que tu es, répliqua froidement Olive ; c'est-à-dire un coquin de la plus basse espèce.

Et comme Thomas esquissait un geste de colère :

Oh ! ne te rebiffe pas, ça ne servirait de rien. Oui, je te prends pour ce que tu es… Tu m'as menti tout à l'heure !

— Hein !…

Tu as voulu me tromper : je t'ai vu par cette fenêtre redescendre du grenier. Qu'as-tu fait à cette fille ? Réponds, misérable !

— Ah ! par exemple, on va voir si vous allez me traiter comme ça ben longtemps dans ma maison…

Thomas, avec un grincement de fauve, se précipita vers la table, saisit un coutelas à boucherie, revint menaçant et terrible.

Olive ne bougea pas. Elle se contenta de rire. Thomas se rapprocha la main demi levée, l'œil sanglant, la bouche tordue par la haine.

— Que veux-tu faire de ce couteau ? interrogea Olive sur un ton placide.

— Tu vas le savoir, fille maudite ! gronda Thomas. Et tout à coup il bondit…

Mais il s'arrêta net, puis recula avec un rugissement de douleur. Il échappa son couteau et porta vivement une main à sa joue droite sur laquelle apparaissaient quelques gouttelettes de sang. Car d'un coup sec de sa cravache Olive avait cinglé la figure du monstre.

— Brute ! s'écria Olive, est-ce de la sorte que tu agis avec les femmes ?

Thomas s'était reculé jusqu'au canapé sur lequel reposait le père Marin. Il n'était pas dompté encore. Tandis que d'une main il essuyait le sang de sa joue, tandis que ses yeux jaunes étincelaient de lueurs terribles, tandis qu'Olive ramassait le coutelas qu'elle rejetait sur la table, de l'autre main Thomas doucement décrochait du mur un fusil…

Olive l'aperçut à temps. D'un bond elle fut sur la brute, et pour la deuxième fois la cravache vola, siffla et fendit la joue gauche du misérable. Le fusil tomba par terre. Avec un cri effroyable Thomas s'écrasa sur un genou. Chancelant, serrant de ses deux mains sa face violacée et sanglante, il se mit à hurler de douleur.

La jeune fille le considéra un moment avec un suprême mépris ; puis d'une voix dure elle commanda :

— Relève-toi, lâche, et retiens bien ceci : à l'avenir tu m'obéiras. Cette obéissance, je te la paye assez cher, je pense, pour que tu me la donnes tout entière et sans rechigner. Maintenant, réponds-moi !

— Parlez, mademoiselle Olive, Larmoya Thomas, qui se levait tout penaud et très humble.

— Qu'as-tu fait de Louisette ?

— Rien, vous dis-je. L'accent de Thomas parut si sincère cette fois que la jeune fille fut satisfaite.

— Rien, soit. Néanmoins tu méditais des projets criminels, innommables… parle !

Thomas baissa la tête et répondit d'une voix hésitante :

— J'avais espéré… en faire… ma femme !

Olive se mit à rire avec mépris.

— Ta femme… de cette jeune fille ?… Mais ce serait encore un crime monstrueux. Écoute, ajouta-t-elle sur un ton concentré. Lorsque je t'ai confié cette jeune fille, je t'ai dit que sa personne était sacrée. Je t'ai dit qu'elle devait être respectée. Je t'ai dit qu'il fallait seulement l'empêcher de s'enfuir. Et je t'ai dit que tu m'en répondais sur ta tête. Est-ce vrai ?

— Oui, mademoiselle Olive.

— Bien, que cela soit donc définitivement compris ! D'ailleurs je vais bientôt te débarrasser de cette charge. J'ai découvert un endroit plus sûr que ta chaumière. Il est temps, je pense : car un de mes ennemis est tout probablement sur la trace de Louisette. J'ai cru le voir rôder de ce côté. Aussi vais-je prendre des mesures immédiates. Je reviendrai ce soir et te dirai ce que j'attends de toi. J'aurai peut-être de nouvelles instructions. Je veux donc être sûre que tu seras ici entre huit et neuf heures, et que Louisette y sera aussi. À propos, as-tu besoin d'argent ?

— Oh ! quelques écus seulement, répondit le monstre avec un sourire cupide ; car ma bourse par ces temps durs ne profite guère.

Olive tira une bourse et en vida le contenu sur la table.

— Prends ! dit-elle. Si je suis contente de toi, tu en recevras bientôt davantage.

Thomas, d'un bond, fut à la table, saisit l'argent et le fit disparaître dans sa poche avec une rapidité merveilleuse.

— À présent, reprit Olive, dis-moi comment il se fait que je trouve l'aveugle ici ?

— C'est une surprise qu'il m'a faite, et une peur en même temps, ricana Thomas.

Il narra l'arrivée imprévue du vieillard qui, comme il l'avait exprimé, était venu chercher sa petite-fille.

Et Thomas ajouta avec un sourire narquois :

— Il m'a parlé d'une vision… d'un rêve qu'il a eu… Mais j'ai si bien joué mon rôle d'innocent, que le vieux s'est empressé de me faire ses excuses. Comme il était bien fatigué, je lui ai donné un p'tit coup à boire, et il s'est endormi. Depuis, je me demande ce que je vais en faire.

— Laisse dormir ce pauvre vieux. Ce soir nous aviserons sur son sort. Oui, ce soir, je reviendrai… Oh ! ajouta-t-elle avec un sombre sourire, je crois que je tiens ma vengeance pour tout de bon !

Puis tout bas, comme se parlant à elle-même, elle prononça d'une voix âpre :

— Ô toi, Guillemain, qui as méprisé mon amour… Toi, Jackson, qui m'as humiliée ! Vous tous, incendiaires, rebelles, prenez garde ! De même que vous avez brisé par l'amour et la haine, par l'amour et la haine vous serez brisés ! Vous avez détruit par le feu, par le feu vous serez détruits à votre tour ! Dent pour dent, œil pour œil !

Olive secoua sa tête altière, elle marcha violemment, lionne rugissante devant Thomas qui la couvait d'un regard sournois, elle dit :

— Je pars. D'ici à l'heure que je reviendrai je te recommande de n'ouvrir ta porte à personne. Quand ce serait au nom du roi, n'ouvre pas. Laisse l'ombre régner dans ta chaumière, n'allume pas ta bougie. Et surtout, méfie-toi de toucher à cette jeune fille qui est là-haut !...

Et fière, hautaine, Olive s'en alla.

Alors Thomas se redressa, brandit un poing menaçant, et avec un juron, louchant, grimaçant, il prononça d'un accent rauque :

— Oh ! fille maudite, prends garde, toi aussi ! Car j'aurai mon tour !...

Puis saisissant à pleines mains sa face ensanglantée par la cravache d'Olive, il se laissa choir sur un escabeau. Les coudes sur les genoux, il se mit à pleurer de rage et de haine impuissantes.

Une heure s'écoula. Là-haut, dans l'infect grenier nul bruit. En bas, dans la noirceur lourde qui emplissait la chaumière, on ne percevait que le râle de l'aveugle et les rugissements étouffés de Thomas qui n'avait pas bougé. Au dehors, un vent du nord-est s'était élevé ; puis il s'était mis à souffler par rafales si violentes que la hutte branlait et craquait. Une neige fine et froide commençait à tomber. Dans la chaumière le froid pénétrait, poussé par le grand vent au travers des planches disjointes ; la cheminée ne pétillait plus de ce bon feu qu'y avait trouvé l'aveugle. Thomas, abîmé dans ses noires pensées, ne songeant qu'à sa haine et à ses projets de vengeance, demeurait insensible au froid.

Une autre heure venait de s'écouler… il pouvait être environ huit heures.

On frappa à la porte.

Thomas sursauta, se leva et demanda d'une voix enrouée :

— Eh ben ! qu'est-ce qu'on me veut ?

— Ouvre ! commanda la voix bien connue d'Olive.

Thomas obéit. Blanche de neige Olive entra et referma elle-même la porte, mais pas si vite que Thomas n'eût aperçu devant son logis une carriole attelée d'un cheval vigoureux et impatient, que maintenait un homme enveloppé de fourrures.

En entrant Olive secoua la neige de son manteau et dit d'une voix brève :

— Allume une bougie, Thomas, et suis-moi !

— Où voulez-vous aller ? interrogea Thomas un peu inquiet.

— Tu vas le savoir. Allons, obéis !

Thomas s'exécuta.

Puis Olive appliqua l'échelle sous le trou du plafond. À la clarté de la bougie qu'il venait d'allumer, Thomas remarqua que la jeune fille portait sous le bras gauche une couverture de laine noire… il crut comprendre ou deviner les projets d'Olive.

— Viens ! dit encore la jeune fille en grimpant à l'échelle.

Thomas la suivit au grenier, et là il put la voir se diriger vers le grabat sur lequel Louisette dormait toujours de son sommeil léthargique. Olive avec mille précautions roula Louisette dans la

couverture de laine, la souleva dans ses bras et revint vers l'ouverture de la trappe. Malgré lui Thomas admirait la souplesse et la vigueur d'Olive, et jamais il n'avait encore supposé tant de force musculaire dans ce corps humain si délicat et si fragile. Mais descendre par l'échelle abrupte et branlante avec un tel fardeau n'était pas chose si facile, même pour une femme comme Olive. Aussi Thomas demanda-t-il d'un ton timide :

— Si vous voulez un coup de main, mademoiselle Olive ?...

— Non ! interrompit durement la jeune fille. Éclaire-moi seulement.

Elle s'engagea dans l'échelle. Une main crispée sur le bord du trou, l'autre supportant Louisette, elle descendit. Quand son pied toucha le plancher de la chaumière elle se détourna et dit :

— Et à présent, Thomas, bonsoir ! Sa voix avait quelque chose d'ironique que Thomas crut saisir.

Il grinça des dents.

Olive se dirigea vers la porte. Mais avant d'ouvrir cette porte elle parut se raviser et s'arrêta pour ajouter :

— Demain, Thomas, je te donnerai de nouvelles instructions.

Sur le dernier barreau de l'échelle Thomas s'était arrêté, livide, grimaçant, effrayant, sous les lueurs blafardes et tremblotantes de la bougie qu'il élevait au-dessus de sa tête pour mieux voir Olive. Et il regardait la jeune fille fixement, sans un geste, sans un mot, comme s'il eût été statufié.

Olive fit entendre un ricanement sardonique.

Thomas tressaillit… et pour ne pas laisser voir les sentiments haineux et sanglants que ses regards lançaient comme des éclairs, il ferma les yeux un moment. Puis il entendit une porte claquer… Dehors, mêlé aux gémissements de la rafale, un commandement retentit, un traîneau grinça sur la neige, et ce ne fut plus que le silence nocturne troublé seulement par les sifflements de la tempête.

Thomas, alors, poussa un cri rauque. Il s'élança vers la table, déposa la bougie, s'empara d'un coutelas — celui dont il avait menacé Olive — saisit à la hâte sa blouse et son bonnet de laine, et sortit. En s'engouffrant par la porte le vent souffla la bougie. Dehors, dans la bourrasque et la neige, Thomas examina la route. Mais le brouillard de neige obscurcissait sa vue. Néanmoins, il finit par découvrir les traces d'un traîneau que la neige nouvelle peu à peu effaçait, et ce traîneau allait vers Saint-Eustache.

Thomas rugit, prononça un blasphème, brandit dans la tempête qui semblait augmenter de violence un poing menaçant, et s'élança à la poursuite du traîneau invisible.

Sur la piste

Ce même soir Jackson avait répondu à Albert Guillemain qui lui avait demandé où ils allaient :

Nous allons chez Thomas Vincent !

Et ils étaient partis, Jackson, Guillemain et Georges Marin, à travers la tempête.

Peu après leur sortie du village ils avaient croisé sur le chemin un traîneau sans pouvoir distinguer la physionomie des occupants. Plus loin Georges Marin avait cru voir une ombre s'écarter vivement de la route et disparaître derrière un taillis. Était-ce un homme ou une bête ?... Derrière Guillemain et Jackson, qui chevauchaient à une vive allure, Georges n'eut pas le temps de s'en rendre compte ; il poursuivit sa route.

Les trois amis atteignirent enfin la cabane de Thomas.

L'obscurité à l'intérieur du logis leur fit conclure que l'homme était absent ou couché. Nul autre bruit que les gémissements plaintifs de la rafale, et les grésillements de la neige sur le toit de la chaumière.

Albert Guillemain, qui, par l'unique fenêtre, cherchait à percer l'obscurité, dit à Jackson :

— Je pense que nous ne trouverons rien ici.

— C'est possible, répondit Jackson. Toutefois, je veux tenter de pénétrer le mystère qui entoure la conduite d'Olive Bourgeois. Or, elle est venue ici, une fois au moins, j'en suis sûr. Elle est venue peut-être vingt fois. Et sachant qu'elle n'est pas femme à fréquenter de telles gens comme ce célibataire de réputation douteuse, elle ne vient certes pas ici apporter l'aumône, ce n'est pas non plus l'estime que peut avoir Olive pour ce monstre. Mais ce monstre, cet ivrogne, ce renégat est homme à tout faire pour peu qu'on y mette un prix convenable, et c'est là le point. Donc, entre Olive que je connais assez pour ne pas la juger plus mal qu'elle ne mérite, et ce rebut d'humanité il ne peut exister que des relations d'affaires. Et ces affaires — celles d'Olive — qu'elle doit payer le gros prix, ne peuvent concerner que l'exécution de ses projets de

vengeance. Pour servir ses haines la jeune fille emploie ce Thomas, et c'est ce dont je tiens à m'assurer. Entrons !

Les chevaux ayant été attachés à des arbres du voisinage, et les trois amis étant revenus à la cabane, Jackson frappa à la porte.

Mais avant qu'aucune réponse ne vint de l'intérieur, la porte s'ouvrit tout à coup sous la poussée du vent.

Dans l'obscurité de l'intérieur les trois hommes tendirent l'oreille. Parmi les craquements de la cabane et les hurlements du vent ils crurent percevoir la respiration difficile d'un dormeur.

— Faisons de la lumière ! proposa Guillemain.

La bougie laissée sur la table par Thomas fut trouvée, et l'instant d'après les trois hommes purent jeter autour d'eux un regard investigateur. Ils aperçurent l'aveugle dormant et râlant sur le canapé.

Georges courut à lui et le secoua vivement.

Le vieillard s'éveilla en sursaut, puis, reconnaissant des voix amies, il sourit. Sa première question fut celle-ci :

— Et Louisette ?

Sans répondre, Jackson demanda à son tour :

— Mais vous, père Marin, dites-nous comment vous avez été amené jusqu'ici ?

Le vieux fit le récit que nous connaissons jusqu'au moment où, ayant bu de la liqueur offerte par Thomas, il s'était endormi.

— Et chose bien extraordinaire, ajouta-t-il en passant une main sur son front ridé, penpendant que je dormais je pouvais entendre la voix de Thomas qui répondait aux questions d'une voix de femme. Un instant, je crus que cette voix était celle de Louisette ; puis, après avoir prêté toute mon attention, je compris que la voix, l'accent, sans m'être tout à fait étrangers, n'étaient pas ceux de Louisette, car la voix avait quelque chose de dur et d'impérieux.

— Avez-vous pu saisir ce que disaient ces deux personnes ? interrogea Jackson.

— Non, je n'entendais que le bruit des voix, les paroles n'avaient pour moi aucun sens.

Jackson regarda Guillemain et prononça :

— Je jurerais que cette voix de femme est celle d'Olive.

Guillemain, à son tour, demanda à l'aveugle :

— Et durant tout ce temps-là n'avez-vous pas entendu la voix de Louisette ?

— Non… rien.

— Georges venait de découvrir l'échelle qui montait au grenier.

— Je serais d'avis, dit-il, qu'on aille voir ce qu'il y a en haut.

Jackson jeta un regard vers le trou noir et répondit :

— C'est juste, nous ne devons rien négliger.

Suivi de Georges seulement l'Américain grimpa l'échelle. Mais au grenier aucun indice révélateur. Le grabat attira bien leur attention, mais ils supposèrent qu'il servait simplement de lit au propriétaire de la cabane. Ils redescendirent.

Jackson interrogea de nouveau le père Marin :

— Avez-vous une idée du temps qui s'est écoulé depuis que vous avez entendu la voix de la femme ?

— Ah bien, je vais vous dire monsieur Jackson… pour moi il me semble qu'il n'y a pas bien longtemps. Mais je vais vous dire aussi que j'ai entendu cette voix de femme deux fois dans la soirée. D'abord il m'a semblé que cette femme a parlé à Thomas juste au moment où je venais de m'endormir. Ils ont parlé longtemps tous les deux. Puis je n'ai plus rien entendu, tout était silence. Il me semble à présent que ce silence a duré plusieurs heures, longtemps, longtemps. Et encore, comme tout à coup la même voix dure et impérieuse a frappé mes oreilles. Mais ce fut court cette fois… et le même silence s'est fait. À propos, quelle heure peut-il bien être ?

Jackson consulta sa montre et répondit :

— Il est huit heures et demie.

— Huit heures et demie ! répéta l'aveugle pensif.

— Oui ajouta-t-il après un moment de silence, ça doit être ça : la femme est arrivée peu après moi. Elle est repartie pour revenir plus tard.

Soudain Jackson parut avoir une idée.

— Si, dit-il, en consultant Guillemain du regard le traîneau que nous avons rencontré portait Olive et Louisette ?…

— Pensez-vous que Louisette était ici avant notre arrivée ?

— Non… mais c'est ce que je désire savoir. Elle pouvait être dans le traîneau. Et puis, après tout, pourquoi n'aurait-elle pu se trouver dans cette masure tout comme l'aveugle lui-même ? Je crois comprendre que la liqueur offerte au père Marin par Thomas contenait un narcotique quelconque ; car autrement le père Marin, malgré sa grande fatigue, ne se serait pas endormi si brusquement. L'hypothèse admise d'un narcotique, qui nous dit que Louisette n'était pas quelque part dans cette chaumière, et sous l'influence elle aussi de ce narcotique ?

— C'est bien possible, avoua Guillemain.

— Et je suis d'avis, continua l'Américain, que nous tentions de retrouver ou de rejoindre le traîneau pour nous assurer de la justesse ou de la fausseté de mon hypothèse.

— Ça va être pas mal difficile de reconnaître le traîneau, émit Georges avec doute ; car dans la nuit un traîneau ressemble joliment à un autre traîneau.

— C'est-à-dire, que dans la nuit tous les chats sont gris… Vous avez raison, mon ami. Seulement, je vous ferai remarquer que, dans le cas présent, les chats ont laissé une piste, une trace que nous pouvons suivre.

— Pourvu, dit Guillemain, que la neige qui tombe ne l'ait pas effacée complètement.

— Allons nous en assurer, proposa Jackson.

Tous deux sortirent. Au dehors la tempête continuait de faire rage.

— Comment pouvons-nous dans un temps pareil retrouver des pistes quelconques ? demanda Guillemain tout aveuglé par la neige fine que le vent poussait avec plus de violence de moment en moment.

— Je suis à peu près certain de relever une trace, fût-elle la plus petite, la moins apparente, répliqua Jackson avec conviction.

— Je vous le souhaite. Quant à moi, je ne puis pas voir à deux pas ; je ne peux pas même apercevoir la silhouette de nos chevaux qui, si je me rappelle, doivent se trouver tout près de nous.

— Attendez un moment et vous vous accoutumerez bientôt à cette poussière de neige.

Or, Jackson, depuis un instant, examinait attentivement le sol blanc. Puis, à demi courbé et tout en décrivant un cercle il se dirigea vers la route qui passait à cent pas environ de la chaumière. Guillemain le suivait pas à pas.

De la route Jackson revint à la hutte. Là, il s'arrêta avec un soupir de satisfaction et dit à Guillemain :

— À présent, vous pouvez tout au moins distinguer nos propres traces, n'est-ce pas ? Et vous convenez qu'elles font un cercle presque régulier ?

— En effet. Mais cela ne nous dit pas…

— Au contraire, cela nous dit qu'un traîneau est venu de Saint-Eustache, qu'il a tourné devant cette cabane, qu'il s'est arrêté un

moment — car je remarque ici les piétinements d'un cheval impatient — et que ce traîneau a repris la route par laquelle il est venu. Et j'en suis d'autant mieux sûr que, ce traîneau, nous l'avons croisé tout à l'heure.

— Ma foi, dit Guillemain émerveillé, il faut que vous ayez de vrais bons yeux, car pour ma part je n'y vois goutte.

— J'ai des yeux de hibou, sourit Jackson, et avec ces yeux-là je me fais fort de suivre au bout du monde le traîneau qui nous intéresse. Seulement, nous n'avons pas de temps à perdre, le traîneau a déjà une bonne avance sur nous.

Les deux hommes rentrèrent dans la hutte. Quelques minutes plus tard, emmenant l'aveugle en croupe avec eux, les trois amis se lançaient dans le brouillard de neige.

Chez Toinon la cabaretière

— Holà ! Toinon de Toinette… cabaretière de mon cœur, par ici un peu ! Viens étancher notre soif de ton vin et nous remplir les yeux de ton image !

— Minute ! minute ! Frisé, mon amour !

Un éclat de rire partit de cinquante bouches. Des coups de sifflet retentirent. Des gobelets vides heurtèrent les tables. Des bravos montèrent de l'âcre fumée des pipes. Ce soir-là, une cinquantaine de patriotes emplissaient la grande salle de l'auberge. La nouvelle cabaretière, Toinon, — qu'on appelait depuis « mamezelle Toinon » gros comme le bras, — et qu'on allait, selon les

« dit-on », appeler bientôt Mame Philibert, successeur attitré de feu maître Moulin, aubergiste et célibataire, es-qualités, de par les dernières volontés de ce dernier dûment exprimées en un testament déposé en l'étude de certain notaire — la nouvelle cabaretière donc vidait et revidait carafes et carafons dans un nombre… un régiment, presque, de gobelets alignés sur le comptoir. Il va sans dire que derrière chaque gobelet se posait un buveur. Il va sans dire aussi que toutes les tables étaient dignement occupées, et fort occupé aussi, était Philibert qui, vu la nombreuse assemblée, avait dû abandonner pour un moment ses fonctions de valet d'écurie pour accepter l'honorable position de valet de tables. Et ce Philibert, avec un tablier bien blanc collé au ventre, faisait ce soir-là son apprentissage de futur aubergiste, en courant, un cabaret aux mains, du comptoir aux buveurs attablés, et des buveurs attablés au comptoir.

Il était arrivé une fois que Philibert, ayant au préalable emprunté au défunt maître Moulin son sourire ironique avait, par hasard ou autrement, demandé à trois hôtes installés dans un angle obscur — trois hôtes ayant noms Auguste Dupont, Médard Lafleur dit Le Frisé et Pierre Mailhiot dit La Vrille — ce qu'on pourrait bien leur servir. Le sieur Auguste Dupont avait répondu sur un ton d'autorité qu'on ne voulait requérir que les seuls et uniques services de la distinguée cabaretière. Ce à quoi Philibert avait répondu avec une révérence imitée de feu maître Moulin, et ce à quoi Le Frisé avait répondu par une interpellation à Toinon.

Donc, Toinon, ayant trouvé un moment de loisir à son comptoir, s'était empressée d'accourir en personne auprès de nos trois amis.

— Jolie Toinon, commença Dupont, on veut être servie que par tes jolies mains !

— Tout à votre service, messieurs, répondit Toinon avec un petit rire.

— Mais avant tout, dit Le Frisé, tu vas nous conter comment la chose s'est faite que tu sois passée subito de ta cuisine à ce comptoir ?

— Mon cher, c'est pas la parabole de l'Évangile, répondit Toinon avec un petit air suffisant. J'ai passé, ajoute-t-elle, comme a trépassé subito maître Moulin.

— Mais encore, tu ne lui as pas volé son auberge, j'imagine ?

— Moi !... Pour qui me prends-tu ? répliqua Toinon avec un accent demi blessé.

— Pour la plus jolie cabaretière du pays que j'te prends, donc. Non, t'as pas volé l'auberge, je sais ben ; mais ça nous explique pas...

Louisette était étendue, immobile...

— C'est simple pourtant : comme j'étais bonne fille et que maître Moulin restait sans parents et héritiers dans ce monde, il m'a simplement couchée sur son testament.

— Elle appelle ça « tout simplement » ! fit Dupont en clignant de l'œil.

— Une chose sûre, dit La Vrille, c'est une manière d'être couché pas déplaisante.

— Mais sais-tu, demanda Dupont, que ton patron a eu un tort avec tout ça ?

— Lequel donc ?

— Celui de t'avoir couchée seule sur un si bon lit !...

Toinon éclata de rire pour demander aussitôt :

— Qu'est-ce qu'on va vous servir ?

— Le meilleur de toi-même, jolie Toinon de Toinette, répliqua Le Frisé, et le meilleur de ton vin !

Avec un nouvel éclat de rire Toinon répondit :

— Ça me chagrine ben, mon pauvre Frisé, de ne pouvoir te servir que le meilleur de mon vin. Quant au reste, ma foi... c'est promis, et pas pour ton nez !

— Coquin de Philibert ! grogna Le Frisé, il m'a volé !

Déjà Toinon s'était élancée vers le comptoir.

Le Frisé alors se mit à chanter à tue-tête :

Te souviens-tu, Toinon...
C'était jour de fête
Que j'ai fait ta conquête ?
Et tu n'as pas dit non...

— Hourrah pour Le Frisé ! cria une voix dans la salle.

— Hé... là... Philibert ! lança un autre, va't-en donc à l'écurie manger ton avoine !

Des rires, des lazzis volèrent...

Toinon, qui revenait apportant le vin commandé, chanta en réplique :

Te souviens-tu, Frisé,
Si t'as bonne mémoire,
Qu'un certain jour de foire
Je t'ai pas mal fessé ?…

Un rire général accueillit la boutade chantante de Toinon. Des cris, des battements de pieds et de mains, des « attrapes Frisé », des « Hardi Toinon », tout un chahut ébranla l'auberge de la cave au grenier.

Et au milieu de ce vacarme, la porte de l'auberge s'ouvrit dans une poussière de neige et deux hôtes nouveaux pénétrèrent dans la salle.

Tous les bruits s'éteignirent comme par enchantement. Tous les yeux se braquèrent sur les arrivants : un homme et une femme, enveloppés tous deux de fourrures, couverts de neige. L'homme emportait dans ses bras un paquet d'aspect volumineux et lourd. Ils se dirigèrent vivement vers le comptoir où Toinon les rejoignit.

La femme se pencha vers Toinon et murmura d'un accent autoritaire :

— Une chambre pour une demi-heure environ pour nous, et pour notre cheval une stalle à l'écurie et une mesure d'avoine ?

Mais Toinon avait tout d'abord failli tomber de surprise, puis elle avait pâli et murmuré ce nom :

— Mamezelle Olive !

— Chut ! souffla Olive, et conduis-nous de suite à la meilleure de tes chambres !

Le nom d'Olive ne fut pas entendu dans le bruit de la conversation générale qui venait de reprendre. Et Toinon, ayant donné des ordres à Philibert, pour s'occuper du cheval des deux voyageurs, prit une bougie et précéda ses hôtes dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

La Vrille alors se pencha vers ses deux amis et leur demanda :

— Savez-vous qui sont ces gens ?

— Comment le savoir quand on aperçoit à peine le bout de leur nez sortant des fourrures ? répliqua Dupont.

— Les connais-tu, toi ? interrogea Le Frisé.

— Ou plutôt si je les reconnais ? Eh ben, écoute. Et La Vrille baissant encore la voix ajouta : j'ai reconnu, malgré son voile et ses fourrures la jeune femme, ou mieux la jeune fille.

— Une jeune fille ! dit Dupont.

— Et dont nous savons tous le nom…

— Ah ! ben, par exemple… fit Le Frisé incrédule.

— C'est comme je vous le dis, poursuivit La Vrille avec un accent convaincu.

— Eh ben, alors, son nom ? demanda Dupont.

— Mam'zelle Olive Bourgeois !

— Hein !

— Et l'homme, continua La Vrille, c'est le père Bourgeois !

— Cré mille chiens ! jura Le Frisé ahuri.

— Et le paquet qui les accompagne, ajouta La Vrille avec une mimique expressive, ce paquet-là sent la chair humaine !

Le Frisé éclata de rire.

— Tu m'crois pas ? demanda La Vrille vexé. Eh ben ! je te gage un « flacon » de gin que si on ouvrait le paquet on trouverait dedans la fille au père Marin !

— T'es fou ! dit Le Frisé en riant.

— Ou ben t'es soûl ! ajouta Dupont.

— Voulez-vous gager ? insista La Vrille.

— Comment savoir que c'est Louisette qui est dans le paquet ?

— Ça c'est mon affaire, déclara La Vrille. Gagez-vous ?

— C'est correct, consentit Dupont, je te la gage la bouteille de gin.

— Et je t'en gage une autre, dit Le Frisé. La Vrille se mit à rire.

— Sacrebleu ! comme dit des fois le Girodin, ce qu'on va en virer une !...

— Prends garde de la virer à tes dépens ! fit observer Le Frisé.

— C'est bon, on va voir ça tout à l'heure !

Or, l'à propos étant survenu, les trois amis se mirent à commenter l'enlèvement de Louisette. Ils parlaient des recherches in-

fructueuses de Jackson et des frères Marin… de la disparition des Bourgeois après l'incendie et la destruction de leur propriété.

Toinon était redescendue de l'étage supérieur, de même que Philibert était revenu de l'écurie, et la salle avait repris son aspect d'avant. Seulement, la fumée des pipes devenait plus dense, l'atmosphère s'imprégnait d'une odeur plus âcre, des buveurs s'échauffaient d'avantage, de ci de là des refrains joyeux montaient, des discussions plus vives s'élevaient, des langues s'assouplissaient, d'autres s'épanouissaient…

Parfois une voix enrouée et pâteuse criait :

— À bas les Anglais !

Une autre voix jetait :

— À mort les traîtres !

Ce soir-là on commentait, entre autres événements, la défaite des Patriotes à Saint-Charles.

Une demi-heure s'écoule. Olive, toujours accompagnée de l'homme au paquet volumineux — l'ancien commerçant, comme l'avait deviné si justement La Vrille — descendit dans la salle.

Quelques minutes suffirent à la jeune fille pour régler la dépense ; et bientôt le traîneau et ses occupants partaient dans la direction de Saint-Benoît.

Dans le traîneau une voix de mauvaise humeur demanda :

— Pourquoi nous être arrêtés dans cette auberge, Olive ! Ce n'était pas prudent !

— Notre cheval avait besoin de nourriture, répondit Olive ; car il a une longue course à fournir cette nuit.

— Et si on avait été reconnus ?... fit le sieur Bourgeois avec inquiétude.

— Ne craignez rien, papa, il n'y avait pas dans l'auberge une seule tête raisonnable. Soyez tranquille. D'ailleurs j'ai fait la leçon à la fille, et ce n'est pas elle qui nous trahira.

L'ancien commerçant poussa un profond soupir et commanda son cheval.

La tempête continuait.

Àune centaine de verges derrière le traîneau qui glissait de moins en moins vite dans la neige de plus en plus épaisse, trois hommes couraient.

— Sacré mille chiens ! jurait Le Frisé, parlez-moi d'une gageure par un temps comme ça !

— C'est ce qui te prouve, répliqua La Vrille en riant, que je l'aurai bien gagnée !

Plus loin, à leur suite, un autre homme, jurant, blasphémant, trébuchant, courait aussi. C'était Thomas qui se demandait avec étonnement :

— Qui sont ces imbéciles qui courent aussi après le traîneau ?...

Et lui, haletait...

Vingt minutes environ après le départ d'Olive, Jackson et Guillemain entraient dans l'auberge. Ils avaient confié l'aveugle à

son fils, Georges, qui s'était rendu tout droit avec son vieux père, à la maison de la forge. L'Américain alla à Toinon, se fit servir pour lui et Guillemain un verre de vin, puis il demanda s'il n'y avait pas dans l'auberge trois voyageurs inconnus.

— Il en est venu deux tout à l'heure, répondit Toinon avec indifférence : ils sont repartis peu après.

— Ils étaient en carriole ?

— Je crois qu'oui, m'sieu !

— Depuis combien de temps sont-ils partis ?

— Vingt minutes peut-être.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Ah ! ça, par exemple, je ne sais pas. Attendez un moment. Et elle appela Philibert.

— Dis donc, Philibert, sais-tu par où sont partis les voyageurs de tout à l'heure ?

— Ma foi, répondit Philibert avec un sourire niais, je les ai pas suivis. Tout de même ils m'ont eu l'air de prendre par Saint-Benoît.

Toinon s'excusa pour aller servir ailleurs.

Jackson glissa une pièce de monnaie dans la main de Philibert qui remercia, rougit de plaisir et se courba.

— Maintenant, mon garçon, lui dit l'Américain, peux-tu nous dire quels sont ces voyageurs ?

— Tout ce que je sais pour les avoir vus dehors seulement, c'est une dame et un monsieur.

— Ah ! Et tu es sûr qu'ils n'étaient que deux et non trois ?

— Dame ! répliqua Philibert en se grattant le menton, ils sont toujours trois… mais le troisième, c'est un paquet !

— Un paquet ?

— Eh ben, oui ; un paquet joliment gros, et avec l'air pas mal lourd.

— Quelle forme avait le paquet ? interrogea encore Jackson.

— C'était plutôt long…

— Ah ! ah ! et tu n'as pas remarqué autre chose ?

— J'ai ben remarqué que le paquet était enveloppé dans une couverture…

— De quelle couleur ?

— Ça, je ne sais pas, je n'ai pas pu voir.

— Et où ont-ils placé le paquet dans la carriole ?

— Le monsieur l'a placé bien soigneusement sur ses genoux.

— C'est bien, dit Jackson, merci.

Ayant appris à peu près tout ce qu'il était possible d'apprendre, Jackson et Guillemain quittèrent l'auberge.

Dehors, Jackson dit :

— Maintenant, nous les tenons. En avant !

— En avant ! répéta Guillemain.

Les deux cavaliers partirent au grand galop.

Nuit de drames

Après deux bonnes heures de marche, le traîneau tourna sur une route transversale et s'arrêta peu après devant une maison de ferme bâtie de pierre grise. Cette ferme demeurait inhabitée depuis plusieurs années. Elle était la propriété d'un cultivateur émigré aux États-Unis. N'ayant pas trouvé d'acquéreur, la maison demeurait vide, comme le sol restait sans culture. Les gens du pays disaient la maison hantée. On prétendait avoir vu, la nuit, des lueurs mystérieuses traverser les volets clos, des lueurs qui ne s'immobilisaient jamais. Elles semblaient parcourir la maison de la cave au grenier ; elles allaient, venaient, brillaient sur un point, étincelaient sur l'autre, s'éteignaient, reparaissaient. Certains soirs, les vendredis surtout, on avait remarqué une légère colonne de fumée s'échappant par la cheminée. Et les histoires de « lutins » et de « revenants » ne manquaient pas. Aussi, cela suffisait-il pour écarter à jamais l'acquéreur superstitieux et crédule…

Quoique le sieur Bourgeois fît partie de cette catégorie de gens, et quoiqu'il eût répugnance à venir habiter une maison à réputation de lutins, il fut bien contraint de subir les volontés de sa fille, Olive. Sans abri, depuis la destruction de leur propriété à Saint-Eustache, exécrés par la plupart de leurs compatriotes, les Bourgeois n'avaient eu de mieux à faire que s'éloigner promptement de leur village et chercher refuge dans quelques habitations

solitaires. Olive avait trouvé que cette maison de ferme était tout ce qu'il leur fallait pour le moment, et elle l'avait louée. Et c'est dans cette maison qu'elle avait pensé mettre plus sûrement Louisette à l'abri et mieux hors de la portée de ceux qui la cherchaient.

L'intérieur présentait un aspect misérable.

Dénué de tout ameublement convenable, de plafonds bas et enfumés, mal éclairé le jour par des fenêtres étroites et basses, sale, les murs fendus, craquelés, humides, avec une nuée d'araignées qui y avaient tissé leurs toiles, une armée de rats qui y faisaient ripaille, tout ce logis déserté n'offrait que désolation. Quel contraste avec la belle et claire demeure que les Patriotes avaient rasée !... Puis, aux solives poussiéreuses et vermoulues du plafond des chapelets d'oignons y étaient séchés, une moitié de jambon recouvert de moisissure pendait à un fil près de la cheminée, comme si ce jambon attendait d'être fumé de nouveau. À des chevilles enfoncées ça et là dans les murs, de vieilles hardes, haillons malpropres, fournissaient la pâtée aux mites. Écartelé, cassé, un vieux rouet, qu'on avait poussé du pied comme une chose affreuse gisait dans un angle. Et, comme si ce logis misérable avait voulu affirmer que jadis un maître en avait fait son château, on voyait encore une table sur laquelle demeuraient des ustensiles rouillés et disparates, et, autour, des escabeaux. Enfin, à deux clous plantés dans une poutre un vieux mousquet accroché faisait la garde.

Pour arriver à l'étage supérieur, on pouvait voir au beau milieu de la pièce un escalier crasseux et branlant.

Le sieur Siméon Bourgeois et sa fille avaient donc pénétré dans cet intérieur d'aspect presque funèbre. Dans la grande cheminée on avait eu soin de préparer à l'avance un bon feu, et en entrant dans cette maison de suite une chaleur plutôt humide et imprégnée d'âcres senteurs, prenait à la gorge. Olive alluma une bougie collée sur la table et alla attiser le feu de l'âtre. Le Sieur Bourgeois déposa son fardeau sur un banc placé le long du mur et s'approcha, grelottant, près de la cheminée où Olive chauffait déjà ses mains.

— Eh bien ! papa, dit la jeune fille avec une certaine ironie, ne pensez-vous pas que vous serez ici comme un seigneur ?

Le vieux soupira et répondit :

— Olive, si tu savais comme je me sens misérable ! Et il y avait dans ces paroles du Sieur Bourgeois comme un cruel reproche.

— Que voulez-vous, papa, ce n'est pas ma faute ! Vous ne pensez pas peut-être, que je suis bien heureuse, moi ?

— Non, tu ne me comprends pas. Tu es jeune toi, ardente, courageuse et belle avec ça ; tu as devant toi tout un avenir à conquérir. Tandis que moi, à cette heure de mes vieux ans, je me vois dépossédé de tout !...

— Ne vous inquiétez donc pas, papa, pour si peu. Vous l'avez dit : je suis jeune et courageuse, et je saurai bien conquérir la fortune avec l'avenir. Ensuite, nous ne sommes pas si à bout que ça. Nous avons sauvé de l'incendie notre argent... combien déjà ?

— Onze mille louis seulement !

— Mais c'est une fortune encore, papa ; ou, si vous préférez, c'est un joli capital qui nous permettra de refaire nos pertes.

— Ah ! que Dieu t'entende, Olive !

— À présent, papa, je vous conseille d'installer cette fille dans une chambre en haut. Il y a là, je crois, de vieilles couvertures de lit sur lesquelles elle pourra reposer plus confortablement. Dans cette armoire vous trouverez des provisions que j'ai apportées moi-même. Je vais donc vous laisser pour aller rejoindre Félix à Montréal. Si, d'aventure, quelque inconnu s'avisait de frapper à la porte, n'ouvrez pas… attendez patiemment mon retour.

— Quelle idée as-tu, Olive, d'entreprendre un tel voyage par le temps qu'il fait. Tu ferais mieux de finir la nuit ici.

— Impossible, papa. J'ai affaire à Saint-Benoît cette nuit même. Demain je prendrai la route de Montréal.

— Je vais donc rester seul ici, fit le vieillard d'une voix tremblante.

— Vous n'avez pas peur, papa ?

— Non, mais c'est l'ennui…

— Bah, interrompit la jeune fille en riant, je vous laisse avec une jeune et jolie compagne. Allons ! papa, bonne chance.

— Bon voyage, Olive. Garde-toi des rencontres dangereuses.

Olive, releva le collet de son manteau, gagna la porte, s'arrêta une seconde et prononça sur un ton concentré :

— Papa, le danger, c'est moi… je suis la haine et je suis la vengeance. Adieu !

Elle sortit et se jeta dans la tempête.

Dehors, le cheval n'avait pas bougé. Olive le conduisit à l'écurie avec la carriole, le dételа pour lui passer une selle, et l'instant d'après, elle partait à cheval vers Saint-Benoît.

Quatre hommes qui, au dehors faisaient le guet avaient vu Olive partir au galop.

Ces quatre hommes, comme on le sait, étaient, d'une part, Dupont, Le Frisé et La Vrille qui, dissimulés derrière une haie observaient la maison solitaire ; d'autre part, c'était Thomas, qui était parvenu à se faufiler jusqu'à l'arrière d'un hangar de la cour.

En voyant Olive quitter la ferme, Olive qu'on avait plutôt devinée, Dupont fit cette remarque :

— Voilà une proie qui nous échappe, mes amis : mauvais signe !

— Qu'importe ! répliqua Le Frisé, il nous en reste encore. Et puis qui sait si celle-là qui s'en va ne reviendra pas bientôt ?

— Pourvu qu'elle ne revienne pas avec un régiment d'Anglais ! émit narquoisement Dupont.

— Peuh ! les Anglais sont loin à c't'heure ! C'est pas ça que je r'doute le plus.

— Qu'est-ce que c'est que tu redoutes, Frisé ?

— Cristi, qu'on gèle tout rond ici !

Dupont se mit à ricaner :

— Attends que La Vrille nous passe son flacon de gin !

Le Frisé poussa du coude La Vrille qui demeurait silencieux.

— Eh ben ! La Vrille, fit-il, avec un air moqueur, t'aurais mieux fait d'acheter de suite chez Toinon le flacon que tu as parié.

— Laisse faire, grogna La Vrille, attendez les événements !

Pendant que nos amis se taquinaient, Thomas, tout en surveillant lui aussi la maison, se disait avec des jurons répétés :

— Ces trois hommes que j'ai vus tout à l'heure, et qui doivent être cachés quelque part, ont sans doute des desseins mauvais. Que veulent-ils au juste ?... je n'en sais rien. Assurément ils vont chercher à pénétrer dans la maison. Ce sont peut-être des amis de Louisette. Ce sont peut-être aussi des ennemis au vieux Bourgeois et ils vont lui faire un mauvais parti. Dans l'un ou l'autre cas il faut que je les précède. Car cette Louisette, je la veux ! Je la veux, quand ce serait uniquement pour me venger d'Olive. Je la veux, je l'aurai ! Et en même temps que ces paroles il grimaçait un sourire haineux. Mais, le pire pour le moment, c'est de pénétrer dans la maison. Voyons ! il faut que je trouve un moyen sans que personne s'aperçoive de rien !

Et Thomas se prit à réfléchir profondément.

Plus loin, à l'abri du vent derrière la haie, nos trois amis avaient repris la conversation à voix basse.

— Pour moi, disait Auguste Dupont, je ne vois aucun moyen honnête de pénétrer dans l'fourneau. Vous comprenez si le vieux a dû se barricader après le départ de sa fille. Si encore les volets étaient ouverts, on pourrait toujours enfoncer le carreau d'une fenêtre et entrer.

— Il y aurait toujours moyen, répliqua Le Frisé, de faire sauter un volet.

— Ça ferait du bruit, fit observer Dupont.

— Eh ben, et ton carreau que tu voudrais enfoncer, penses-tu que ça ferait moins de bruit. ? Allons ! toi, La Vrille, qu'est-ce que tu penses ?

La Vrille n'avait pas repris la conversation de tout à l'heure ; il continuait de méditer.

— Si tu veux gagner le pari, poursuivit Le Frisé, t'as besoin de te pousser. Moi, mille chiens, j'aimerais autant tout perdre pour un bon feu et un bon lit !

— Quant à ça, répliqua La Vrille, je suis pas mal de ton idée. Mais on n'est pas venu ici pour rien.

— Eh ben, alors, as-tu une idée ? demanda Dupont.

— Ce n'est pas l'idée qui me manque, répondit La Vrille, c'est l'échelle.

— Une échelle ?

— Pourquoi faire ? demanda Le Frisé.

— Pour grimper sur le toit.

— Sacrédié ! fit Dupont, c'est pas un temps, ou ben je me trompe fort, pour aller chanter le coq sur les toits !

— Non ; mais il y a là une cheminée…

— Qui fume ?… Je la vois bien, dit Le Frisé. Songes-tu à te faire enfumer comme un jambon ? Et il éclata de rire.

Mais La Vrille le réprimanda :

— C'est pas le temps de faire des farces. Comprenez-vous pas qu'on peut, en se laissant glisser par la cheminée, arriver jusqu'à l'intérieur de ce logis du diable ?

— Tiens ! tiens ! fit Dupont avec une sorte d'admiration, je vois pas mal maintenant ton idée d'échelle.

— Seulement, on ne l'a pas sous la main.

— Ma vieille Vrille, dit Le Frisé, je n'ai pas encore trouvé une maison d'habitant où l'on ne pouvait pas trouver une échelle. Allons voir !

— Allons ! dit La Vrille. Pendant notre absence Dupont surveillera la route et les alentours.

Sans bruit, à pas de loup les deux compagnons parvinrent jusqu'en la cour de l'écurie dans laquelle, hormis ce hangar derrière lequel se tenait Thomas, on apercevait d'autres petites constructions.

Et Thomas vit les deux silhouettes humaines ; dans le vent qui soufflait avec rage, il essaya de saisir les paroles qu'échangeaient ces deux hommes qu'il ne pouvait reconnaître. Mais ce fut peine perdue, d'autant que nos deux amis ne parlaient qu'à voix basse.

Derrière l'écurie La Vrille avait découvert une échelle à demi enfouie sous la neige.

— Je me demande, dit-il au Frisé, si elle sera assez longue.

— Elle n'est pas bien longue en effet. Mais on peut toujours l'essayer.

L'échelle fut portée vers la maison et appliquée contre le mur.

— Autant que je peux, dit La Vrille, je pense que je pourrai atteindre la toiture. Tiens bien le pied de l'échelle, je vais monter.

— Va, elle ne m'échappera pas.

La Vrille grimpa lestement.

Rendu au milieu de l'échelle, il s'arrêta et demanda :

— As-tu une corde, Frisé ?

— Pourquoi faire ?

— Pour descendre dans la cheminée, pardi !

— C'est vrai. Attends un peu, il me semble que j'en ai vu une accrochée au mur de l'écurie.

Le Frisé se dirigea hâtivement vers la cour des étables et revint bientôt avec une corde pouvant mesurer une douzaine de pieds.

— Elle n'est pas extraordinairement longue, fit-il remarquer à La Vrille mais c'est mieux que rien.

— Donne quand même.

La Vrille saisit la corde et monta l'échelle. Il put atteindre la corniche de la toiture qui allait en pente douce. Là, il n'eut qu'à s'enlever légèrement des poignets pour se trouver sur le toit. Une croûte de neige et de glace l'empêchait de glisser.

Alors, il se pencha et dit au Frisé en bas :

— Monte à ton tour, pour me tenir la corde.

Le Frisé obéit.

L'instant d'après les deux amis avaient atteint la cheminée. À cet instant, la neige ne tombait plus aussi dru et le vent avait sensiblement diminué. C'était une sorte d'accalmie dont profita La Vrille. Des mains et des genoux il grimpa à la tête de la cheminée. Cette manœuvre dangereuse ne lui permit pas de voir sur la pente opposée de la toiture une lucarne, par laquelle il eût été plus aisé pour lui de pénétrer dans l'intérieur de la maison. Mais La Vrille avait besoin de toute son attention pour ne pas rater un mouvement et ne pas perdre l'équilibre. Il se trouva bientôt assis à califourchon sur la tête de la cheminée.

Pendant ce temps, en voyant le manège de ces deux hardis compagnons, Thomas passait de l'étonnement à la stupéfaction. Très curieux, il avait suivi tous leurs mouvements, de l'écurie à la maison, de la maison à la toiture. Mais quand il vit l'un des deux hommes entourer de ses deux bras la cheminée, se hausser, grimper, atteindre la crénelure, puis se dresser, glisser et disparaître dans le trou de la cheminée, oui, quand Thomas eut cette vision qui lui parut comme un rêve extraordinaire, il fit un bond furieux, prononça un blasphème et s'élança vers la maison. Il avait compris qu'il ne serait plus le premier… qu'il était devancé…

Deux heures avaient passé depuis le départ d'Olive.

Resté seul avec Louisette endormie et toujours enveloppée dans le manteau, le vieux Bourgeois avait promené autour de lui un regard craintif, puis il avait été secoué d'un frisson de peur. Les rugissements de la tempête, le gémissement des volets que le vent secouait, les craquements du toit, la demi-obscurité qui l'en-

tourait, la danse affolée et lugubre des flammes du foyer lorsque la rafale s'engouffrait dans la cheminée, et, enfin, l'aspect informe des choses qui, aux yeux du vieillard peureux, prenaient des ressemblances de bêtes quelconques ou de spectres, tout cela tourmentait l'esprit du sieur Bourgeois à un tel point qu'il oubliait de verrouiller la porte et d'attiser le feu de l'âtre. Il demeurait debout, sans un mouvement, demi courbé, l'œil blafard, l'oreille tendue à tous ces bruits incertains de la tempête qui ne cessait de mugir au dehors.

Longtemps il demeura ainsi n'osant bouger, comme s'il avait redouté, en faisant le moindre mouvement, de voir quelque monstre surgir et bondir jusqu'à lui. Mais la fatigue le poussa enfin vers un escabeau à peine visible dans l'ombre. Il voulut rapprocher ce siège du foyer ; mais en posant les mains dessus il toucha quelque chose de velu. D'instinct il bondit en arrière et jeta un cri de terreur. Et, tout tremblant, les yeux désorbités, il chercha à reconnaître cette chose velue qu'il avait touchée. Pourtant, rien ne bougeait… Cela ne pouvait être une bête quelconque !… Il se hasarda à revenir vers l'escabeau, mais à pas craintifs, mal assurés… et alors seulement, sous la clarté subite d'un jet de flammes soulevé par le vent, il reconnut la fourrure de sa pelisse.

— Suis-je bête ! murmura-t-il.

Il enleva la pelisse, l'accrocha à une cheville enfoncée dans le mur et vint s'asseoir devant le feu.

Mais il ne se sentait pas à l'aise, le vieux. À chaque instant il sursautait, levait la tête, jetait autour de lui un regard apeuré, puis ramenait ses yeux sur l'âtre. Puis, il demeura immobile, l'esprit hanté de toutes les peurs imaginaires. Enfin, il finit par tom-

ber dans une sorte de demi-sommeil, inconscient des choses, des bruits divers produits par l'ouragan, inconscient même de ses propres frayeurs. Peu à peu le feu de la cheminée s'éteignit.

Soudain, un bruit nouveau… un bruit tout à fait étranger frappa les oreilles du sieur Bourgeois. Il se réveilla en sursaut, et son œil épouvanté se fixa sur une apparition effrayante. Dans la cheminée et piétinant, les cendres refroidies, gesticulant, ricanant, lançant des regards de feu, une sorte de spectre tout noir de suie venait d'apparaître ! Comment, homme ou spectre, cette chose était-elle arrivée là ! Naturellement, le sieur Bourgeois ne prit pas le temps de démêler ce mystère. Il se dressa d'un bond, renversa l'escabeau, recula d'un pas, trébucha contre quelque chose, tomba, se releva et bondit en arrière avec un cri de terreur folle.

Ce fut tout… le spectre noir avait bondi à son tour, s'était rué sur le vieux Bourgeois. Lui, sentit comme des griffes pénétrer dans la chair de son cou, un poids lourd peser sur lui, une haleine rude et chaude passer sur son front… Puis, il se sentit soulever de terre, monter, emporter comme en un rêve monstrueux, puis, tout à coup, il tomba… tomba… toujours comme en rêve avec le monstre qui l'étranglait.

Et alors, La Vrille — qu'on ne pouvait reconnaître sous la couche de suie qui l'enveloppait — tenant toujours le vieux à la gorge et appuyant un genou sur sa poitrine, demanda :

— Où est la fille au père Marin, vieux ?

L'œil vitreux du vieillard demeura fixé avec épouvante sur la face noire de La Vrille. Ses lèvres livides et crispées ne pouvaient remuer.

— Parle, vieille peau, rugit La Vrille, sinon je t'étrangle !

Il serra plus fort le cou du vieux.

Le même œil vitreux, atone, le regarda. Les mêmes lèvres blanches, tordues, restèrent immobiles.

— Vas-tu répondre, bandit ? cria encore La Vrille exaspéré. Où est Louisette ?

Mais à cette même seconde il sentit un choc terrible contre sa tête, comme si une lourde massue était tombée, et il roula à demi mort sur le plancher.

Un sourd ricanement résonna.

La silhouette grimaçante, terrible de Thomas se profila dans l'ombre. Il déposa par terre l'escabeau avec lequel il venait d'assommer La Vrille. Un moment il parut considérer avec une sorte de triomphe diabolique le corps inerte du jeune patriote et le corps raidi déjà du vieux Bourgeois. Puis son regard ensanglanté fit le tour de la pièce. Ce regard tomba sur la forme inerte et indécise reposant sur le banc près du mur. Il s'approcha lentement comme un reptile. D'une main tremblante, d'espoir ou de crainte, il souleva un coin du manteau, se pencha, ricana, et murmura :

— Hein ! ma petite femme… je te retrouve enfin !

La jeune fille demeurait toujours dans une immobilité de mort. Mais sa respiration, maintenant, paraissait plus accentuée, son visage blêmi retrouvait comme un semblant de rouge.

Thomas la saisit et l'enleva dans ses bras. Lentement il se dirigea vers la porte par laquelle il était entré, porte que le sieur Bourgeois, trop en proie à ses épouvantails, avait oublié de ver-

rouiller. Devant lui, sur son chemin, les deux corps inanimés parurent lui barrer la route. Thomas, s'arrêta une seconde, cracha par terre avec mépris, puis enjamba les deux obstacles. Tout à coup il s'arrêta, prêtant une oreille anxieuse à certain bruit du dehors.

Il tressaillit vivement : car sur le perron et derrière la porte qu'il allait franchir des pas humains retentirent, des voix parlaient.

Thomas recula un peu promenant autour de lui des regards inquiets. Il avait peur. Ses yeux virent l'escalier conduisant à l'étage supérieur. Il s'en approcha vivement, regarda l'ouverture au-dessus de sa tête, monta une marche. Là, il parut hésiter. À nouveau son regard troublé se reporta sur la porte de sortie. Alors, tout à coup, comme mû par un instinct étrange ou par une sorte d'inspiration, il déposa son fardeau sur une marche de l'escalier, courut à la porte, la verrouilla, revint à son point de départ, enleva Louisette et s'élança rapidement dans l'escalier.

Il était temps : dehors, devant la porte solidement verrouillée maintenant, la voix de Gusse Dupont demandait :

— Hé ! La Vrille, es-tu là ?

Et Le Frisé :

— Par tous les diables de l'enfer ! viens nous ouvrir, bonne Vrille, si tu ne veux pas nous voir geler tout vifs !

Seuls les vacarmes de la tempête répondirent.

— Holà ! La Vrille ! cria encore Dupont.

— Voyons, ma vieille Vrille, reprit Le Frisé, ne fais donc pas le sourd-muet pour une histoire de nous jouer une farce ! On a déjà la bibite aux doigts ! Ouvre, mon vieux, qu'on se chauffe un peu !

Toujours les mêmes bruits de tempête.

— Malheur de malheur, alors ! gronda Dupont. On va simplement enfoncer cette maudite porte, damnée Vrille, et, tant pis, tu payeras pour ! As-tu encore cette barre de fer Frisé ?

— Oui. Ôte-toi de là, mon vieux, et tu vas voir que je ne suis pas encore manchot avec un gourdin de ce genre-là.

Un énorme coup de barre de fer ébranla la porte. Un deuxième coup fit gémir les pentures.

— Encore un ! encouragea Dupont, ça vient !

Un troisième coup disloqua les ais.

Un quatrième coup fit sauter les deux verrous, et d'un coup d'épaule appliqué par Dupont la porte s'ouvrit.

En apercevant les deux corps immobiles sur le plancher, les deux amis comprirent aussitôt qu'il ne s'agissait plus de farce ou de comédie.

Ils allèrent vivement à La Vrille, le secouèrent et le roulèrent, si bien qu'à la fin celui-ci fit un mouvement et ouvrit des yeux étonnés.

— Eh ben ! eh ben ! dit Le Frisé, tu ne reconnais donc plus les amis ?

Aidé de ses camarades, La Vrille se mit sur son séant.

Alors, seulement, Le Frisé et Dupont virent une mare de sang sur le plancher.

En même temps La Vrille portait une main à sa tête et faisait entendre une exclamation de douleur.

— Eh ben ! quoi ! ta tête fait donc mal ? Et Le Frisé enlevait le bonnet de laine de La Vrille.

Puis, Dupont découvrit un crâne fendu et des cheveux mêlés dans un caillot de sang.

— Diable ! diable ! fit-il avec une sorte de surprise inquiète, serait-ce le vieux qui t'a fait ça par hasard ?

— Non… répondit faiblement La Vrille.

— Non… répéta Le Frisé avec étonnement. Ce n'est pas le diable toujours ?

— Peut-être ! répondit La Vrille avec un pâle sourire.

— Ah bah !

— Écoutez. Je tenais le vieux — nous étions seuls ici — et je l'étranglais… quand tout à coup il m'est tombé comme un coup de masse sur l'ossipute ; ça m'a simplement dégringolé !

— J'te crois bien, pauvre Vrille, on te l'a abîmé par mal ton ossipute !

— Mais le vieux, lui ? interrogea Dupont en indiquant le corps du sieur Siméon Bourgeois.

— Lui ? répliqua La Vrille avec un sourire candide, je pense bien que je l'ai endormi pour un temps !

Alors, Le Frisé, qui s'était penché sur le corps du vieillard, se releva et dit en blêmissant :

— Mille diables ! ma vieille Vrille, j'ai ben peur que tu l'aies endormi pour tout de bon !...

— Eh ben ? fit La Vrille.

— Le vieux est mort !

— Hein !... mort !...

Malgré sa douleur, sa faiblesse, La Vrille se dressa debout et demeura frappé d'épouvante devant le cadavre du sieur Siméon Bourgeois !

Rencontres

Dans la neige et le vent Olive galopait, contente de l'œuvre accomplie, fière de sa haine satisfaite. Louisette était définitivement en son pouvoir, et bientôt elle allait savourer le fruit si enivrant de sa vengeance en jetant la chair vierge de cette jeune fille en pâture aux loups de la société. Cette vision fascinait Olive, son cœur trépignait d'une joie âpre, farouche.

Quelle étrange fille que cette Olive ! Quelle volte-face si soudaine surgissait du fonds de cette âme mystérieuse ! Quels reviremements dans sa mentalité peut-être maladive ! De quels contraires cette nature fragile, parfois si énergique et si indomptable, se trouvait pétrie ! L'analyse la plus subtile ne parviendrait pas à défricher le formidable mélange des sentiments et des pensées de cette nature presque phénoménale. En effet, étudions-là en pas-

sant : elle aime, et elle clame qu'elle hait ! Elle n'aime pas et s'imagine qu'elle aime ! Dans le premier cas, c'est Jackson ; dans le second, c'est Guillemain. Et elle est jalouse : de l'un, de l'autre, de tout ! Elle se dit outragée, et elle jure de se venger. Oh ! la vengeance… comme elle l'appelle, comme elle la conjure, comme elle est prête à l'accepter sous quelque forme qu'elle se présente ! Elle sent qu'elle ne reculera devant rien ! Le crime le plus monstrueux ne la fait pas frémir… elle veut se venger coûte que coûte ! Et pourtant, quand l'heure est venue, elle hésite, elle recule… Elle a vu Louisette presque sous la griffe et la dent de Thomas, elle a deviné les désirs mauvais du satyre, et la vengeance était là tout à sa portée ! Pourtant cette divination l'a épouvantée ; ces désirs de Thomas l'ont horrifiée ! Oui, au prix de sa propre vie, elle aurait empêché que la main sacrilège du monstre humain ne se posât sur Louisette, cette pure enfant. Elle l'a arrachée des mains de l'affreux vilain, pour empêcher une profanation ! Et maintenant, cette action généreuse accomplie, Olive vit toujours de l'espoir d'une vengeance, et cette vengeance a la même forme que celle devant laquelle elle a eu peur ! À cette heure, Olive Bourgeois ; triomphante, songe à donner Louisette aux appétits sensuels de quelques jeunes fous que son frère, Félix, appelle ses amis ! Oui, à l'avance, Olive éprouve comme une jouissance infernale, non du mal qu'elle va faire à Louisette, mais plutôt de la blessure inguérissable qu'elle pense creuser dans le cœur de l'Américain, Jackson. Car, disons-le, plus que jamais Olive croit que Jackson est amoureux de la jolie Louisette, et plus que jamais elle veut que ce Jackson ne trouve plus, au lieu de la pure Louisette, une jeune fille avilie.

Et cette espérance était tellement avide qu'Olive ne pouvait s'empêcher de murmurer avec une joie sauvage :

— Oh !… il a préféré ma haine à mon amour… tant pis ! Je saurai bien lui prouver que je ne suis pas à dédaigner et qu'on ne me dédaigne pas impunément !

Encore une autre bizarrerie de cette fille ! Pour faire taire les voix intérieures qui l'accusent d'avoir la première, manqué à la parole donnée, elle jette tout le blâme sur celui qui, à cette heure encore peut-être, songe à lui donner tout son amour, toute son âme ! Olive a repoussé Jackson, elle l'a éloigné, elle l'a outragé ; à présent, elle accuse le jeune homme de l'avoir dédaignée, elle ! Et elle veut se venger de ce dédain… Mais passons.

Donc Olive Bourgeois galopait à travers ce temps de tempête. Comme elle approchait du village de Saint-Benoît, elle aperçut une troupe de cavaliers s'arrêter au croisement de deux routes. Inquiète, et voulant éviter cette rencontre nocturne, Olive dirigea sa monture derrière des buissons bordant la route. Elle pouvait là, dissimuler facilement sa présence.

La troupe s'était arrêtée un moment comme pour s'assurer de son chemin. Olive saisit un murmure de voix, puis elle vit les cavaliers prendre la direction du village de Saint-Benoît et passer bientôt à trois pas d'elle. À cette minute, l'un des cavaliers lança un éclat de rire sonore aussitôt emporté par le vent. Mais cet éclat de rire fit tressaillir Olive : la jeune fille avait cru reconnaître la voix de son frère. Oui, cela lui avait paru le rire de Félix.

Elle lança aussitôt son cheval à la suite des cavaliers et jeta le nom de son frère. Ce fut plutôt un cri, un appel vague… la troupe s'arrêta. L'un des cavaliers rebroussa chemin et s'avança à la rencontre de la jeune fille, demandant d'une voix un peu moqueuse :

— Hé ! mon bel ami, est-ce après nous que tu cours ainsi ?

— Félix ! prononça Olive.

Stupéfait, le cavalier s'écria :

— Est-ce vraiment toi, Olive, que je trouve sur cette route, dans cette tempête ?

— J'allais te rejoindre à Montréal… expliqua Olive.

Les sept ou huit cavaliers, qui composaient la petite troupe, venaient d'entourer, très curieux, le frère et la sœur. Félix leur dit :

— Messieurs, voici ma sœur, Olive, qui s'en venait me voir à Montréal.

Les cavaliers s'inclinèrent poliment et s'écartèrent un peu par discrétion.

Alors, Olive demanda :

— Tu as donc sitôt quitté Montréal ?

— C'est vrai. Et j'ai le plaisir de t'apprendre qu'on m'a donné un régiment à commander ; je suis capitaine. Vu ma connaissance du pays, le général Colborne m'a confié une mission d'importance.

— Je te félicite Félix.

— Aussi, reprit le jeune homme avec un geste de fatuité et un accent haineux, tu peux être assurée que je ne négligerai rien pour venger les outrages qu'on nous a faits. J'ai juré qu'il ne resterait pas une pierre de Saint-Eustache, et tu verras que je saurai tenir mon serment.

— Bien, dit Olive, j'aime t'entendre ainsi parler : tu te vengeras et tu nous vengeras tous. Très bien. Mais songe aussi que j'ai également une vengeance à assouvir, une vengeance personnelle, une vengeance que je ne peux laisser en d'autres mains que les miennes !

— Tu veux parler de l'Américain Jackson ? Sois tranquille, ma sœur, celui-là ne sera pas plus épargné que les autres.

— Tu ne me comprends pas, Félix. Ma vengeance n'est pas de celle que tu prépares. Ne te rappelles-tu pas ce que nous avions convenu avant ton départ pour Montréal ?

— Tu veux parler de Louisette ?

— D'elle-même. À la minute où je te parle, Louisette est en mon pouvoir.

— Ah ! ah ! tu l'as reprise à Jackson ?

— Oui… et c'est par cette fille qu'il aime que je veux le frapper ! Tu me comprends ?

— Et je t'approuve.

— En ce cas, je compte toujours sur toi pour m'aider dans l'achèvement de ma vengeance.

Un sourire mauvais courut sur les lèvres de Félix.

— Où est Louisette ? demanda-t-il.

Olive le mit au courant des événements de la soirée. Elle termina ainsi :

— Je redoute que Jackson tombe sur notre piste, et il serait urgent qu'elle disparût du pays le plus tôt possible. Ne pourrais-tu l'emmener à Montréal ?

— Pas de suite. Mais je connais à Saint-Benoît une femme à laquelle je pourrais la confier pour quelques jours.

— Tu veux parler de la vieille Dupart ?

— Elle-même. Ta petite Louisette aura là une maman qui aura pour elle les attentions les plus délicates.

Et en même temps que ces paroles Félix fit entendre un rire sardonique.

Olive ne put s'empêcher de frémir.

Mais elle se rappela toutes les souffrances de sa jalousie, tous les tourments que lui causait l'amour qu'elle croyait tissé entre Louisette et Jackson, et elle se rappela aussi toute la haine qu'elle éprouvait pour l'Américain. Elle se raidit contre les sentiments de pitié qui cherchaient à pénétrer dans son cœur. Elle dit à Félix sur un ton farouche :

— Alors, viens avec moi, puisque l'heure de la vengeance a sonné ! Viens, Félix, car j'ai hâte que mon cœur soit dégonflé de toute cette haine qui l'étouffe.

— Si tu veux patienter une minute, Olive, je vais me consulter avec mes amis.

— Soit, je t'attends.

Cinq minutes plus tard, Olive, Félix et deux de ses compagnons partaient pour la maison de ferme où Louisette avait été

conduite, pendant que le reste de la petite troupe, sur les instructions de Félix, continuait son chemin vers Saint-Benoît.

Immobilisés devant le cadavre du sieur Bourgeois, nos amis, Dupont, Le Frisé et La Vrille se demandaient par quel inconnu mystérieux La Vrille avait été assailli.

— Moi, disait ce dernier, j'crois pas aux revenants. Il y a donc un homme qui est entré dans la maison après moi, à moins qu'il n'y fût déjà et tandis que j'étouffais le vieux, l'homme inconnu m'a assommé.

— Si c'est vrai ce que tu dis, fit Dupont, l'homme doit être encore dans la maison ; car s'il était sorti par la porte, on l'aurait vu.

— Ce qui me ferait dire qu'il n'est pas sorti par la porte, dit Le Frisé à son tour, c'est que la porte était verrouillée à notre arrivée.

— Ça ne s'peut pas non plus qu'il soit sorti au travers des volets comme un esprit, ajouta Dupont.

— Si on visitait la cave, proposa La Vrille.

— C'est une idée, admit Le Frisé.

Et sans plus attendre il se dirigea vers une porte placée sous l'escalier. Les deux autres le suivirent.

La trappe fut levée. Un trou noir apparut aux yeux de nos amis, et une forte odeur de moisi leur monta au nez.

— Qu'un de vous autres apporte la bougie ! commanda Le Frisé.

Dupont courut à la table sur laquelle continuait de brûler une bougie de suif.

Àl'aide de ce luminaire les trois amis descendirent dans la cave, mais il n'y purent découvrir aucune trace d'un être humain.

— Pas un chat ! dit La Vrille vexé. Je lui aurais si bien tordu le cou !

— Il nous reste encore le grenier à visiter, émit Le Frisé.

— Montons-y voir ! dit La Vrille.

Au moment où nos trois amis remontaient de la cave, quatre personnage pénétraient dans la maison.

De part et d'autres partirent des exclamations de surprise.

Des regards curieux d'abord, acérés ensuite, s'échangèrent.

La voix d'Olive se fit entendre, inquiète, tremblante :

— Quels sont ces hommes ?

On y voyait à peine dans la faible clarté projetée par la lueur de la bougie que tenait Dupont.

Un court silence suivit les paroles d'Olive. Puis, comme d'un commun accord, trois sabres furent rapidement tirés des fourreaux.

Mais pour répondre à la menace des sabres, trois couteaux brillaient sinistrement.

— Qui êtes-vous ? interrogea Félix d'une voix peu assurée.

— On va te le faire voir ! répondit La Vrille d'une voix sourde.

Alors, Dupont déposa la bougie sur une marche de l'escalier, et les trois amis se rapprochèrent lentement, le couteau levé du groupe formé par Olive et les trois militaires.

Instinctivement, ceux-ci firent un pas de recul.

Les trois compagnons allaient bondir…

Mais un cri perçant les arrêta.

Olive avait poussé ce cri. Et maintenant on pouvait voir la jeune fille, livide, penchée sur le corps inanimé de son père.

Le cri d'Olive, la lividité de ses traits, ce corps humain inerte, tout cela fut pour Félix un trait de lumière. Il prononça un juron et, le sabre haut, il s'élança sur les trois Patriotes.

Une voix impérative et retentissante l'arrêta net.

— Encore un pas, monsieur Bourgeois, un geste de plus, et vous êtes un homme mort !

Olive dans un cri de surprise, mais un cri dans lequel il n'y avait ni terreur, ni haine, prononça ce nom :

Andrew Jackson !…

Et Félix, en se retournant d'une pièce, aperçut en effet l'Américain qui du seuil de la porte qu'il n'avait pas encore franchie, le tenait en joue avec un pistolet. Derrière Jackson apparaissait Albert Guillemain avec une barre de fer dans ses mains.

Félix et ses deux compagnons reculèrent, gardant Olive au milieu d'eux comme pour la protéger contre les attaques des Patriotes qui, volontiers, ils prenaient, pour de véritables assassins.

Jackson et Guillemain s'étaient réunis aux trois autres Patriotes, et leur nombre à présent en imposait à leurs adversaires.

L'Américain salua Olive et dit d'un accent légèrement ironique :

— Cette fois au moins, mademoiselle, vous êtes bien accompagnée.

— Ah !...vous serez donc toujours sur mon chemin !... Olive avait déjà recouvré tous ses sentiments de haine et tous ses projets de vengeance. La première émotion causée par la surprise s'était dissipée.

— Ne vous ai-je pas prévenue, mademoiselle, que je me trouverais sur votre route chaque fois que vous tenteriez quelque œuvre de vengeance contre ceux que j'appelle mes amis ? Je tiens parole, voilà tout. Maintenant, je désire savoir ce que vous avez fait de Louisette.

C'est alors seulement qu'Olive s'aperçut que sa victime n'était pas là.

La peur de ne pas voir sa vengeance aboutir à la fin qu'elle avait tant souhaitée la fit trembler.

— Demandez à ces hommes ! dit-elle avec mépris en désignant les compagnons de Jackson.

— Je sais déjà, mademoiselle, que la jeune fille n'a pas été trouvée dans cette maison.

Olive pâlit et ses regards se troublèrent.

Jackson l'observait, sans haine, mais plutôt avec une sorte de douce pitié à laquelle se mêlait, une admiration dont il n'était pas maître. Car l'Américain trouvait Olive plus belle ainsi, encadrée dans ce tableau sombre et funèbre, et toute palpitante sous les émotions diverses qui l'assiégeaient. Elle regardait Jackson, sans haine non plus, et maintenant elle semblait lui demander avec anxiété de démêler le mystère qui entourait tout à Coup la disparition de Louisette. Et sous l'éclat des yeux noirs et brillants d'Olive l'ingénieur se sentait aller comme vers un aimant qui l'hypnotisait : comme jadis, il subissait avec une ivresse qu'il ne pouvait dompter l'attrait puissant de cette belle lionne qui, au lieu de rugir selon sa coutume, demeurait tout à coup timide, craintive. Et Jackson qui, pour narguer cette jolie lionne, aurait voulu trouver des paroles cinglantes, n'arrivait à trouver sur le bord de ses lèvres et tout près de tomber que des mots d'amour. Pour la centième fois, peut-être, il se demandait pourquoi le destin avait placé un abîme entre elle et lui !... Oui, pourquoi ?... Car Jackson reconnaissait que son amour continuait de vivre pour cette fille rebelle, aux contrastes si étonnants, aux impulsions si diverses, intrépide, fougueuse, et en même temps si sensible. Parfois elle rugissait et s'apprêtait à mordre ; puis, tout à coup, elle frissonnait de crainte et son verbe haut et impérieux devenait un balbutiement ! Elle méditait les plus sinistres projets de vengeance, et soudain sa rage et sa fougue tombaient au choc d'une émotion douce ! Olive était femme, et la fragilité de sa personne se mariait à la fragilité de ses projets et de ses décisions. Sa nature l'induisait vers la soumission, vers la passivité, mais si le souffle de son tempérament impulsif soufflait sur sa pensée, elle se révoltait, se cabrait, mais c'était toujours pour rentrer, tôt ou tard, dans sa propre nature.

Et à ce moment encore Olive subissait une de ces nombreuses et subites transformations. Non pas de comprendre qu'en cette minute un homme fort la dominait mais d'apprendre que Louisette n'était plus en ce lieu où elle l'avait laissée. Pour cette jeune fille innocente qu'elle avait condamnée à l'ignominie, Olive ressentait tout à coup une pitié indéfinissable ; elle tremblait à la pensée que Louisette ne fût tombée aux mains d'un gredin sans scrupules. Et ce malheur et leurs conséquences désastreuses en fussent retombés sur sa tête, elle se sentait responsable d'une monstruosité. Au sein de la tempête de ses sentiments Olive ne voyait plus le but désiré ; mais dans l'accalmie elle embrassait l'iniquité du but atteint. Alors, elle avait peur ; alors, elle regrettait l'action précipitée ; alors, elle se fût brisée pour réparer le mal accompli.

Et à cet instant encore, Olive, découvrant l'infamie de sa conduite à l'égard de la petite-fille du père Marin, rougissait de honte et d'horreur. Maintenant, elle était anxieuse de retrouver Louisette pour la rendre à son grand-père, pour la rendre à Jackson même. Dans le cœur de la jeune fille il n'existait plus à cette minute que deux sentiments : le repentir et l'angoisse. Plus de haine, plus d'amour, de cet amour violent qui souvent la brûlait et la poussait vers la folie, plus de projets de vengeance, plus de rugissements, plus de menaces… dans l'âme d'Olive une prière à Dieu naissait, montait. À Jackson qu'elle aurait voué à toutes les morts l'instant d'avant, elle était prête maintenant à implorer son aide pour retrouver Louisette. Et cette pensée lui fit faire cette question à l'Américain ;

— Avez-vous visité l'étage supérieur ?

Du regard Jackson interrogea ses compagnons.

— On a, répondit La Vrille, visité la cave mais on n'est pas monté là-haut.

— Eh bien ! nous allons y monter, dit Jackson.

Il prit la bougie sur la marche de l'escalier, passa son pistolet à Dupont, avec ordre de tenir en respect les trois cavaliers, et suivi de Guillemain monta en haut.

Après cinq minutes les deux amis revenaient sans avoir découvert quoi que ce soit.

— Mademoiselle, dit Jackson, l'étage supérieur est tout à fait désert. Mais si vous voulez me dire toute la vérité sur l'enlèvement dont vous avez été le premier auteur, je me fais fort de retrouver celle que nous cherchons. Après, je vous laisserai aller en liberté, vous et vos compagnons.

Mais le ton froid et dominateur de l'Américain réveilla chez l'indomptable jeune fille des pensées qui avaient paru s'éclipser pour jamais. Sa jalousie la reprit, avec la jalousie l'orgueil se cabra sous la pensée de la défaite qu'elle subissait, et la victoire de Jackson l'humilia à ce point que toute sa haine, un moment, lui remonta au cœur.

Néanmoins, elle put se contraindre : elle voyait la partie perdue. Se révolter, c'était perdre pour toujours sa vengeance, se perdre elle-même peut-être. Non… il valait mieux tout avouer, quitte à se reprendre plus tard d'une autre façon.

Elle fit donc le récit exact de l'enlèvement de la soirée.

Le nom de Thomas Vincent mentionné dans le récit d'Olive fit sursauter La Vrille. Ce nom fut à l'imagination de La Vrille une

inspiration, un trait de lumière.

— Monsieur Jackson, dit-il, quand Olive eut terminé son récit, vous savez qu'un inconnu m'a assommé. Eh bien ! je ne serais pas surpris que cet inconnu fût Thomas lui-même qui nous aurait épiés et suivis.

— Je le pense aussi, répondit Jackson. Nous allons sans retard nous mettre à la chasse de ce coquin.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, s'effaça et dit aux militaires :

— Messieurs, vous êtes libres !

Ces paroles, prononcées simplement, étaient un ordre.

Les militaires le comprirent et gagnèrent la porte. Félix, cependant s'arrêta pour jeter un regard vers le cadavre de son père.

Jackson comprit ce regard. Il dit :

— Demain, monsieur, vous aurez libre accès dans cette maison et pourrez rendre à celui qui fut votre père les derniers devoirs qui lui sont dus.

Félix suivit ses compagnons dehors.

Olive, la dernière, passa devant Jackson.

Elle leva sur l'Américain un regard dans lequel il crut lire une pensée de renoncement et d'amour.

Son cœur se souleva et sa voix, quand il parla, trembla étrangement :

— Mademoiselle, prononça-t-il, j'espère bien que nous ne nous reverrons plus…

Elle ne répondit pas. Mais elle parut se hâter de sortir. Pourtant, Jackson, — peut-être fût-il la proie d'un rêve, — entendit un léger sanglot vivement comprimé et étouffé.

Olive était partie.

L'Américain referma le mieux qu'il put la porte à demi brisée, et dit à ses compagnons :

— À présent, mes amis, la louve est domptée ; mais il reste encore le loup !…

— Nous finirons bien par le rattraper gronda La Vrille, et je lui réserve un mot avec un point…

— Ce ne sera pas si facile de retrouver sa piste que la neige a dû recouvrir entièrement, émit Guillemain avec doute.

— C'est juste, avoua Jackson qui réfléchissait. Mais il reste l'espoir, car la neige a cessé de tomber, et en usant d'un peu de flair… Mais attendons le jour, car à présent il fait trop sombre dehors pour chercher une piste.

L'ange et le monstre

En voyant sa route barrée par la présence d'hommes inconnus, Thomas, après avoir tiré les verrous de la porte, avait gagné l'étage supérieur avec sa proie. Il avait agi sous la poussée d'un premier sentiment de sécurité, et n'avait pas songé que le danger

pour lui n'était point évité en montant d'un étage. Était-ce habitude qu'il avait chez lui de vivre au grenier ? Peut-être !... Toujours est-il qu'il avait déposé son fardeau, tiré de sa poche un bout de chandelle, fait de la lumière, et inspecté les lieux. Son inventaire ne lui fit voir autre chose qu'un amas de vieilles hardes poussiéreuses à demi rongées par la vermine, et des débris quelconques éparpillés ça et là. Il fouilla les débris, les vieilles hardes, accoutumé qu'il était de vivre dans la pourriture, et avec l'habitude qu'il avait de flairer et de remuer des détritus. Il ne trouva rien qui put lui servir à quelque chose, hormis une corde d'une certaine longueur. Cette corde il l'enroula autour de ses reins et pensa :

— On ne sait pas, ça peut toujours servir !

Puis, il promena la clarté de sa bougie tout autour de l'étage pour s'assurer que personne ne s'y trouvait caché. Il parut satisfait de son examen.

En revenant près de la trappe, son regard avisa un trou noir percé dans le plafond supérieur au-dessus de sa tête.

— Tiens, le grenier ! murmura Thomas avec un sourire.

C'était probablement le perchoir qu'il lui fallait.

Un moment, il écouta en frémissant les bruits que faisaient en bas Le Frisé et Dupont en essayant d'enfoncer la porte. Il ébaucha un nouveau sourire, et haussa les épaules.

— Allons ! se dit-il, il viendrait une armée d'Anglais, que je défie quiconque de me trouver là-haut sous le comble.

Et pour obéir à sa pensée il continua de scruter la demi-obscurité environnante. Dans un angle, il aperçut une courte échelle appuyée contre le mur. Son sourire s'amplifia.

— Bon murmura-t-il, l'échelle du grenier ! Le diable est pour moi !

Avec un ricanement funèbre il appliqua l'échelle sous le trou et quelques instants plus tard il était avec sa victime, hors d'atteinte. Car, en homme avisé, il avait tiré l'échelle après lui et fait retomber le panneau de la trappe.

C'était au moment où Le Frisé et Dupont finissaient de faire sauter les verrous de la porte et pénétraient dans la maison.

Au grenier, Thomas avait collé sa bougie sur le plancher, et il examinait à loisir son lieu de refuge. Ce grenier ressemblait au sien : aussi sale, aussi rempli de toiles d'araignées, avec les mêmes odeurs âcres de renfermé. Là encore, toutes espèces de vieilleries crasseuses. La seule chose qui parut intéresser Thomas, fut une petite lucarne pratiquée dans la toiture. Dans son esprit une lucarne représentait une issue. Il s'en approcha et en fit un examen minutieux. Puis il regarda au dehors.

Tout à coup il sentit deux mains saisir sa figure et des doigts pénétrer dans ses yeux. Il voulut pousser un cri de terreur, mais sa gorge serrée par l'épouvante ne put échapper aucun son. En même temps il sentait sur sa nuque une haleine courte et froide. Le danger lui fit retrouver sa présence d'esprit. Il poussa un juron et d'un coup de reins il se débarrassa de l'étreinte, puis ses bras s'enroulèrent avec force autour d'une taille humaine qui lui parut très flexible. Il ricana.

Àce ricanement se mêla un cri de désespoir et de frayeur.

Thomas reconnut Louisette. Il la renversa violemment par terre, saisit un chiffon sale qui traînait à portée de sa main et bâillonna solidement la jeune fille. Tout cela avait à peine duré l'espace d'une minute.

— Allons, ma poulette, dit alors le monstre en riant, on veut faire bobo à papa ? On n'est donc pas plus reconnaissante que ça ? Tu ne sais donc pas, ma fille, ce que tu serais devenue, si je t'avais laissée aux mains du vieux grichou Bourgeois et de sa jeune louve, Olive ?

Livide, tremblante de peur et de froid, Louisette fermait les yeux pour ne pas voir la face terrible du satyre.

Lui, se pencha sur sa proie.

— Regarde-moi donc un peu… Je ne suis pas bien beau, je sais bien ; tout de même j'en vaux bien un autre, il me semble.

Il saisit une des mains de la jeune fille. À ce contact Louisette ouvrit les yeux et retira brusquement sa main ; en même temps l'éclat sombre de ses regards exprimait nettement toute l'horreur qu'elle éprouvait pour cet homme.

Elle essaya d'enlever le bâillon qui l'étouffait.

Thomas l'en empêcha et se mit à rire.

— Si tu veux être raisonnable, ma jolie poule, on va te l'ôter ce bâillon. Mais il faut promettre à papa d'être bien sage, car autrement… Ensuite, tu te dis peut-être que tu pourrais jeter un appel aux gens qui sont en bas et dont on entend la voix. Seulement, ils arriveraient trop tard à ton secours.

Ce disant, il fit briller à la lueur jaune de la bougie la lame aiguë d'un coutelas.

Louisette ferma les yeux de nouveau. Elle était épouvantée. Et, pourtant, elle ne pouvait croire à tant de méchanceté de la part d'un être humain. Elle voulait s'imaginer qu'elle était l'objet d'un rêve et qu'elle allait bientôt s'éveiller dans son petit lit blanc, tout heureuse, dans la maisonnette de la forge. Mais le rêve bientôt prit la forme de la réalité, car peu à peu le souvenir lui revint d'une partie, tout au moins, de sa mésaventure. Elle put se rappeler assez nettement son enlèvement par les trois cavaliers inconnus et la miraculeuse intervention de Jackson. Puis, c'est Olive qui survient alors qu'elle attend patiemment ses oncles que l'Américain a promis de lui ramener. Elle se souvient ensuite, bien vaguement, c'est vrai, de sa séquestration chez Thomas dans le grenier sale, et il lui semble encore qu'elle se trouve dans le même lieu infect. Elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir qu'elle a été presque sans cesse sous l'empire d'un narcotique. Aussi, tout s'embrouille-t-il dans son cerveau. Tout ce qu'elle peut se rappeler nettement, c'est qu'elle a demandé à boire une fois et Thomas lui a présenté un vin quelconque dont les effets lui parurent étranges. Mais depuis, jusqu'à cette minute où Thomas la maintient sous lui, tout n'est qu'un rêve mauvais, et son âme pure s'élève vers Dieu pour implorer qu'on l'arrache à ce cauchemar.

Malheureusement, le rêve semble persister. L'homme grossier qui ricane près d'elle vient de saisir ses mains pour la deuxième fois. Le bras droit de l'homme cherche à entourer la taille de la jeune fille. Elle se débat avec une vigueur nouvelle. Elle frappe au hasard, elle gémit, elle tente de mordre en dépit du bâillon qui lui comprime les lèvres.

Rendu furieux par cette résistance, Thomas saisit brusquement la jeune fille à la taille, la soulève et la renverse violemment. Le plancher craque et gémit. Cette chute, bien qu'assourdie, a fait du bruit. Les voix d'en bas se font entendre plus distinctement. Thomas a peur. Il abandonne sa proie et dit sur un ton de fureur concentrée :

— C'est bon… tu ne perds rien pour attendre. Une fois que ces gens seront partis, alors, ma fille, tu paieras capital et intérêts.

Louisette demeura pantelante.

Le coquin, alors, se coucha sur le plancher et colla son oreille près d'une fissure dans l'espoir d'entendre ce qui se disait en bas.

Tout à coup il perçut des pas lourds qui montaient l'escalier ; c'étaient, comme nous le savons, Jackson et Guillemain qui allaient visiter l'étage supérieur à la suggestion d'Olive. Par crainte que la clarté ne filtre à travers une fissure du plancher, Thomas souffla vivement sa bougie. Le cœur battant, il attendit. Bientôt les pas entendus s'éloignaient. Bientôt encore un bruit de voix arriva jusqu'à son oreille attentive. Malheureusement il ne put rien comprendre. Alors, dans la noirceur qui l'entourait, Thomas s'assit sur le milieu de la trappe, mit les coudes sur les genoux et se mit à penser.

Thomas demeura ainsi jusqu'au moment où les premières clartés d'un jour pâle vinrent blanchir les vitres de la lucarne.

Il se leva un peu engourdi, et alla regarder au dehors. La tempête s'était apaisée. Le ciel demeurait chargé de lourds nuages gris. Une couche de neige très blanche couvrait toute la campagne.

En bas des voix parlaient encore.

— Diable ! murmura Thomas, je commence à sentir la faim au ventre. Est-ce que ces démons, en bas, vont me prendre par la famine ?

Car, maintenant, Thomas s'imaginait que sa retraite avait été découverte, et qu'on attendait le jour pour le capturer. Cette pensée le fit frissonner. Il se mit à réfléchir sur sa position.

Louisette, qui, avec ce rayon de jour pénétrant dans le grenier, pouvait un peu voir ce qui l'environnait, observait Thomas à la dérobée. Elle était parvenue à retirer le bâillon sans que Thomas s'en aperçut, tellement il était distrait.

Après un long silence le gredin dit à la jeune fille :

— Ma petite amie, il va falloir aller prendre un peu d'air. Ah ! c'est vrai, j'y pense… Tu ne sais pas qu'ici on n'est pas chez soi ? Et quand on n'est pas chez soi, on se trouve pas à son aise, pas vrai ? Aussi, faut-il le plus tôt possible regagner le toit conjugal ! Mais voilà : il paraît qu'il nous est interdit de passer par la porte, et alors, puisqu'on veut s'en aller, on va tout bonnement s'éclipser par la fenêtre. N'est-ce pas, ma petite ?…

Et le satyre ricanait toujours.

Il poursuivit, voyant la mine sombre de la jeune fille :

— Eh bien ! fais donc risette à papa ! On n'est donc pas d'humeur par ce beau matin d'hiver ? Bah ! je trouverai bien le moyen de te faire faire risette un peu plus tard.

Et son ricanement diabolique se prolongeait.

Il se prit ensuite à dérouler la corde de ses reins.

— Tu vois, reprit-il, montrant la corde à Louisette, jolie corde ? Sais-tu ce que je vais en faire ? Non ?... Écoute : tu vois bien cette lucarne, n'est-ce pas ? eh bien, je vais attacher une extrémité de la corde à cette solive placée juste au-dessus de la lucarne ; cela fait, je te passerai l'autre bout sous les épaules et je te laisserai glisser jusqu'en bas, puis je glisserai à mon tour. Comme tu vois, rien de plus simple !

Louisette avait détourné la tête avec dégoût.

Thomas venait de pousser les volets de la lucarne. Un moment, il parut examiner le jour gris. Puis il se pencha au dehors et regarda. La lucarne se trouvant pratiquée vers le milieu de ce côté de la toiture, Thomas ne pouvait voir l'endroit du sol où il mettrait le pied.

— Il faut absolument, se dit-il, que je m'assure où on va arriver avec cette corde. Et cette corde, encore, sera-t-elle assez longue ? Qu'importe ! Il faut tenter l'entreprise ! Et s'il faut crever, crever là ou ici... Au moins, en bas, il y aura toujours moyen de défendre sa peau ; tandis qu'en ce grenier, avec la faim au ventre et la soif au gosier, ce n'est guère attrayant ! Allons !...

Décidé à tout risquer, il attacha la corde à la solive qu'il avait désignée à Louisette l'instant d'avant. Avec l'autre bout il fit un nœud coulant qu'il passa autour de ses reins. Puis il monta sur l'appui de la lucarne, se baissa et, tenant solidement la corde entre ses doigts, il se laissa glisser doucement sur la pente de la toiture. Il s'arrêta sur le bord et examina le sol en bas. Il remarqua qu'il se trouvait du côté des étables. Il avait donc toute

chance de s'évader sans être aperçu. Il éprouva une joie diabolique.

— Allons ! se dit-il, c'est vraiment un jeu d'enfant.

Et satisfait de lui-même, il se mit à remonter vers la lucarne.

Louisette avait paru suivre tout le manège précédent de son gardien avec une sorte d'intérêt. Quand elle le vit disparaître, elle se leva, mue par une curiosité qu'elle ne pouvait s'expliquer, et s'approcha doucement de la lucarne. Craintivement elle jeta un regard troublé dehors, et ce regard vit Thomas penché sur le bord du toit, regardant en bas. Une pensée subite surgit à l'esprit de la jeune fille : couper la corde !... C'était pour elle la délivrance !... Mais avec quoi pourrait-elle trancher cette corde qui retenait son bourreau au bord d'un précipice ?... Non... c'était impossible ! Elle n'avait rien, rien... Oh ! si elle avait eu ce coutelas qu'une fois Thomas avait fait briller à ses yeux terrifiés !... L'épouvante la reprit ! Elle vit Thomas revenir vers la lucarne, et elle vit à ses lèvres ce sourire effrayant du monstre qui la martyrisait.

Thomas approchait... elle se recula un peu dans l'ombre pour ne pas être vue. Elle grelottait.

Le satyre apparut, la tête d'abord, puis son corps se haussa, et bientôt il se trouva debout sur l'appui de la lucarne faisant glisser le nœud coulant de ses mains à ses pieds. Il était tout essoufflé par l'effort accompli.

Alors, Louisette eut une autre idée, — une idée si magique, si irrésistible, qu'elle fit un bond jusqu'à l'ouverture de la lucarne, et de ses deux mains tendues elle imprima à Thomas une violente poussée. Le choc fut si soudain, si inattendu que le satyre oscilla,

puis tenta de saisir quelque chose pour reprendre l'équilibre ; mais ses mains n'ayant rencontré que du vide, il tomba sur la pente du toit, poussa un cri sourd, roula entraînant la corde dont le nœud coulant lui enserra solidement un pied, et il glissa pour disparaître comme engouffré dans un abîme insondable.

Puis tout demeura silence, hormis les voix d'en bas qu'on pouvait encore saisir.

Alors, épuisée par le jeûne, la fièvre et surtout par l'effort inouï qu'elle venait d'accomplir, la jeune fille roula évanouie sur le plancher.

Délivrance

En bas, Jackson venait de dire à ses compagnons :

— Il fait assez clair maintenant, je pense, pour reprendre notre tâche. Il faut trouver Thomas.

— Moi, proposa La Vrille, je s'rais d'avis qu'on aille de suite et tout droit à sa cabane.

— Ce n'est pas mon avis à moi, fit Guillemain. Le coquin est trop rusé pour ramener Louisette chez lui. Et je ne serais pas étonné qu'il s'en fût allé à Saint-Benoît chez la mère Dupart.

— La vieille sorcière ? demanda Dupont.

— Oui. On prétend qu'il y a du cousinage entre la vieille et Thomas Vincent.

— Si nous ne parvenons à découvrir aucune piste, reprit Jackson, nous irons peut-être rendre visite à la sorcière. Allons, venez !

Les cinq hommes sortirent de la maison. Dehors, le jour se faisait peu à peu. Le vent était tombé, mais le temps demeurait gris comme si la tempête allait recommencer.

Au bas du perron, Le Frisé étudia les traces encore visibles d'Olive et de ses compagnons. À ces traces se mêlaient assez distinctement celles de Jackson et de Guillemain.

— Je ne peux pas, dit-il, voir d'autres pistes que les vôtres.

— Faisons le tour de la maison, proposa Jackson ; notre homme aurait bien pu sortir par une fenêtre et refermer le volet après lui.

Tous se mirent lentement en marche, les yeux rivés sur le sol blanc de neige. Mais aucune trace étrangère nulle part, la neige demeurait immaculée.

La Vrille, qui marchait en tête, était arrivé à l'arrière de la maison. Il s'arrêta tout à coup et fit entendre une exclamation de stupeur.

— Eh bien ! quoi ? demanda Le Frisé.

— Approchez ! souffla La Vrille dont les traits du visage étaient livides.

Jackson, le premier, accourut, puis les autres à sa suite, et tous s'arrêtèrent, muets de stupéfaction, pétrifiés presque, leurs regards rivés sur un corps humain pendant, la tête en bas, au

bout d'une corde serrée à l'un des pieds ; et la corde descendait de la toiture le long du mur de pierre.

— C'est un homme ! prononça le premier, Dupont.

— Thomas ! dit Guillemain qui s'était rapproché.

Jackson, à son tour s'approcha jusqu'à toucher l'homme du doigt.

— Il est mort, annonça-t-il.

— Et bien mort aussi, dit La Vrille. Voyez, il a la tête défoncée… on voit encore du sang sur le mur.

— Et du sang là encore, sur la neige ! fit Le Frisé en remuant la neige de son pied juste au-dessous de la tête de Thomas.

— Mes amis, prononça lentement Jackson, cet homme a reçu un juste châtiment. Mais je me demande comment cet événement s'est accompli.

— Rien de plus simple, déclara Le Frisé qui venait de découvrir la lucarne. Regardez vous-même cette lucarne, m'sieu Jackson : il y a là un grenier, Thomas s'y était réfugié, puis il a voulu s'enfuir, il a glissé, tombé, et s'est assommé sur la pierre de la muraille.

— Mais comment expliques-tu la manière dont il est accroché ? demanda La Vrille.

— Ah bien, ça, par exemple, ma vieille Vrille, je suis comme toi, je n'y comprends rien du tout !

Cependant Jackson, tout en méditant, examinait du regard la lucarne.

— Mes amis, fit-il au bout d'un moment, ou je me trompe fort, ou le mystère est là-haut, c'est-à-dire au grenier que nous n'avons pas visité.

— Oui, s'écria Guillemain, c'est au grenier qu'est tout le mystère, et ce mystère, je ne serais pas étonné qu'il s'appelle « Louisette ». Venez ! Et comme un fou, il s'élança vers la porte de la maison.

Louisette était déjà revenue de son évanouissement, mais elle ne paraissait plus se rappeler les événements tout au moins la scène terrible qui avait précédé sa chute. Elle se demandait avec une insistance maladive en quel lieu elle se trouvait.

Assise par terre, elle regardait comme avec étonnement la lucarne ouverte et la corde attachée à une solive. Elle se sentait environnée des ombres d'un mystère qu'elle essayait vainement de pénétrer. Puis ses regards alourdis erraient vaguement, à travers la lucarne ouverte, sur le ciel gris et bas. En dépit du froid qui la saisissait — peut-être aussi était-elle insensible à ce froid — elle demeurait immobile. Et comme une malade qu'on installe devant une fenêtre ouverte pour lui faire aspirer l'air pur du dehors, elle semblait attendre qu'on vînt la déplacer. Sa faiblesse devenait une sorte de torpeur puissante de laquelle elle était incapable de sortir.

Ce fut d'abord avec un regard indifférent et sans un éclat que la jeune fille aperçut tout à coup une tête amie passer par le trou de la trappe, puis une autre et encore une autre… Elle ne marqua aucune surprise en voyant paraître Albert Guillemain, son fiancé, elle ne prononça aucune parole, elle ne tendit pas ses bras. Elle se mit debout, un sourire pâle un instant courut sur ses lèvres

sèches, puis elle chancela. Guillemain l'avait saisie à temps dans ses bras.

— Louisette !... qu'as-tu, ma chérie ? demanda le jeune homme très inquiet. Sois tranquille maintenant, tu es sauvée !

La jeune fille alors entoura le cou de son fiancé de ses deux bras, laissa tomber sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme et se mit à pleurer silencieusement.

Jackson et les autres Patriotes demeuraient silencieux, n'osant troubler cette douleur profonde. Et le silence qui suivit fut pénible : chacun de nos personnages avait sur les lèvres des paroles de compassion, et pourtant pas une bouche ne s'ouvrait. Albert Guillemain lui-même, tenant Louisette dans ses bras, gardait le silence, sombre, souffrant atrocement de la souffrance de sa fiancée.

Et alors, tout à coup, ce silence lourd et funèbre fut traversé par le crépitement d'une fusillade apporté par les échos du matin.

Un vif tressaillement secoua tous les personnages de cette scène, Louisette elle-même leva la tête, et regarda, surprise, Guillemain. Puis tous les regards se cherchèrent pour se confondre ensuite dans une même inquiétude.

Jackson s'élança vers la lucarne, se pencha en dehors et prêta l'oreille.

Une minute se passa dans un silence de mort, puis le grondement lointain d'un canon franchit l'espace.

L'Américain retira vivement sa tête pâle et dit d'une voix grave :

— Cela vient de Saint-Eustache… on se bat !

Tous frémirent.

Et alors Louisette, à son tour, s'élança vers la fenêtre. Elle avait retrouvé comme par magie toute sa vigueur. Elle aussi pencha son front livide dehors pour écouter. Et de nouveau la même fusillade lointaine se fit entendre.

Louisette revint vers Guillemain, tremblante :

— Oui, dit-elle, on se bat à Saint-Eustache… chez nous ! Et grand-père qui est peut-être seul à la maison

— Rassure-toi, Louisette, dit Guillemain : Octave et Georges sont là pour veiller sur lui.

De nouvelles détonations retentirent… et d'autres encore plus prolongées.

— Mes amis, dit Jackson, les troupes du gouvernement attaquent Saint-Eustache et les Patriotes leur tiennent tête.

— En ce cas, s'écria La Vrille, nous sommes nous aussi des Patriotes, et là-bas on doit avoir besoin de nous. Partons !

— Partons ! répéta Le Frisé.

— Partons ! crièrent cinq voix vibrantes.

Seulement, comme on n'avait que deux chevaux, Jackson commanda à Guillemain de prendre Louisette avec lui ; et quant à Jackson, il prendrait en croupe l'un de nos amis. Mais deux de nos personnages seraient forcés de faire route à pied.

— Bah ! répliqua Dupont, on a de bonnes jambes et nous arriverons toujours à temps !

— Allons ! s'écria Le Frisé, impatient, la bataille nous appelle ! Vive la liberté !...

La bataille de Saint-Eustache

C'était jeudi, 14 décembre.

Durant les jours précédents, surtout depuis la nouvelle néfaste que la bataille de Saint-Charles avait été perdue par les Patriotes, le camp militaire de Saint-Eustache avait été déserté par un nombre considérable de recrues. Les sermons de l'abbé Paquin qui, du haut de la chaire, condamnait hautement l'insurrection, avaient fait rentrer dans leurs foyers des centaines de canadiens. Avec cela le manque de fusils, malgré les espérances et les promesses de Chénier qui attendait de jour en jour une cargaison d'armes à feu et de munitions en quantité suffisante, avait fort démoralisé un bon nombre de volontaires. Plusieurs s'étaient dit :

— C'est être stupides que d'aller se battre sans armes contre des ennemis bien armés et bien disciplinés !...

Rien de plus logique, certes. Contre les canons et les fusils modernes, il était insensé de marcher avec des faulx, des haches, des fourches, des barres de fer, et quelques vieux mousquets rouillés, qui avaient été décrochés de la poutre où ils avaient vieilli sous une couche de poussière. Dans ces conditions les chefs patriotes

étaient impuissants à empêcher ou à prévenir la désertion. Ils avaient beau crier :

— Eh bien ! à Saint-Denis ?…

— Oui… mais après Saint-Denis, il y a eu Saint-Charles…

Ce n'était pas la peur, non, jamais !… mais le découragement qui clairsemait les rangs de la petite armée canadienne.

Aussi, à la veille de ce 14 décembre, Girod avait dit à Chénier :

— Si cela continue, nous ne serons plus que deux pour tenir tête à l'ennemi s'il se présente.

— Eh bien, nous tiendrons ! répondit Chénier qui conservait quand même son superbe courage.

De fait, leur petite armée, qui avait compté quelques jours auparavant près de deux mille hommes, se voyait réduite de moitié la veille du 14 décembre. Et le lendemain, ceux qui demeuraient encore à leur poste ne parurent pas très enthousiasmés, lorsque, vers les cinq heures du matin, deux villageois de Sainte-Rose, vinrent prévenir Chénier qu'une troupe, formée de deux mille hommes environ, s'apprêtait à traverser la rivière pour attaquer Saint-Eustache.

La nouvelle créa une vive émotion parmi les Patriotes. On n'avait pas paru attendre l'ennemi si tôt.

Girod, Chénier et les autres chefs tinrent conseil. Il fut décidé de sonner l'alarme et de se préparer au combat. Chénier, pendant les préparatifs, irait en reconnaissance avec une centaine d'hommes. Ces hommes, qui seraient choisis parmi les plus réso-

lus et les mieux armés allaient retarder le plus possible la marche de la troupe ennemie.

Et ce fut au son des cloches de l'église et du couvent que se fit l'appel aux armes. En quelques minutes le tocsin mit le village tout entier sur pied, et chaque villageois, comme chaque Patriote, commença de se mettre en état de défense au mieux de son savoir. Si bien que le désordre fut partout. Nulle tactique. Aux ordres succédaient les contre-ordres. Les chefs, ignorant eux-mêmes ou ne sachant qu'à peu près l'art militaire, ne parvenaient pas à s'entendre. Et la discipline manquait partout. On s'arrangeait à sa guise et à sa façon, et dans l'excitation et le désarroi on oubliait les plus simples éléments de sécurité.

On s'occupait surtout aux barricades du côté de la rivière, puisque l'ennemi venait par là. Des barricades ?... on entrecroisait à la hâte des pièces de bois quelconques, d'une hauteur de cinq ou six pieds. On avait soin de laisser ça et là un trou, sorte de meurtrière par où l'on pourrait glisser le canon des fusils. Et l'on ne songeait pas que ces pauvres retranchements allaient s'écrouler sous le premier boulet de canon. Car on savait que l'ennemi traînait du canon avec lui, et ce mot « canon » suffisait pour semer le découragement. Girod était là pour réchauffer, exalter : mais on savait Chénier parti en reconnaissance, et, sans le docteur au milieu d'eux, les Patriotes hésitaient. En Girod personne n'avait confiance. Tout de même le travail de défense avançait, et Saint-Eustache semblait devenir une forteresse.

Avec ses hommes Chénier, pendant ce temps, courait sur la glace vers le village de Sainte-Rose. Cette tentative de retarder l'ennemi n'allait donner aucun bénéfice, elle fut la plus grande faute commise par les chefs patriotes. On s'était privé de cent

hommes, c'était beaucoup, c'était même considérable, on s'était surtout privé d'une tête ! On peut dire que toute la faute revenait à Girod : car c'est lui qui avait décidé et ordonné. Son incapacité se révélait au premier coup de clairon, sa lâcheté naîtrait au second coup !

Chénier et ses hommes étaient déjà à mi-chemin. Le jour venait, et à travers cette clarté diffuse des ombres humaines apparurent s'avançant à la rencontre des Patriotes. Tout à coup les ombres retraitèrent, s'éclipsèrent, à la grande surprise de nos canadiens qui, un moment, avaient espéré voir leur nombre augmenté par quelques compatriotes de Sainte-Rose. Mais ils comprirent que c'étaient des ennemis, et leur fuite augmenta l'enthousiasme des Patriotes.

Ils accélérèrent le pas, ne se doutant pas que ces fuyards étaient des éclaireurs envoyés par l'ennemi.

En effet, une fusillade éclata du côté de Sainte-Rose. Sous les balles qui sifflaient, les Patriotes s'arrêtèrent surpris. Une seconde fusillade, plus précise et mieux nourrie, les fit reculer, et quelques-uns d'entre eux tombèrent. Chénier et ses hommes ripostèrent vivement, mais cette riposte ne parut pas intimider l'ennemi. Une troisième volée de balles enveloppa la petite troupe, un boulet de canon vint tout près ricocher sur la glace. La confiance des Patriotes était ébranlée : ils reculèrent encore, sans riposter cette fois. Car Chénier avait dit :

— Ménageons nos balles pour de meilleures cibles !

Or, les cibles apparurent : une cinquantaine de cavaliers approchaient au galop, et, derrière, quelques escouades d'infanterie suivaient au pas de course. À ce moment, Chénier avait déjà per-

du quelques hommes, tués ou blessés, d'autres se sauvaient du côté de Saint-Eustache. C'était la débandade. Aux hommes qui demeuraient à ses côtés Chénier alors donna ordre de retraiter. Cette retraite fut presque une panique : on se mit à courir en tous sens vers Saint-Eustache. Plusieurs jetèrent leurs fusils pour alléger leur course. Chénier tenta de contrôler ce qui lui restait d'hommes. Mais soudain, une nouvelle troupe ennemie apparaissait sortant des bois avoisinants Saint-Eustache, et cette troupe, en même temps que celle venant de Sainte-Rose, tirait sur nos canadiens. Ils se virent entre deux feux. Ce fut alors un sauve-qui-peut en dépit des efforts de Chénier pour maintenir l'ordre et le calme. C'était le commencement du désastre. Et ce ne fut pas sans peine que Chénier parvint à rentrer au village de Saint-Eustache : il ne lui restait plus que dix hommes.

Tout était dans le plus grand désarroi au village. Girod, voyant Chénier retraiter et ses hommes l'abandonner, et sachant que le village allait être attaqué par deux côtés à la fois — événement tout à fait imprévu — Girod, donc, eut peur.

Sous prétexte d'aller chercher des renforts, il remit le commandement à l'un de ses amis, et au galop de son cheval prit la route de Saint-Benoît. La fuite d'un général sur un champ de bataille n'est certes pas un facteur de victoire. Le moral des Patriotes n'était d'avance trop élevé pour encore lui donner l'exemple de la désertion. Aussi, après Girod, vit-on des bandes de Canadiens quitter le village dans différentes directions. À leur suite des villageois fuyaient emportant les choses les plus précieuses, les objets les plus nécessaires. Si bien que Chénier, à son retour, ne trouva plus qu'une petite troupe mal armée et décou-

ragée… quatre cents hommes tout au plus ! Qu'importe ! Il redressa sa tête altière et prit le commandement.

— Amis, cria-t-il de sa voix retentissante, oublions les lâches et couvrons-nous de gloire ? Vive la liberté !

— Vive la liberté ! répondirent quelques centaines de voix.

Quelques-uns, moins optimistes, demandèrent :

— Et nous, qu'allons-nous faire sans fusils ?

— Ne vous tourmentez pas, répondit Chénier avec un sourire tranquille et confiant, vous prendrez les fusils de ceux d'entre nous qui tomberont !

Déjà le village était cerné de toutes parts par les habits rouges. Du premier coup de canon les barricades avaient sauté. Les balles ennemies commençaient à semer la mort de tous côtés.

Chénier divisa ses hommes en trois groupes.

Le premier, commandé par Octave Morin, reçut l'ordre d'aller se barricader dans le couvent. Le deuxième, sous les ordres de Georges, dans le presbytère. Chénier, avec le troisième groupe qui comprenait un peu plus de deux cents hommes, se retrancha dans l'église.

Après avoir été cerné, le village fut envahi, et l'ennemi ayant surpris ou deviné la manœuvre de Chénier, s'apprêta à faire le siège du couvent, du presbytère et de l'église. Les Patriotes se servaient des fenêtres pour meurtrières, et durant la première heure les habits rouges tombèrent.

Colborne, qui dirigeait en personne les opérations du siège, s'exaspérait. Par crainte que des renforts ne viennent aux Canadiens, il veut achever promptement sa besogne.

Mais il sait qu'il est important de procéder avec méthode : il a pour ainsi dire trois forteresses à se défaire en même temps. Il a le désavantage de la position : ses soldats sont exposés. Les Patriotes invisibles. Les balles de ceux-ci sont meurtrières, les balles rouges n'ont d'autres effets que de briser des fenêtres.

Colborne ordonne de diriger la principale attaque contre le presbytère et le couvent ; ensuite il pourra réunir toutes ses forces contre l'église et ceux qui y sont retranchés. Il prévoit que ce point est le plus important, et sachant que Chénier y commande, il veut se réserver un dessert digne de lui.

Sur les trois canon qu'il traîne avec lui, il commande qu'on en dispose deux contre le presbytère et le couvent. Et alors les boulets rouges font leur œuvre, les murailles grises sont trouées, des murs s'écroulent, les Patriotes tombent à leur tour, et l'incendie se joint aux machines de guerre pour mieux accomplir ce travail de destruction.

Les Patriotes postés au couvent et au presbytère, très décimés déjà, sentent qu'ils ne pourront tenir d'avantage et que le sacrifice de leur vie sera inutile. Tout leur paraît perdu, irrémédiablement. Alors, pour ceux-là, c'est la retraite et la fuite.

Le général anglais Colborne sourit.

— À l'église maintenant ! commande-t-il. Car jusqu'à ce moment il n'a maintenu autour du temple de Dieu qu'une petite

troupe d'infanterie. Et jusqu'à ce moment aussi Chénier et sa bande avaient tenu bon, tout en ménageant leurs munitions.

Mais la vraie bataille allait commencer, ou mieux la terrible boucherie dont notre histoire demeure douloureusement ensanglantée.

En effet, les canons crachent leurs boulets de fer contre les murs qui se fendent, se trouent, menacent de s'écrouler et d'ensevelir les braves Patriotes. Ils se battent bien, nos Canadiens cette fois : à peine un boulet a-t-il fait une brèche quelconque qu'aussitôt le canon d'un fusil canadien y glisse, puis un autre, puis un autre… Les Rouges roulent sur la neige. Ils avancent pour escalader les murs et pénétrer par les fenêtres, ou par les brèches qu'ont faites leurs canons, mais chaque fois ils reculent foudroyés, découragés… Cent fusils seulement les tiennent à distance… Cent fusils seulement sèment une mort rapide et prodigieuse parmi ces soldats que conduit un chef réputé.

Colborne enrage. Dix fois il a commandé l'assaut de la grande porte, et dix fois les Anglais ont été refoulés avec de lourdes pertes.

Un moment, on crut que la victoire allait rester aux Patriotes. De l'église des cris de triomphe retentissent. Chénier exulte et prépare une sortie. Il sait que le courage seul lui donnera la victoire ! Il sait que l'audace, en pareille occurence, est souvent décisive ! Audaces fortuna juvat !… Oui, mais Colborne est là qui médite toujours. Et Colborne vient de donner des instructions précises à une escouade d'habits rouges, et ceux-ci vont mettre le feu à l'église.

Le feu ! C'était l'arme la plus terrible contre les Patriotes. Chénier comprit que lui et ses hommes allaient bientôt se trouver dans une fournaise. À cet instant, il restait à peine cent Patriotes de valides dont quelques-uns souffraient de légères blessures.

À Chénier, toujours indomptable, cela parut encore suffisant.

— Il faut sortir ! dit-il.

Il veut sortir, mais non pas fuir. Il veut sortir à la tête de ses braves, il veut se battre homme contre homme, corps à corps, il veut gagner encore une victoire qui lui échappe ! Mais sortir, comment ?... Par où ?...

La grande porte du temple flambe, et au travers des ais qui se tordent, se disjoignent, tombent en cendres fumantes, les Patriotes voient des soldats rouges pointant vers eux des gueules de canon.

Il y a les fenêtres... Mais toutes sont gardées, et y jeter un regard furtif et rapide c'est recevoir une balle anglaise ! Que faire ?

Une chance reste aux Canadiens. Du côté de la rivière Colborne n'a posté que trois ou quatre sentinelles. Chénier se dit que par les fenêtres qui donnent sur ce côté il lui sera facile de sortir avec ses braves.

Dehors, à ce moment, une voix brutale clame :

— Les loups vont brûler dans leur tanière !

Chénier reconnaît, avec horreur, la voix de Félix Bourgeois. Alors, de sa voix ardente il répond en regardant ses amis :

— C'est un lion qui va sortir de son antre et qui va mordre !

Et il sort… mais il sort au moment même où Colborne a songé de placer des soldats de ce côté de l'église. Qu'importe ! il faut sortir, l'église brûle, il faut fuir une mort plus atroce que les balles, une mort sans gloire ! Et c'est par une fenêtre, en effet, que Chénier saute hors de l'église suivi de ses compagnons. Il a sauté, un fusil fumant aux mains, le visage noir de poudre, farouche, sublime, comme l'a chanté notre poète :

Sanglant, échevelé, noir de poudre, on le voit
Grandir en même temps que le danger s'accroît…

Avec ses héros il gagne le cimetière où il veut se retrancher et tenir encore, toujours. Mais une balle ennemie l'arrête. Il tombe… mais se relève, épaule son arme, tire…

Une autre balle l'atteint à l'abdomen. Alors, comme un colosse géant, il oscille lentement, il tourne sur lui-même, et dans l'affreux silence qui suit, dans ce silence où se joue le drame le plus héroïque, drame qui a ému Colborne lui-même, oui, le colosse s'écroule pour ne plus se redresser. Mais il a eu la force de crier, de clamer, avant de rouler sur la neige rougie de son sang :

— Vive la liberté !

Traqués

La mort du docteur Chénier, c'était la fin du mouvement révolutionnaire. L'insurrection était morte. Cela avait été un écrasement, un massacre !

C'eût été suffisant pour satisfaire le génie militaire du grand Colborne : mais, vieux brûlot, il a le besoin, il est dévoré de la manie de brûler… il faut qu'il brûle !

Plus que ça : son génie d'égorger et de brûler n'est pas pour lui seul, il possède le don, ce général anglais, de transmettre une parcelle — sinon tout — de ce génie à ses troupes ! Et de même que les soldats de Gore à Saint-Charles, ceux de Colborne s'en vont par tout le village, déjà soumis, hurlant, égorgeant, incendiant…

Ce fut peu après le drame de l'église que Jackson et ses compagnons arrivèrent au village.

Des pelotons de soudards rouges apparaissaient sur tous les points, fusillant et traînant la torche. La moitié des maisons échelonnées sur la rue principale étaient la proie des flammes. La forge et la maisonnette du père Marin étaient intactes, les alentours déserts.

Nos amis s'étaient arrêtés, interdits, devinant à demi la calamité qui frappait leurs compatriotes. Qu'étaient devenus les volontaires de Chénier ?… qu'était devenue la population volontaire villageoise ?… Ils se le demandaient le cœur serré. Partout, ce n'était que tuniques rouges !…

Pour éviter des balles qui sifflaient dans l'espace, parfois à quelques pieds seulement de leurs têtes, nos amis s'étaient blottis dans l'espace étroit séparant la forge de la maison. Ils étaient cinq, avec une femme et deux chevaux, ils étaient cinq, bien résolus, c'est vrai, mais sans armes !… Que faire ?

Pour sauver une femme, Jackson était d'avis qu'on rebroussât chemin, puisque, selon lui, tout était perdu, et que les bras de ces cinq hommes seraient inefficaces au salut de ce qui pourrait encore être sauvé. Rebrousser chemin, soit ! Reprendre, par une voie quelconque, la direction de Saint-Benoît ! On ne pouvait faire autrement que retraiter. Mais, hélas ! la seule issue possible était tout à coup bloquée. En effet, des soldats du gouvernement, par un détour, venaient de fermer cette dernière porte de salut à tout fugitif quelconque ! Colborne voulait tout tuer et tout raser ! Et nos amis se voyaient pris dans le guêpier. Que faire ?

Et l'aveugle ? Qu'était-il devenu ?… Et ses fils ?…

On se le demandait avec angoisse ! La maison de la forge était déserte… personne !

Jackson, très sombre, méditait.

Louisette, craintive, lui demanda :

— Que pensez-vous, monsieur Jackson ?

L'Américain voulut donner un peu d'espoir à la jeune fille.

— Je pense, dit-il, que le pauvre aveugle doit être à cette heure en sûreté sous la protection de ses deux fils, Octave et Georges.

— Et Chénier ? demanda Guillemain.

— Je vois, répondit Jackson, qu'on se bat encore autour de l'église dont le toit est en flammes. Chénier est peut-être par-là. Je suis d'avis qu'on se procure des nouvelles pour mieux savoir à quoi s'en tenir. Ma qualité d'américain me permettra mieux que quiconque de m'enquérir des faits et des personnes. Ainsi donc, en attendant mon retour, mes amis, je vous confie cette jeune

fille. Vous n'êtes pas trop de quatre pour la protéger contre ces brutes que je vois agir là-bas.

— Mais pourtant, dit La Vrille, si on se bat, comme vous dites, on ne peut pas rester comme ça, sans donner notre coup d'épaule.

— T'as raison ma vieille Vrille, approuva Le Frisé.

Jackson sourit.

— On se bat, c'est vrai, répondit l'Américain, ou plutôt je devine que c'est un égorgement qu'on est en train de pratiquer. Je vous dis que vous serez inutiles et n'apporterez aucun profit dans cette affaire. Laissez-moi d'abord aller aux informations et si je trouve de la besogne pour vos bras, soyez certains que je ne manquerai pas de vous l'apporter.

— Monsieur Jackson a parfaitement raison, dit Guillemain.

— Mais alors, qu'allons-nous faire en attendant ? demanda Dupont.

— Je vous conseille, répondit Jackson, de vous dissimuler dans la forge et de vous barricader solidement. Je viendrai vous rejoindre bientôt.

— Compris, capitaine ! dit Le Frisé.

Et Jackson enfila une ruelle du voisinage et disparut.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Jackson que nos amis étaient fort bien à l'abri dans la boutique de forge, du moins le pensaient-ils ! On avait aussi fait place aux deux chevaux, celui de Guillemain et celui de Jackson. On n'avait pas vou-

lu se séparer de ces bêtes, elles pouvaient devenir fort précieuses à un certain moment.

Pourtant, cette boutique de forge, avec ses planches minces et disjointes constituait un refuge bien peu sûr. Et cela fut bientôt compris de nos amis lorsque, sur la rue, survint un groupe d'infanterie traînant un canon. Et cette infanterie s'arrêta juste devant la boutique de forge.

L'un des soldats fit cette remarque :

— Y aurait-il par hasard des rebelles là-dedans ?... Tout à l'heure, après l'avoir visitée, j'en ai laissé la porte ouverte.

— Et tu constates que cette porte est close à présent ?... fit un autre en riant.

— Si on la rouvrait avec un boulet ? proposa un troisième.

Cette idée parut amuser très fort le reste de la troupe. Au milieu d'éclats de rire le canon fut pointé.

Par une vitre enchâssée dans le mur de la boutique, vitre qui servait de fenêtre unique, La Vrille avait surpris le manège des soldats.

— Attention souffla-t-il à ses compagnons. En même temps il indiquait le groupe rouge au dehors.

Le Frisé se trouvait justement appuyé du dos à la porte, et tâchait de divertir ses amis par quelques bouffonneries à l'adresse des soldats anglais.

Il vint jeter un regard par la vitre.

— Mille chiens ! grogna-t-il, ces imbéciles allaient sûrement me casser une côte ! Ma vieille Vrille, je te devrai une fameuse chandelle !

— Mon vieux, répondit La Vrille avec sa voix traînante et enrouée, ta dette ne durera pas longtemps si on reste en plan ici. Il n'y a pas que la porte qui va sauter, toute la boutique et nous avec !

— Il y a moyen d'échapper, émit Guillemain.

— Par où ? demanda Dupont.

— Voyez cette porte !

— Tiens ! c'est vrai.

— C'est une porte qu'on a condamnée depuis longtemps. Elle ouvre sur un passage qui conduit à l'arrière vers l'étable, et de là sur la rue de la rivière.

— Tu en es sûr ?

— Octave lui-même, un jour m'a conté la chose.

— Mais elle est joliment embarrassée de ferrailles.

— Il n'y a que le temps de la débloquer, et à quatre…

Guillemain n'eut pas à en dire davantage. Déjà toutes les mains s'étaient mises à l'œuvre. En moins de cinq minutes, la ferraille fut écartée, la porte ouverte, et la sortie libre.

Il y avait là, en effet, un passage de quatre pieds entre la boutique et un hangar voisin. Un tas de vieilles ferronneries bloquait

ce passage vers la rue, de sorte qu'il demeurait invisible et ignoré des passants.

Nos amis purent donc sortir sans être vus des soldats qui achevaient de fixer leur canon. Ils purent ainsi gagner l'étable et de là, comme l'avait dit Guillemain, la rue de la rivière qu'ils trouvèrent tout à fait déserte à ce moment.

Mais il était temps : un coup de canon retentit, on vit s'élever un nuage de poussière, on entendit un fracas quelconque de bois qui se brise, de ferraille qui résonne… et ce qui, l'instant d'avant, avait été une construction, n'était plus maintenant qu'un amas de débris.

— Ouf ! fit Dupont, j'ai jamais vu ma dernière heure de si près !

— C'est vrai qu'on n'en revient d'une bonne, répliqua Le Frisé, mais ça ne nous met pas encore à l'abri de tout ce pétrin qu'on brasse par là !

Les cinq fugitifs s'étaient arrêtés pour se consulter sur la direction à prendre ; au milieu d'eux demeurait Louisette, silencieuse, tremblante et livide.

Le village de Saint-Eustache présentait à ce moment un aspect funèbre.

De toutes parts l'incendie se propageait, ou plutôt on allumait de nouveaux brasiers. Des colonnes de fumée noire montaient sous le ciel gris, tournoyaient. Des coups de fusil éclataient… on ne se battait pas : mais les soldats rouges s'amusaient simplement à fusiller des enfants égarés, à fusiller des vieillards chancelants, à fusiller des femmes éperdues ! Des cris, des jurons, des

sanglots, des éclats de rire se mêlaient, se confondaient, toutes sortes de clameurs se croisaient dans l'espace.

Et, là sur cette route qui longeait la rivière Ottawa, nos fugitifs, indécis sur la direction à prendre, demeuraient frémissants de rage impuissante.

Au débouché d'une ruelle communiquant avec la rue principale, apparurent quelques patriotes encore armés de leurs fusils et courant de toute la vitesse de leurs jambes. Une dizaine de soldats les poursuivaient. Les fuyards tournèrent dans la direction de nos amis. Les soldats s'arrêtèrent, épaulèrent leurs armes et firent feu. Trois Patriotes tombèrent sur la neige. Les autres continuèrent à courir vers les taillis bordant la rivière, dégringolèrent la berge et disparurent.

La Vrille venait de pousser un cri de colère et de vengeance.

Avec Le Frisé et Dupont il s'élança vers ceux qui venaient de tomber, releva les fusils, et, la minute suivante, les trois camarades se jetaient tête baissée sur les soldats stupéfaits de cette audace, car les fusils n'étaient pas chargés. Mais leur stupéfaction se changea vite en peur quand ils virent nos trois Canadiens faire tournoyer leurs armes comme des massues. Les habits rouges tournèrent les talons et regagnèrent en course la rue principale où se tenait le gros de l'infanterie anglaise.

Nos trois camarades poussèrent un éclat de rire, et revinrent à Guillemain et Louisette qui gardaient les chevaux.

Mais les trois braves ne devaient pas rire longtemps.

Dupont venait de dire :

— On ne peut rester ici, on est trop au blanc !

— Sacré mille tonnerres ! jura tout à coup Le Frisé, voyez ce qui nous arrive !

Une forte émotion secoua les fugitifs : ils voyaient venir au galop une troupe de cavaliers du gouvernement, tandis qu'une autre troupe d'infanterie approchait par le côté opposé.

— On est cerné ! dit Dupont.

— Alors, tant pis ! rugit La Vrille, on va tout de même en assommer quelques-uns…

Drames de guerre… Drames d'amour

— Il faut fuir ! proposa Guillemain… fuir avec Louisette !

— Fuir par où ? interrogea le Frisé. On n'a plus que l'air d'en haut de libre et on n'a pas de ballon pour monter.

— Je pense qu'on est bien pris, cette fois, observa La Vrille. Il n'y a qu'un miracle du bon Dieu qui pourrait nous sortir de c't'enfer.

Des soldats tirèrent quelques balles sur le groupe des cinq Patriotes sans leur causer de mal. Seul La Vrille sentit la chair de son bras gauche éraflée.

— On n'est pas en sûreté en plein milieu du chemin, dit-il. Si, au moins, on se mettait à l'abri entre ces deux maisons.

Le conseil fut suivi sans retard. Guillemain, suivie de Louisette, entraîna les chevaux dans l'espace qui séparait deux maisons du voisinage abandonnées de leurs propriétaires. Dupont, La Vrille et Le Frisé, toujours avec leurs fusils sans balles, se postèrent de front, face au chemin, prêts à recevoir les premiers coups.

— À c't'heure, dit La Vrille, il faut se défendre comme on pourra.

La troupe de cavaliers, formée d'une douzaine d'hommes, venait de s'arrêter sur le chemin devant nos amis, à la tête de ce groupe était Félix Bourgeois.

— Rendez-vous ! ordonna-t-il d'un accent brutal.

— Il me semble qu'on est pas mal rendu comme on est là, mon p'tit marchand de rien, gouailla Le Frisé. Cependant on n'est pas encore rendu à bout. Et il se mit à rire.

Félix Bourgeois tira un pistolet passé dans la ceinture qui soutenait son sabre.

— Prends garde, ricana Le Frisé, de te faire bobo avec ça !

— Drôle ! hurla Félix que la fureur enivrait, tu vas aller rire dans l'autre monde ! Et il déchargea son pistolet sur Le Frisé qui, atteint à l'œil droit, tomba comme une masse.

La Vrille et Dupont poussèrent un rugissement et voulurent se jeter sur l'assassin.

Albert Guillemain les contint.

— Arrêtez, dit-il, nous ne sommes pas de force. Essayons de parlementer et de gagner du temps.

Les soldats de l'infanterie arrivaient pour se joindre aux cavaliers. Pendant quelques minutes ils se consultèrent à voix basse. Puis Félix Bourgeois demanda à Guillemain avec un sourire féroce :

— Veux-tu sauver ta vie et celle de ces deux rebelles ?

— Quelle est ta proposition ? interrogea Guillemain avec indifférence.

Livide et chancelante, Louisette se tenait au bras de son fiancé. Félix Bourgeois couvait la jeune fille d'un regard cruel. Il répondit à Guillemain :

— Livre-moi cette fille, et je te donnerai la chance de déguerpir avec tes pareils.

— Te livrer cette jeune fille ? Comment puis-je le faire, puisque je n'ai encore aucun droit sur elle ? répondit Guillemain avec un sourire ironique. Pourquoi ne lui fais-tu pas ta proposition directement.

Louisette jeta à son fiancé un regard d'amour profond, à Félix elle fit voir tout le mépris qu'elle avait pour lui, et elle prononça d'une voix qu'elle voulait rendre forte :

— Moi… me livrer à ce lâche, à ce monstre ? Jamais de la vie ! J'aime mieux mourir !

— Es-tu satisfait de cette réponse ! demanda Guillemain triomphant.

Félix se mit à rire, mais d'un rire qui sentait la fureur et la menace.

— Tu vas le savoir, gronda-t-il. Il fit un signe aux soldats d'infanterie. Dix coups de feu éclatèrent… Guillemain et Louisette, fiancés dans la vie, tombaient sous la pluie des balles, mariés dans la mort.

La fumée de la poudre n'était pas dissipée que La Vrille faisait un bond énorme, arrachait un fusil des mains d'un soldat, tirait presque à bout portant sur Félix. Mais lui avait prévu cet acte d'audace. D'un mouvement rapide il avait enlevé son cheval qui reçut la décharge en plein poitrail. L'animal s'écrasa sur le chemin, hennit doucement et demeura raidi et immobile. Félix avait eu le temps de sauter hors des étriers. Puis, aussi rapidement que La Vrille, il décrocha un second pistolet de sa ceinture, ajusta le jeune homme une seconde et fit feu. La Vrille reçut la balle au cœur… il roula aux pieds de son meurtrier.

— Il n'en reste plus qu'un, et j'aurai bientôt fini de toute cette bande de paysans.

Loin d'être horrifiés par cette boucherie, les camarades de Félix se mirent à rire.

Alors Dupont profita de cette minute de distraction parmi la troupe de rouges : il sauta vivement sur le cheval de Jackson, partit comme un choc d'éclair, traversa la troupe surprise et stupéfaite, disparut dans la ruelle voisine.

— Sus ! sus ! rugit Félix. Prenez-le, vivant ou mort !

Une voix, à cette minute, attira l'attention des soldats. C'était la voix d'un homme. Et cet homme disait avec un accent tran-

quille où perçait une légère ironie !

— Êtes-vous bien sûr de le prendre, monsieur Bourgeois ? Je vous parie que non ! Je connais le cheval que ce brave monte : c'est le mien.

Félix, qui avait de suite reconnu cet homme, répliqua sur un ton moqueur :

— En ce cas, monsieur Jackson, c'est vous que nous allons prendre !

Jackson ricana, croisa les bras et rétorqua :

— Pas avant, toutefois, que j'aie vengé ceux que vous venez d'assassiner.

— Vous voulez parler des rebelles que j'ai exécutés selon les lois de la guerre ?

— Je parle de trois braves garçons et d'une jeune fille, tous sans défense, que vous avez tués de sang-froid.

— Comme vous l'entendrez, monsieur l'Américain, cela m'est bien égal. Mais une chose sûre et certaine : je vous tiens à cette heure, comme vous m'avez tenu la nuit dernière… c'est mon tour.

Jackson se mit à rire. Puis, d'un geste rapide, il tira un pistolet de sa poche… Mais il avait oublié que Félix était un lâche ; celui-ci, en effet, avait la minute avant fait un signe presque imperceptible à deux soldats qui, après avoir ramper par derrière l'Américain, venaient de se jeter sur lui comme deux dogues enragés. En un clin d'œil il fut désarmé et maintenu solidement.

Félix éclata de rire.

De la troupe des injures grossières volèrent à l'adresse de l'Américain.

Celui-ci allait exprimer tout son mépris, quand un cavalier arriva à toute vitesse, s'arrêta brusquement devant Félix et sauta lestement à terre.

Une exclamation de surprise s'éleva de la meute. Le cavalier, c'était Olive Bourgeois.

Avant que Félix n'eût le temps de prononcer une parole, Olive disait :

— C'est toi que je trouve, enfin !

— Pourquoi me cherches-tu, Olive ?

— Pourquoi !... Tu le demandes ? Je te cherchais pour te dire de mettre fin à toutes ces atrocités. Ce n'est pas une bataille, c'est une boucherie.

— Ordre du général, Colborne, répliqua Félix avec sévérité.

— C'est l'ordre d'un sauvage... À de tels ordres un homme refuse d'obéir !

— Et notre vengeance, Olive... l'oublies-tu déjà ?

— Cette vengeance, tu la pousses jusqu'à la monstruosité. C'est assez... c'est trop ! Arrête-toi... arrête ces bandits ! La voix basse, ardente d'Olive, frémissait.

— Tu le veux ?

— Je l'exige... je l'ordonne !

Félix se mit à rire.

— Soit, répondit-il, je suis satisfait maintenant. Mais de celui-ci, Olive, que vais-je faire ? Avec un rictus haineux il désignait Jackson que trois soldats surveillaient.

Olive vit l'Américain et pâlit.

Vivement elle se pencha vers son frère, et, d'une voix plus basse et sur un ton plus impérieux, commanda :

— Laisse-le s'en aller !

La voix de la jeune fille tremblait, ses regards enflammés laissaient échapper des lueurs étranges, son souffle était court, son sein palpitait. Sa main nerveuse serrait avec une force inouïe le bras droit de Félix. Elle répéta :

— Oui, laisse-le s'en aller celui-là !

Félix considérait sa sœur avec ahurissement.

— Es-tu folle, Olive ?… ta vengeance…

— Je te dis que nous sommes assez vengés. Ordonne à ces hommes de le lâcher !

— Sur les autres, oui… mais lui ?

— Moi, j'y renonce à ma vengeance ; fais comme moi !

— As-tu oublié la nuit dernière ? Oublies-tu sitôt le cadavre de notre père ?

— Ce n'est pas lui qui l'a tué ? plaida Olive avec ardeur.

— Comment le sais-tu ?

— Mon cœur me le dit.

— Ton cœur ?…

— Oui… sa voix est sûre… Je l'entends… Ce n'est pas Jackson qui a tué notre père ! Dis-lui, Félix, qu'il est libre !

— Pourtant, Olive, je lui en veux de m'avoir tenu au bout de son pistolet. S'il n'a pas tué mon père il a voulu me tuer.

— Non… puisqu'il t'a laissé aller en liberté.

— Autre chose, Olive : c'est un rebelle !

— Il est Américain… tu n'as aucun droit sur lui !

— Il m'a menacé tout à l'heure encore… il allait m'assassiner… je me défends !

— Il est sans armes…

— Je l'ai fait désarmer…

— Laisse-le partir, Félix, je le veux ! insista Olive d'un souffle plus court.

— Non, Olive… Tu es folle, je te le répète.

— J'ai toute ma raison…

— Il me tuera plus tard pour se venger !

— Je l'empêcherai de te tuer, Félix. Laisse-le s'enfuir !

Devant l'insistance de sa sœur, Félix s'emporta :

— Olive, je suis ici le chef. Cet homme… ce rebelle, tu entends ? va mourir !

— Pas tant que je vivrai, Félix !

Le regard calme de la jeune fille défait le regard sanglant de son frère.

Félix fut saisi d'une fureur subite. Il repoussa rudement Olive, fit un geste à sa troupe et commanda d'une voix forte :

— Soldats, exécutez cet homme !

— Non… non… arrêtez ! clama Olive. Je vous défends, moi, de commettre ce nouvel assassinat !

Stupéfaits, les soldats hésitèrent l'arme à l'épaule.

Jackson, très pâle, regardait Olive avec une intense curiosité.

Agitée, livide, la jeune fille s'était placée devant le canon des fusils.

— Retire-toi, Olive ! commanda Félix.

— Non, barbare… tue ta sœur !

Elle reculait lentement vers Jackson le couvrant de son corps.

Félix rugit et cria :

— Soit… tirez, soldats !… Non, non, arrêtez !… Pour Dieu… ne tirez pas !

Il s'élança pour tenter d'éloigner sa sœur.

Olive l'arrêta par un geste énergique, farouche. Un pistolet apparaissait dans sa main droite… elle tenait l'arme menaçante braquée sur son frère.

Le jeune capitaine fit entendre une exclamation de rage.

Un silence terrible s'établit.

Olive était près de Jackson.

— Mademoiselle, murmura l'Américain d'une voix émue, pourquoi voulez-vous me sauver ?

— Tu le demandes, Andrew… l'accent de la jeune fille n'était qu'un balbutiement difficilement échappé de son sein en tumulte.

— Oui, pourquoi, Olive ?

Elle ébaucha un sourire mélancolique et répondit d'une voix éteinte :

— Parce que… je t'aime… et parce que je vais mourir !

— Mourir pour moi ?…

— Oui…

— Pourtant… vous me haïssez ?

— Non, non… je t'aimais tout le temps…

Par un mouvement brusque elle écarta les trois soldats, se pencha rapidement à l'oreille de l'Américain et murmura :

— Montez sur mon cheval et partez !… je protégerai votre fuite !

Jackson regarda la jeune fille avec admiration, et avec un sourire tranquille répondit :

— Non, Olive, je ne fuirai pas !

— Pourquoi ?

— Je ne fuirai pas sans vous !

— Sans moi !... Mais on va vous tuer !

— Qu'importe... si je meurs avec vous !

— Quoi ! vous ne m'exécrez donc pas ?

— Moi Olive !... ne sentez-vous donc pas comme je vous aime... comme je vous ai sans cesse aimée !

Un rayon de joie éperdue brilla dans les yeux noirs de la jeune fille...

Durant ce court colloque Félix avait commandé à deux de ses soldats :

— Il faut vous emparer de ma sœur à tout prix. Prenez-la par surprise... par derrière... comme vous pourrez. Je veux la vie de cet homme, et je l'aurai !

Àcette minute même une voix dans la troupe disait :

— Qui donc vient de ce côté ?

Tous les regards suivirent le geste du soldat qui venait de parler, et tous les regards virent sur le chemin un grand et mince vieillard s'avancer d'un pas rapide.

Tête nue, les cheveux au vent, l'homme venait avec en ses mains une énorme barre de fer. Des voix prononcèrent avec étonnement :

— L'Aveugle !

Un frémissement parcourut la troupe.

C'était bien l'aveugle, le père Marin, l'ancien forgeron qui venait ainsi.

Il s'arrêta à dix pas des premiers soldats.

Félix Bourgeois l'interpella :

— Que venez-vous faire ici, père Marin ?

Au son de cette voix qu'il reconnaissait bien, l'aveugle redressa davantage sa haute taille et répondit d'une voix sourde :

— Je viens venger mes enfants et mon pays !

Les soldats s'entre-regardèrent étonnés, craintifs.

— Vous êtes fou, père Marin, ricana Félix ; allez-vous-en !

— Je m'en irai après… riposta l'aveugle.

Il leva sa barre de fer et reprit sa marche vers la troupe ébahie.

— Feu ! hurla Félix.

Vingt coups de feu retentirent. Dans la fumée blanche de la poudre l'aveugle continuait d'avancer, menaçant, terrible, brandissant sa barre de fer.

Une épouvante mystérieuse s'empara des soldats.

— Feu encore ! vociféra Félix.

Au lieu d'obéir, les soldats reculèrent, s'écartèrent devant la barre de fer qui commençait son œuvre de vengeance. Ceux des

habits rouges qui ne purent s'écarter assez vite tombèrent sous les coups redoutables de l'arme vengeresse.

Alors, Félix poussa un rugissement de rage, il bondit, se rua, le sabre à la main, et de toute sa force il frappa de ce sabre la tête de l'aveugle.

Étourdi par le dur choc, le père Marin échappa sa barre de fer, chancela, tomba.

Félix fit entendre un cri de joie sauvage. Avec un air triomphant il se tourna vers ses soldats, vers sa sœur. Mais Jackson était là encore… Jackson qu'Olive retenait à grand-peine… Jackson qui voulait punir le crime odieux de Félix Bourgeois. Et lui, enivré par sa haine, enivré par le sang déjà versé, enivré par le carnage, cria :

— Soldats ! à cet homme maintenant ! Et si ma sœur ne s'écarte pas… eh bien !…

Il allait donner l'ordre d'exécuter sa sœur… Cet ordre s'étouffa dans sa gorge : car alors il se passa une chose inouïe.

L'aveugle s'était relevé tout à coup… il s'était relevé avec sa barre de fer aux mains. Puis, rapide comme la foudre, et comme s'il eût été guidé par une main surnaturelle, il avait asséné un coup… un rude coup sur la tête du capitaine.

Et, cadavre, il avait roulé sur le cadavre de son ennemi.

L'aveugle avait vengé ses enfants… il avait vengé sa Patrie !

Et pendant que les Rouges demeurent épouvantés devant la vision sanglante de ce drame, au loin, un coursier lancé au galop

emporte, dans les bras l'un de l'autre, vers l'amour, vers le bonheur, Olive Bourgeois et Andrew Jackson.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99aveugle_de_Saint-Eustache. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.